

LES ILLUSTRES AVANTURIERES, DANS LES COURS DES PRINCES

D'Italie, de France, d'Espagne & d'Angleterre



A COLOGNE,

Chez Pierre du Marteau.

1701.

MEMOIRES
D. M. L. D. ***
A M. ***

PUISQUE les obligations que je vous ay sont d'une nature à ne devoir rien ménager pour vous témoigner ma reconnoissance, je veux bien vous faire le recit de ma vie que vous me demandez. Ce n'est pas que je ne sache la dificulté qu'il y a à parler sagement de soi-même, & vous n'ignorez pas non plus la repugnance naturelle que j'ai à m'expliquer sur les choses qui me regardent ; mais il est encor plus naturel de se défendre contre la médisance, du moins auprés de ceux qui nous ont rendu de grans services. Ils meritent qu'on leur fasse connoître qu'on n'est pas tout-à fait indignes de les avoir reçus. En tout cas, je ne saurois user plus innocemment du loisir de ma retraite. Que si les choses que j'ai à vous raconter, vous semblent tenir beaucoup du Roman, accusez-en ma mauvaise destinée plûtôt que mon inclination. Je sai

que la gloire d'une femme consiste à ne faire point parler d'elle, & ceux qui me connoissent, savent assez que toutes les choses d'éclat ne me plaisent point; mais on ne choisit pas toûjours le genre de vie qu'on voudroit mener, & il y a de la fatalité dãs les choses mêmes qui semblent dépendre le plus de la conduite. Je ne vous parlerois point de ma naissance, quelque avantageuse qu'elle soit, si les envieux de mon Oncle ne s'étoient point éforcez d'en ternir l'éclat, mais puisque leur rage s'est étenduë à tout ce qui lui apartenoit, il m'est bien permis de vous dire, que je suis d'une des plus anciennes familles de Rome, & que mes ayeuls depuis plus de trois cens ans, y tiennent un rang assez considerable, pour me faire passer mes jours heureusement, quand je n'aurois pas été heritiere d'un premier Ministre d'Etat. *** L'Academie des beaux Esprits de ce païs-là, qui commença aux nôces d'un Gentilhomme de ma Maison, fait assez voir la consideration où cette Maison étoit délors, & pour surcroit de bonheur, j'ai l'avantage d'être née d'un Pere, que sa vertu & ses lumieres extraordinaires élevoient au dessus des

plus honnêtes gens de nos ayeuls. Je fus amenée en Frãce à l'âge de six ans, & peu d'années aprés Monf. M. refusa ma sœur la Connêtable, & conçut une inclination si violente pour moi, qu'il dit une fois à Madame d'Eguillon : *que pourvû qu'il m'épousât, il ne se soucioit pas de mourir trois mois aprés*. Le succez a passé ses souhaits, il m'a épousée & n'est pas mort, Dieu mercy. Aux premieres nouvelles que Monf. le Cardinal aprit de cette passion, il parut si éloigné de l'aprouver, & si outré du refus que Monf. M. avoit fait de ma sœur, qu'il dit plusieurs fois, *qu'il me conseilleroit d'épouser plûtôt un valet*. Ce ne fut pas la seule personne à qui j'eus le malheur de plaire. Un Eunuque Italien Musicien de Monf. le Cardinal, homme de beaucoup d'esprit, fut accusé de la même chose ; mais il est vrai que c'étoit également pour mes sœurs & pour moi. On lui faisoit même la guerre, qu'il étoit encor amoureux des belles statuës du Palais M. & il faut bien que l'amour de cet homme portât malheur, puisque ces pauvres statuës en ont été punies si cruellement, aussi bien que moi, quoi qu'elles ne fussent pas plus criminelles. Il ne tenoit pas

à ma sœur la Connêtable que je n'aimasse quelque chose de même que j'étois aimée. Comme elle avoit un attachement sincere pour L. R. elle auroit bien souhaité de me voir queque foiblesse semblable. Mais mon extrême jeunesse ne me permettoit pas de m'attacher à rien, & tout ce que je pouvois faire pour l'obliger, c'étoit de témoigner quelque complaisance particuliere pour ceux des jeunes gens que nous voyions qui me divertissoient davantage, dans les jeux d'enfant qui m'ocupoient alors. La presence du R. qui ne bougeoit du logis les troubloit souvent. Quoy qu'il vécut parmy nous avec une bonté merveilleuse, il a toûjours eu quelque chose de si serieux, & de si solide, pour ne pas dire de si majestueux dans toutes ses manieres, qu'il ne laissoit pas de nous imprimer le respect même contre son intention. Il n'y avoit que ma sœur la Connêtable qu'il ne gênoit pas; & vous comprenez aisément que son assiduité avoit des agrémens pour ceux qui en étoient cause, qu'elle n'avoit pas pour les autres. Comme les choses que la passion fait faire, paroissent ridicules à ceux qui n'en ont jamais senty; celle de ma sœur l'expo-

soit souvent à nos railleries. Une fois entr'autres nous lui fimes la guerre, de ce qu'aperçevant de loin un Gentilhomme de la maisoni qui étoit de la taille du Roy, & qu'elle ne vnyoit que par derriere, elle avoit couru à lui les bras ouverts en criant, *ha mon pauvre Sire*. Une autre chose qui nous fit fort rire en ce tems là, fut une plaisanterie que Monf. le Cardinal fit à Madame de Boüillon, qui pouvoit avoir six ans. La Cour étoit pour lors à la Fere. Un jour qu'il la railloit sur quelque galant qu'elle devoit avoir, il s'avisa à la fin de lui reprocher qu'elle étoit grosse. Le ressentiment qu'elle en témoigna le divertit si fort, qu'on resolut de continuer à le lui dire. On lui étrecissoit ses habits de tems en tems, & on lui faisoit acroire que c'étoit elle qui avoit grossy. Cela dura autant qu'il faloit pour lui faire paroître la chose vrai-semblable; mais elle n'en voulut jamais rien croire, & s'en défendit toûjours avec beaucoup d'aigreur, jusqu'à ce que le tems de l'acouchement étant arrivé, elle trouva un matin entre ses draps un enfant qui venoit de naître. Vous ne sauriez comprendre quel fut son étonnement & sa desolation à cette veuë. *Il n'y a donc*, disoit-elle,

mettant toute comparaison à part, que la Vierge & moy à qui cela soit arrivé, car je n'ai du tout point eu de mal. La Reine la vint consoler, & voulut être marraine; beaucoup de gens vinrent se réjouïr avec l'acouchée, & ce qui avoit été d'abord un passe-tems domestique, devint à la fin un divertissement public pour toute la Cour. On la pressa fort de declarer le pere de l'enfant; mais tout ce qu'on en pût tirer, fut, *que ce ne pouvoit être que le Roy ou le Comte de Guiche, parce qu'il n'y avoit que ces deux hommes-là qui l'eussent baissée au front.* Pour moi qui avois trois ans plus qu'elle, j'étois toute glorieuse de savoir la verité de la chose, & je ne pouvois me lasser d'en rire, pour faire bien voir que je la savois, & que si l'on m'avoit mis en jeu comme elle, je n'aurois pas donné dans cette ingenuité enfantine. Vous aurez sans doute peine à croire, que dans cet âge, où l'on ne songe d'ordinaire à rien moins qu'à raisonner, je fisse des reflexions aussi serieuses que j'en faisois sur toutes les choses de la vie. Cependant il est vrai que mon plus grand plaisir en ce tems-là étoit de m'enfermer seule pour écrire tout ce qui me venoit dans la pensée. Il

L'y a pas long tems que quelques-unes de ces écritures me tomberent encor sous la main, & je vous avoüe que je fus étrangement surprise d'y trouver des choses si éloignées de la capacité d'une petite fille. Ce n'étoit que doutes & questions que je me proposois à moi même, sur toutes les choses qui me faisoient peine à comprendre. Je ne les decidois jamais assez bien à mon gré ; je cherchois pourtant avec obstination ce que je ne savois pas trouver ; & si ma conduite n'a pas marqué depuis beaucoup de jugement, j'ai du moins cette consolation, que j'avois grande envie d'en avoir. Il me souvient encor qu'environ ce même tems, voulant écrire à une de mes amies que j'aimois fort, je me lassai à la fin de mettre tant de fois, *je vous aime*, dans une même lettre, & je l'avertis que je ne ferois plus qu'une croix pour signifier ces trois mots-là. Suivant cette belle invention, il m'arrivoit quelquefois d'écrire des lettres à cette personne, où il n'y avoit autre chose que des lignes toutes de croix l'une aprés l'autre. Une de ces lettres tomba depuis entre les mains de gens qui avoient interêt d'en penetrer le mistere ; mais ils ne furent jamais que

reprendre dans un chifre si devot. † Mon enfance s'étant passée parmi ces divers amusemens ; on parla de me marier. La fortune qui vouloit me rendre la plus malheureuse personne de mon sexe, commença en faisant semblant de me vouloir faire Reine, & il n'a pas tenu à elle qu'elle ne m'ait rendu odieux le parti qu'elle me destinoit, par la comparaison de ceux dont elle me flata d'abord. Cependant je puis me rendre ce témoignage, que ces illustres partis ne m'éblouïrent pas ; & Monf. M. n'oseroit dire qu'il ait jamais remarqué en moi de vanité qui fût au dessus de ma condition. Tout le monde sait les propositions qui furent faites à diverses reprises de me marier avec le Roy d'Angleterre ; & pour le Duc de Savoye, vous savez ce qui s'en dit au voyage de Lyon, & que l'afaire ne rompit que par le refus, où Monf. le Cardinal s'obstina d'abandonner Geneve en consideration de ce Mariage. Nous logions en Bellecour, & les fenêtres de nos chambres qui répondoient sur la Place, étoient assez basses pour y monter aisément. Madame de Vanelle nôtre gouvernante, étoit si acoûtumée à faire son métier de surveillante, qu'elle se le-

voit même en dormant pour venir voir ce que nous faisions. Une nuit entr'autres que ma sœur dormoit la bouche ouverte, Madame de Vanelle la venant tâtonner à son ordinaire en dormant aussi, lui mit le doit dedans si avant, que ma sœur se réveilla en sursaut, en la mordant bien serré. Jugez quel fut leur étonnement de se trouver toutes deux dans cet état, quand elles furent tout à-fait éveillées; ma sœur se mit en une colere étrange; on en fit le conte au Roy le lendemain, & toute la Cour en eut le divertissement. Soit modestie, soit dissimulation, Mons. le Cardinal parut toûjours aussi contraire que la Reine à l'attachement que le Roy avoit pour ma sœur. Aussi-tôt que le mariage d'Espagne fut conclu, il n'eut rien de plus pressé, que de l'éloigner, de peur qu'elle n'y aportât de l'obstacle. Il nous envoya quelque tems aprés le retour de Lyon, l'attendre à Fontainebleau. Delà il nous mena à Poitiers, où il lui donna le choix de se retirer où il lui plairoit. Elle choisit la Rochelle; & depuis Monf. le Cardinal, qui vouloit la depaïser encor davantage, lui fit enfin proposer à Broüage par Monf. de Frejus d'épouser Monf. le Connêtable;

mais elle refusa, n'étant pas encor attirée en Italie par ce qui l'y attira depuis. Il avoit resolut de mener Madame de Boüillon & moi au mariage, mais ma sœur la Connêtable s'étant obstinée à ne nous laisser pas aller quand il nous envoya querir, si elle n'y alloit aussi, il aima mieux se priver du plaisir de nous y voir, que de la laisser venir avec nous. Au retour de la Frontiere on nous fit venir à Fontainebleau où la Cour étoit. Le Roy traita ma sœur assez froidement, & son changement commença de la resoudre à se marier en Italie. Elle me prioit souvent de lui en dire le plus de mal que je pourrois. Mais outre qu'il étoit assez difficile d'en trouver à dire d'un Prince fait comme lui; & qui vivoit parmi nous avec une familiarité & une douceur charmâte, l'âge de douze ans, où j'étois alors, ne me permettoit pas de bien comprendre ce qu'elle souhaitoit de moi; & tout ce que je pouvois faire pour son service, la voyant fort desolée, & l'aimant tendrément, c'étoit de pleurer avec elle son malheur, en attendant qu'elle m'aidât à pleurer les miens. Le chagrin que Monsf. le Cardinal avoit de sa liaison avec le R. lui avoit donné une grande aversion pour

elle, & comme cette intrigue avoit commencée d'abord qu'elle parut dans le monde, on peut presque dire qu'il ne l'avoit jamais aimée. L'humeur de mon frere ne lui plaisoit guére davantage, & sa conduite encor moins, sur tout depuis qu'on l'accusa d'avoir été de la débauche de Roissi : car une des choses sur lesquelles il étoit plus mécontent de nous, c'étoit la devotion. Vous ne sauriez croire combien le peu que nous en avions le touchoit. Il n'est point de raison qu'il n'employât pour nous en inspirer. Une fois entr'autres se plaignant de ce que nous n'entendions pas la Messe tous les jours, il nous reprocha que nous n'avions ni pieté ni honneur. *Au moins*, disoit-il, *si vous ne l'entendez pas pour Dieu, entendez-la pour le monde.* Quoique j'eusse autant de part que les autres à ses remontrances ; neanmoins ; soit que comme la plus jeune, il me jugeât la moins blâmable, soit qu'il y eût quelque chose dans mon humeur qui lui revînt davantage, il eut long-tems autant de tendresse pour moy, que d'aversion pour eux. C'est ce qui l'obligea à me choisir pour laisser son bien & son nom au mary qu'il me donneroit ; ce fut encor ce qui

se rendit plus soigneux de ma conduite que de celle des autres, & à la fin aussi plus mécontent, quand il crut avoir sujet de s'en plaindre. Il craignoit fort que je m'engageasse d'inclination; Madame de Venelle, qui avoit ordre de m'épier, me parloit incessamment de tous les gens qui me frequentoient, & que je pouvois aimer, afin de découvrir par mes discours mes sentimens pour chacun d'eux; mais comme je n'avois rien dans le cœur, elle n'y pouvoit rien connoître, & elle seroit encor en cette peine, si l'indiscretion de ma sœur n'eût point donné à croire ce que je n'y avois pas. Je vous ai dit qu'elle vouloit toûjours que j'aimasse quelque chose. Elle me pressa durant plusieurs années avec tant d'instance de luy dire, s'il n'y avoit point d'homme à la Cour qui me plût plus que les autres, que je lui avouai à la fin, vaincuë par son importunité, *que je voyois quelquefois au logis un jeune garçon qui me revenoit assez; mais que je serois bien fâchée qu'il me plût autant que le Roy lui plaisoit à elle*. Ravie de m'avoir tiré cet aveu de la bouche, elle m'en demanda le nom, mais je ne le savois pas; & quelque peine qu'elle se donnât pour m'obliger à le dé-

peindre, elle fut plus de deux mois à m'en faire la guerre sans le connoître. Elle sçut à la fin, que c'étoit un Gentilhomme Italien nouvellement sorti de Page de la Chambre, qui n'étoit encor que Sous-Lieutenant aux Gardes, & qui fut tué il y a quelques années en Flandres dans une charge beaucoup plus élevée. Elle me dit son nom, & le dit aussi au Roy, à qui elle fit fête de ma pretenduë inclination, & pour qui elle n'avoit rien de secret; Monſ. le Cardinal le sçut bien-tôt aprés; & croyant que ce fût toute autre chose que ce n'étoit, il m'en parla avec un emportement étrange. C'étoit justement le vrai moyen de faire quelque chose de rien; & si j'avois été capable de m'engager par dépit, les reproches qu'il me fit, m'auroient fait resoudre à les meriter. Comme le Cavalier étoit familier dans la maison, le bruit que Monſ. le Cardinal avoit fait, alla jusqu'à lui, & lui fit, peut-être, venir une pensée qu'il n'avoit pas. Quoi qu'il en soit, il trouva le moyen de me la faire connoître, & il ne tint pas à ma sœur que je ne répondisse à sa passion au lieu de la mépriser. Cependant Monſ. le Cardinal empiroit à veuë d'œil. Le desir d'éterniser son nom l'em-

porta sur l'indignation qu'il avoit conceuë contre moy, il s'en ouvrit à l'Evêque de Frejus, & lui demanda son avis sur plusieurs Partis qu'il avoit dans l'esprit. L'Evêque gagné par Mons. M. moyennant une promesse de cinquante mille écus, n'oublia rien pour les meriter. Il ne les a pourtant jamais touché. Il rendit le billet qu'on lui en avoit fait d'abord, en se laissant entendre, *qu'il aimeroit mieux l'Evêché d'Evreux, s'il se pouvoit*; mais le Roy en ayant disposé ailleurs, aprés deux mois d'importunité de Monf. M. Monf. de Frejus redemanda les cinquante mille écus, & Monf. M. ne se trouva plus en état de les donner. Aussi-tôt que le mariage fut conclu, il m'envoya un grand Cabinet, où entr'autres nipes, il y avoit dix mille pistoles en or. J'en fis bonne part à mon frere & à mes sœurs, pour les consoler de mon opulence, qu'elles ne pouvoient voir sans envie, quelque mine qu'elles fissent. Elles n'avoient pas même besoin de m'en demander. La clef demeura toûjours où elle étoit quand on l'aporta; en prit qui voulut: & un jour entr'autres que nous n'avions pas de meilleurs passe-tems, nous jetames plus de trois cens louïs par

les fenêtres du Palais M. pour avoir le plaisir de faire batre un peuple de valets, qui étoit dans la cour. Cette profusion étant venuë à la connoissance de Monſ. le Cardinal, il en eut tant de déplaisir qu'on crut qu'elle avoit hâté sa fin. Quoi qu'il en soit il mourut huit jours aprés, & me laissa la plus riche heritiere, & la plus malheureuse femme de la Chrêtienté. A la premiere nouvelle que nous en eumes, mon frere & ma sœur pour tout regret se dirent l'un à l'autre, *Dieu mercy il est crevé.* A dire vrai je n'en fus guére plus afligée; & c'est une chose remarquable qu'un homme de ce merite, aprés avoir travaillé toute sa vie pour élever & enrichir sa famille, n'en ait reçu que des marques d'aversion, même aprés sa mort. Si vous saviez avec quelle rigueur il nous traitoit en toutes choses, vous en seriez moins surpris. Jamais personne n'eut les manieres si douces en public, & si rudes dans le domestique, & toutes nos humeurs & nos inclinations étoient contraires aux siennes. Ajoûtez à cela la sujetion incroyable où il nous tenoit, nôtre extrême jeunesse, & l'insensibilité pour toutes choses, où le trop d'abondance & de prosperité jete d'or-

dinaire les personnes de cet âge, quelque bon naturel qu'elles ayent. Pour mon particulier, la fortune a pris soin de punir mon ingratitude, par les malheurs dont ma vie a été une suite continuelle depuis cette mort. Je ne sai quel pressentiment ma sœur en avoit; mais dans les premiers chagrins qui suivirent mon mariage, elle me disoit pour toute consolation, *Crepa, crepa, tu seras encor plus malheureuse que moi.* Monsf. de Lorraine, qui l'aimoit passionnement, la pressoit depuis long-tems de l'épouser, & continua dans cette poursuite même aprés la mort de Monsf. le Cardinal. La Reine Mere qui ne vouloit point en toute maniere qu'elle restât en France, chargea Madame de Vanelle de rompre cette intrigue à quel prix que ce fût; mais tous leurs éforts auroient été inutiles, si des raisons ignorées de tout le monde ne les eussent secondé; & quoy que le Roy eût la generosité de lui donner à choisir qui elle vouloit épouser en France, si Monsf. de Lorraine ne lui plaisoit pas, & qu'il témoignât un sensible déplaisir de son départ, sa mauvaise étoile l'entraîna en Italie contre toute sorte de raisons. Monsf. le Connêtable, qui ne croyoit pas qu'il

pût y avoir de l'innocence dans les amours des Rois, fut si ravi de trouver le contraire dans la personne de ma sœur, qu'il conta pour rien de n'avoir pas été le premier maître de son cœur. Il en perdit la mauvaise opinion qu'il avoit, comme tous les Italiens, de la liberté que les femmes ont en France, & il voulut qu'elle joüît de cette même liberté à Rome, puis qu'elle en savoit si bien user. Cependant l'Eunuque son confident, qui demeuroit sans credit par son absence, & par la mort de Monf. le Cardinal, entreprit de se rendre necessaire auprés de moi ; mais outre que mon inclination m'éloignoit fort de toute sorte d'intrigues, Monf. M. me faisoit observer trop soigneusement. Enragé de cet obstacle, il resolut de s'en vanger sur Monf. M. même. Cet homme avoit conservé un accez assez libre auprés du Roy, depuis le tems qu'il étoit confident de ma sœur. Il lui va faire de grandes plaintes de la rigueur avec laquelle Monf. M. me traitoit ; *qu'il étoit obligé de s'y interesser comme creature de Monf. le Cardinal, & mon serviteur particulier, que Monf. Mazarin étoit jaloux de tout le monde, & sur tout de S. M. & qu'il me faisoit observer*

avec un ſoin tout particulier, *dans tous les lieux où le Roy*, qui ne ſongeoit pas à moi, *pouvoit me voir. Qu'au reſte il tranchoit du grand Miniſtre*, *& qu'il avoit menacé de faire ſortir tous les Italiens de Paris*. A tout cela le Roy ne lui répondit autre choſe ſinon, *que ſi tout ce qu'il diſoit étoit vrai, le Duc Mazarin étoit fou, & qu'il n'avoit pas herité de la puiſſance de Monſ. le Cardinal comme de ſon bien*. Ce qu'il y avoit de veritable dans ce raport, eſt que Monſ. Mazarin ayant apris quelque choſe des intrigues de l'Eunuque, avoit menacé de le chaſſer du Palais Mazarin où il logeoit. Non content de ce qu'il avoit fait, il fut aſſez malavisé pour s'en vanter en preſence d'une femme de qualité de Provence, nommée Madame de Ruz, qui connoiſſoit je ne ſai comment Monſ. Mazarin. Elle l'avertit du mauvais office qu'on lui avoit rendu; il vouloit mettre prés de moi quelque Dame, qui ſans avoir le nom de gouvernante, en fît toutefois la fonction; & trouvant cette Madame de Ruz fort propre à faire ce perſonnage, il jeta les yeux ſur elle, en reconoiſſance de l'avis qu'elle lui donnoit. Il lui dit de trouver le moyen de ſe faire preſenter à moi,

ſans que je ſuſſe qu'il la connoiſſoit ; Monſ. de Frejus m'en parla comme de lui même quelque tems aprés, & me l'amena par un eſcalier dérobé un jour que Monſ. Mazarin étoit à la chaſſe : J'en fus fort ſatisfaite ; & comme je croyois, que ſi on ſavoit qu'elle me plût, on ne me la donneroit pas, je ne voulois pas que perſonne du logis la connût, avant qu'elle y fût établie. Un jour que j'étois ſeule avec elle, Madame de Vanelle entrant bruſquement, fit ſauter un buſcq que nous avions mis derriere la porte pour nous fermer. Auſſi-tôt Madame de Ruz, par une preſence d'eſprit merveilleuſe, ſe mit à rouler les yeux dans la tête, pleurer, & crier d'un vrai ton de gueuze, *qu'elle étoit une pauvre Demoiſelle de Lorraine, & qu'elle me prioit d'avoir pitié de ſa miſere.* Comme elle a l'air du viſage extrêmement vif & ardent, ainſi que la plûpart des Provençaux, ſa grimace lui reüſſit ſi bien, & la défigura tellement, que j'avois peine moi-même à la reconnoître. Madame de Vanelle en eut grand peur ; elle s'en éloigna bien vîte le plus qu'elle put, & fut depuis dire par tout, *qu'elle avoit trouvé le Diable dans ma chambre*, La conduite artificieuſe de

Monf. Mazarin dans le choix de cette Dame, en un tems qu'il ne pouvoit encoor avoir aucun fujet de fe plaindre de moy, fufit pour vous faire connoître fa défiance naturelle, & dans quelle difpofition d'efprit il m'avoit épousée. Comme il craignoit pour moi le féjour de Paris, il me promenoit inceffamment par fes Terres & fes Gouvernemens. Pendant les trois ou quatre premieres annéeś de nôtre mariage, je fis trois voyages en Alface, autant en Bretagne, fans parler de plufieurs autres, à Nevers, au Maine, à Bourbon, Sedan, & ailleurs. N'ayant point de plus fenfible joye à Paris que celle de le voir, il ne m'étoit pas fi dur qu'il auroit été à une autre perfonne de mon âge d'être privée des plaifirs de la Cour. Peut être ne me ferois je jamais laffé de cette vie vagabonde, s'il n'eût point trop abusé de ma complaifance. Il m'a fait plufieurs fois faire deux cent lieuës étant groffe, & même fort prés d'accoucher. Mes parens & mes amis, qui étoient fenfibles pour moi aux dangers où il expofoit ma fanté, me les reprefentoient quand je venois à Paris, le plus fortement qui leur étoit poffible, mais ce fut long-tems inutilement.

Qu'eussent-ils dit ? s'ils eussent su que je ne pouvois parler à un domestique qu'il ne fût chassé le lendemain. Que je ne recevois pas deux visites de suite d'un même homme, qu'on ne lui fît défendre la maison. Que si je témoignois quelque inclination pour l'une de mes filles, plus que pour les autres, on me l'ôtoit aussitôt. Si je demandois mon carrosse, & qu'il ne jugeât pas à propos de me laisser sortir, il défendoit en riant qu'on y mît les chevaux, & plaisantoit avec moi sur cette défence, jusqu'à ce que l'heure d'aler où je voulois aler fût passée. Il auroit voulu que je n'eusse vu que lui seul dans le monde ; sur tout il ne pouvoit souffrir que je visse ses parens, ni les miens. Les miens, parce qu'ils entroient alors dans mes interêts ; & les siens, parce qu'ils n'aprouvoient non plus sa conduite que les miens. J'ai été long tems logée à l'Arsenal avec Madame d'Oradous sa cousine, sans qu'il me fût permis de la voir. L'innocence de mes divertissemens, capable de rassurer un autre homme de son humeur, qui auroit conservé quelque égard pour mon âge, lui faisoit autant de peine, que s'ils eussent été forts criminels. Tantôt c'étoit peché de jouer à

Colin Maillard avec mes gens ; tantôt de se coucher trop tard ; Il ne put jamais alleguer que ces deux sujets de plainte,une fois que Monf.Colbert voulut savoir tous ceux qu'il avoit. Souvent on ne pouvoit pas aler au Cours en consience, à plus forte raison à la Comedie ; une autre fois je ne priois pas Dieu assez long-tems ; enfin son chagrin sur mon chapitre étoit si puissant, que si on lui eût demandé comment il vouloit que je vécusse, je croi qu'il n'auroit pas pu en convenir avec lui-même. Il a du dire depuis, *que ce qu'il en faisoit étoit à cause qu'il connoissoit ce que je valois,& que le commerce du monde étant si contagieux, quelque raillerie qu'on fît de lui, il vouloit empêcher qu'on ne me gastât, parce qu'il m'aimoit encor plus que sa propre reputation.* Mais si c'est son amour pour moi,qui l'obligeoit à me traiter d'une maniere si bizarre, il auroit presque été à souhaiter pour tous deux,qu'il m'eût un peu honoré de son indiference. Aussi-tôt qu'il savoit que je me plaisois en un lieu,il m'en faisoit partir, quelque raison qu'il y eût de m'y laisser. Nous étions au Maine quand la nouvelle vint du voyage de Marsal. Il eut ordre d'en être, & m'en-

voya

voya en Bretagne tenir compagnie à son pere qui étoit aux Etats. Pendant qu'il disposoit son départ à Paris, il aprit par ses espions, dont il m'environnoit toûjours, que je me divertissois fort; il en tomba malade de chagrin, & me manda en diligence. Son pere, qui aprit en même tems que les Medecins l'envoyoient à Bourbon, ne voulut pas me laisser partir, disant, *qu'il ne faloit point avoir de femme pendant qu'on beuvoit les eaux.* Il tomba évanoüi de douleur en recevant cette réponse, & aprés plusieurs Courriers, son pere m'ayant à la fin laissé partir, je fus le mener à Bourbon, où je demeuray un mois enfermée avec lui dans une chambre, à lui voir rendre ses eaux, sans visiter seulement Madame la Princesse qui y étoit, & à qui il a l'honneur d'apartenir. Il n'avoit pu croire d'abord que ce fût son pere qui m'eût arrêtée en Bretagne, & quelque assûrance qu'il en eût depuis, il soutint toûjours, que j'avois mieux aimé m'y divertir, que de le venir consoler dans son mal. Il m'auroit été aisé de m'en justifier, s'il eût voulu m'entendre; mais c'étoit ce qu'il fuyoit le plus, parce que tout le tort se trouvoit de son côté dans les éclairciſſe-

mens ; & il ne vouloit jamais avoüer de s'être trompé. Rien ne m'a plus afligé de lui, que cette aversion qu'il avoit pour s'éclaircir, parce qu'il en prenoit droit de me traiter toûjours comme coupable. Quelque tems aprés, ayant été obligé pour le service du Roy d'aler en Bretagne, il se mit si fortement en tête de m'avoir prés de lui, & écrivit des choses si étranges sur ce sujet à l'Abbé d'Effiat son proche parent, que je fus obligée de partir de Paris trois semaines aprés être acouchée. Peu de femmes de ma qualité en auroient fait autant; mais que ne fait-on point pour joüir d'un bien aussi precieux que la paix ? Pour achever de me remettre, il me fit demeurer dans un des plus chetifs villages de tout le païs, & dans une maison si vilaine, qu'on étoit contraint de se tenir tout le jour dans les prez. Il choisissoit toûjours ces sortes de lieux, afin que je ne visse point de compagnie. Aussi, bien loin d'en avoir dans le village même, ceux que la civilité ou les affaires obligeoient à l'y venir voir, étoient contrains de camper faute de cabaret, & pour peu qu'ils lui dépleussent, il les renvoyoit bien-tôt sous pretexte de diverses affaires dont il les chargeoit, &

qui dépendoient de lui dans la Province. Cependant nous passames six mois dans cet agreable sejour l'année mille six-cent soixante - six. Une autre fois qu'il étoit seul à Bourbon, & qu'il m'avoit envoyée en Bretagne, il eut encor avis par ses épions, que je m'y divertissois assez avec Madame de Coaquin, & qu'il se passoit peu de jours que nous ne fissions quelque partie de promenade par terre ou sur mer. Son inquietude le prend. Il me mande que je l'aille joindre à Nevers, où *il y avoit*, disoit-il, *de fort bons Comediens, entr'autres divertissemens.* Je commençois à me lasser de faire de semblables courvées; j'écrivis à Monf. Colbert pour m'en plaindre; mais m'ayant conseillé de partir, je fus bien surprise de trouver Monf. Mazarin à dix lieuës de Nevers, qui s'en venoit à Paris avec mon frere qui revenoit d'Italie. Il ne me rendit jamais aucune raison d'un procedé si extraordinaire, & nous fumes, sans autre éclaircissement, nous confiner à nôtre Cassine prés Sedan, où mon frere me voyant fort triste, eut la complaisance de venir avec nous. Ce fut là pour la premiere fois, que Monf. Mazarin, qui n'étoit pas bien aise d'avoir un semblable

témoin de sa conduite domestique, ne sachant comment s'en défaire autrement, s'avisa de faire semblant d'en être jaloux. Jugez du ressentiment que je dûs avoir pour une si grande méchanceté. Que si tous ces outrages paroissent durs à soufrir, en les entendant raconter, la maniere de les faire étoit encor quelque chose de plus cruel. Vous en jugerez par cet échantillon. Un jour que j'étois chez la Reine, je le vis venir à moi tout gay, & avec un rire contraint & affecté, pour me faire tout haut ce compliment. *J'ai une bonne nouvelle à vous donner, Madame, le Roy vient de me commander d'aler en Alsace.* Monf. de Roquelaure, qui se trouva present, indigné comme le reste de la compagnie de cette affectation, mais plus franc que les autres, ne put se tenir de lui dire, *que c'étoit là une belle nouvelle à venir donner avec tant de joye à une femme comme moi*; mais Monf. Mazarin, sans daigner répondre, sortit tranquillement de la chambre, tout fier de sa galanterie. Le Roy à qui on la conta en eut pitié. Il prit la peine de me dire luiméme, *que mon voyage ne seroit que de trois mois*, & me tint parole, comme il a toûjours fait. Si je n'avois peur de vous

ennuyer, je pourrois vous dire mille malices semblables qu'il me faisoit sans aucune necessité, & pour le seul plaisir de me tourmenter comme celle-là. Imaginez vous donc des opositions continuelles à mes plus innocentes fantaisies ; une haine implacable pour tous les gens qui m'aimoient, & que j'aimois, un soin curieux de presenter à ma veuë tous ceux que je ne pouvois soufrir, & de corrompre ceux en qui je me fiois le plus pour savoir mes secrets, si j'en eusse eu ; une aplication infatigable à me décrier par tout, & donner un tour criminel à toutes mes actions ; enfin tout ce que la malignité de la cabale bigote peût inventer & mettre en œuvre dans une maison où elle domine avec tyrannie, contre une jeune femme simple, sans égard, & dont le procedé peu circonspect donnoit tous les jours de nouvelles matieres de triomphe à ses ennemis. Je me sers hardiment du mot de cabale bigote, car je ne croy pas que les plus rigoureuses loix de la charité chrêtienne m'obligent de presumer, que les devots par qui Mons. Mazarin s'est gouverné soient du nombre des veritables, aprés avoir dissipé tant de millions. Et c'est ici l'article fatal qui

a poussé ma patience à bout, & qui est la veritable origine de tous mes malheurs. Si Monſ. Mazarin s'étoit contenté de m'acabler de triſteſſe & de douleur, d'expoſer ma ſanté & ma vie à ſes caprices les plus déraiſonnables, & de me faire paſſer enfin mes beaux jours dans une ſervitude ſans exemple, puiſque le Ciel me l'avoit donné pour maître, je me ſerois contentée de gemir & de m'en plaindre à mes amis. Mais quand je vis que par ſes diſſipations incroyables, mon fils, qui devoit être le plus riche Gentilhomme de France, couroit riſque de ſe trouver le plus pauvre, il falut ceder à la force du ſang, & l'amour maternelle l'emporta ſur toute la moderation que je m'étois proposée de garder. Je voyois tous les jours diſparoitre des ſommes immenſes, des meubles hors de prix, des charges, des gouvernemens, & tous les autres debris de la fortune de mon Oncle, le fruit de ſes travaux, & la recompenſe de ſes ſervices; J'en vis vendre pour plus de trois millions avant que d'éclater; & il ne me reſtoit prêque plus pour tout bien aſſuré que mes pierreries, lors que Monſ. Mazarin s'aviſa de me les ôter. Il prit ſon tems un ſoir que je me retiray,

fort tard de la ville pour s'en saisir. Ayant voulu en savoir la raison avant que de me coucher, il me dit, *qu'il craignoit que je n'en donnasse, liberale comme j'étois, & qu'il ne les avoit pris que pour les augmenter.* Je lui répondis, *qu'il seroit à souhaiter, que sa liberalité fut aussi bien reglée que la mienne, que je me contentois de ce que j'en avois, & que je ne me coucherois point qu'il ne me les eût rendu;* & voyant que quoy que je disse il ne me répondoit que par de mauvaises plaisanteries dites avec un rire malicieux, & d'un air tranquille en aparence, & tres-aigre en effet, je sortis de la chamble de desespoir, & m'en alay au quartier de mon frere toute éplorée, & ne sachant que devenir. Madame de Boüillon que nous envoyames d'abord querir, ayant apris le nouveau sujet de plainte que j'avois, me dit que je le meritois bien, puisque j'avois soufert tous les autres sans rien dire. Je voulois m'en aler avec elle sur l'heure même, si Madame Bellinzani, que nous envoyames aussi prendre, ne m'en eût empêché, en me priant d'atendre qu'elle eût parlé à Monf. Mazarin. Il avoit donné ordre qu'on ne laissât entrer personne; mais Madame Bellinzani s'é-

tant obstinée à lui parler, il ne lui laissa jamais le tems de rien dire, & elle n'en put tirer autre chose, sinon, *qu'elle ne pouvoit point avoir d'afaire assez pressée avec lui pour le venir trouver à une heure si induë, & que si elle avoit à lui parler, il aloit le lendemain matin à S. Germain, & qu'il lui donnoit rendez-vous à la Croix de Nanterre*. Madame Bellinzani étant revenuë aussi indignée que nous, d'une raillerie si hors de raison, il fut conclu que j'irois coucher chez Madame de Boüillon. Le lendemain toute la famille s'y étant assemblée pour mon afaire, Madame la Comtesse fut chargée d'en parler au Roy. Il la reçut le mieux du monde, & Madame la Princesse de Carignan eut ordre de me venir prendre, pour m'emmener à l'Hôtel de Soissons. J'y fus environ deux mois, au bout desquels je fus obligée de retourner avec Monf. Mazarin, sans qu'il me rendît même mes pierreries, & sans autre avantage pour moi, que de pouvoir chasser quelques femmes qu'il m'avoit données, & que je n'agreois pas. Ce fut la seule faveur que je pus obtenir. Quand je voulus m'obstiner aux pierreries, Madame la Comtesse fut la premiere à me dire, que je faisois une vilainie. j'eus

toûjours la Cour contre moi depuis ce tems ; On sait ce que cela emporte en toute sorte d'afaires ; & je dis au Roy à ce propos, *que je me consolois de voir Monf. Mazarin si favorisé contre moi, s'il l'étoit également en tout, & si le peu de suport qu'il trouvoit dans ses autres interêts, ne faisoit pas voir qu'il n'avoit autre amy que mes ennemis.* Comme cette paix étoit plûtôt un triomphe pour lui, qu'un acommodement, elle le rendit trop fier pour être de durée. Une heure avant que d'aler au Palais Mazarin, j'y envoyai un valet de chambre que Madame la Comtesse m'avoit donné depuis que j'en étois sortie, & qui portoit mes hardes. Monf. Mazarin, qui le connoissoit comme moi, lui ayant demandé ce qu'il vouloit, & à qui il étoit, le congedia, sans attendre seulement que je fusse arrivée. Ce valet me rencontra à deux cens pas du logis, & quoique Madame la Comtesse qui me conduisoit, vit bien que c'étoit une nouvelle ocasion de broüilleries, elle se contenta de m'exhorter à passer outre, me laissa au bas de l'escalier, & ne voulut point voir Monf. Mazarin, parce qu'il avoit fait tous ses éforts pour me faire mettre à l'Hôtel de Conty, comme si

je n'eusse pas été si bien à l'Hôtel de Soissons. Je demandai d'abord grace pour le valet chassé, & la necessité où je me voyois reduite par l'autorité des Puissances, me fit faire des soumissions que je n'aurois jamais esperées de la fierté de mon naturel ; mais ce fut inutilement. J'avois à faire à un homme qui vouloit profiter de la conjoncture ; & voyant qu'il ne me payoit que de mauvaises excuses, & de plus mauvaises plaisanteries, je me mis en devoir de le quiter, pour me retirer chez mon frere une seconde fois. Monf. Mazarin qui, comme vous verrez, avoit pris ses mesures pour m'empêcher de sortir quand il me plairoit, & me faire une prison de mon Palais, se jeta au devant de moi, & me poussa fort rudement pour me fermer le passage ; mais la douleur me donnant des forces extraordinaires, je passai malgré qu'il en eut ; & quoi qu'il se tuât de crier par la fenêtre, *qu'on fermât toutes les portes & sur tout celle de la Cour*, personne, me voyant toute en pleurs, n'osa lui obeïr. Je fis le tour de la ruë, où il y avoit grand monde, dans ce triste état, seule, à pied, & en plein midi, pour me rendre à mon azile ordi-

naire. Ce ſcandale fut l'éfet de ſa prévoyance qu'il avoit euë de faire murer les portes qui communiquoient du Palais de mon Frere au nôtre, & par où je m'étois ſauvée l'autre fois ; mais cette précaution fit juger à ceux qui la ſurent, qu'il n'avoit pas deſſein, ſi je retournois avec lui, de me traiter mieux que par le paſſé, quand il prenoit ainſi ſes ſuretez pour l'avenir. D'abord que je fus chez mon Frere, j'écrivis au Roy, pour lui rendre raiſon de ma conduite ; & Madame la Comteſſe m'emmena à l'Hôtel de Soiſſons ; mais au bout de cinq ou ſix jours, Monſ. de Louvoy m'étant venu propoſer de la part du Roy, d'entrer dans quelque Convent, elle ne voulut pas, & elle negocia ſi bien, qu'on obligea Monſ. Mazarin à me venir prendre, à condition qu'elle ſe racommoderoit avec lui. Mon Frere s'en ala d'abord aprés en Italie, en partie pour faire voir qu'il ne tiendroit pas à lui que je ne demeuraſſe en bonne intelligence avec mon mari ; mais elle ne fut jamais qu'aparente ; & pendant trois ou quatre mois que nous fumes enſemble, il ne ſe paſſa jour que je ne fuſſe obligée de quereler, quelque beſoin & quelque envie que j'euſſe de vivre en paix. Au bout de

ce tems, il voulut aler en Alsace, & au lieu de m'acorder toutes choses; pour m'obliger à le suivre, comme j'y étois resoluë, il fut assez mal conseillé pour s'obstiner à me faire garder une femme que je ne voulois plus. Cette dificulté de bagatele me fit ouvrir les yeux, & me donna le tems de penser mieux à ce que je faisois. Mes amis eurent la charité de me faire comprendre le peu de sureté qu'il y avoit à m'aler metre à la discretion d'un homme de ce caractere d'esprit, dans un païs si éloigné, & où il avoit une autorité absoluë; *Qu'aprés les choses qui s'étoient passées, il faloit que je fusse fole pour esperer d'en revenir; qu'il avoit déja fait partir mes pierreries par avance, & que ce ne pouvoit être que pour se retirer tout-à-fait dans ce Gouvernement, où sa conduite ne seroit pas éclairée comme elle étoit à Paris, & où mes amis, quelque besoin que j'eusse d'eux, ne pourroient plus faire pour moi que des vœux inutiles.* Ces considerations qui n'étoient que trop bien fondées me firent refugier chez Mad. la Comtesse la veille du départ de Mr Mazarin, de peur qu'il ne m'emmenât par force avec lui. J'étois si troublée de me voir reduite de nouveau à cette ne-

ceſſité, que j'oubliay méme d'emporter mes petites pierreries, qui m'étoient toûjours demeurées pour mon uſage, & qui pouvoient bien valoir cinquante mille écus. Comme c'étoit le ſeul bien du monde que j'avois à ma diſpoſition, Madame la Comteſſe eut la prevoyance de me les demander d'abord qu'elle me vit; & cela fut cauſe que je pûs les envoyer querir aſſez à tems pour les avoir. Il vint le lendemain demander ce que je voulois. On luy dit deux choſes; ne point aller en Alſace, & qu'il rendit mes groſſes pierreries qui étoient déja parties, & qui avoient eſté la premiere cauſe de nos differens. Pour l'Alſace, il m'en auroit aiſement diſpensé, parce qu'il n'eſperoit plus de m'y pouvoir mener; mais pour les pierreries, il ne rendoit point de réponce preciſe; & comme cependant elles marchoient toûjours; auſſi toſt qu'il nous eût quitté, Madame la Princeſſe de Bade me mena chez Monſ. Colbert, pour le prier de s'en ſaiſir. Il ne crût pas pouvoir me refuſer cette grace; il falut les faire revenir, & elles ſont toûjours demeurées depuis entre ſes mains. Il ne fut plus queſtion que de ſçavoir ce que je deviendrois. Monſ. Mazarin me donna le choix

de demeurer à l'Hôtel de Conty, ou à l'Abbaye de Chelles, les deux lieux du monde qu'il sçavoit que je haïssois le plus,& pour les plus justes raisons. L'accablement d'esprit où j'étois ne me permit jamais de me determiner entre deux propositions également odieuses ; il falut que d'autres choisissent pour moy, & les raisons contre l'Hôtel de Conty étoient si fortes, que Chelles fut preferé. Ce fut en cette solitude, que faisant reflexion sur l'obligation où mes parens me representoient que j'étois, de me separer de biens,pour sauver le reste des dissipations de Monf. Mazarin, en faveur de mes pauvres enfans, je m'y resolus à la fin. Mais quelque persuadée que je fusse de le devoir faire,les raisons particulieres que j'avois de deferer toutes choses aux sentimens de Monf. Colbert,m'arreterent tout court, lorsque l'ayant fait pressentir sur ce dessein, j'apris qu'il n'en étoit pas d'avis. Au bout de six mois, Monf. Mazarin revenant d'Alsace, me vint voir en passant, & voulut m'obliger à chasser deux filles que Madame la Comtesse m'avoit données depuis son depart. Comme il n'avoit point d'autre raison pour exiger de moy cette deference,que son animosité

contre elle, je ne crûs pas qu'il fût de mon devoir de la satisfaire. Le ressentiment qu'il en eût l'obligea à prier le Roy de me faire changer de Convent, sous je ne sçay quel pretexte, mais en effet, parce que l'Abbesse de Chelles, qui étoit sa Tante en usoit honnestement avec moy; & que j'en étois satisfaite. Il obtint tout ce qu'il voulut, & quoyque cette Abbesse s'en tint aussi offensée qu'elle devoit, & qu'elle rendit les plus favorables témoignages de ma conduite qu'il pouvoit desirer, Monf. le Premier me vint dire, *que je ferois plaisir au Roy d'aller à Sainte Marie de la Bastille*, & Madame de Toussi me vint prendre avec six Gardes du Corps pour m'escorter. Peu de tems apres Monf. Mazarin partant pour Bretagne m'y vint voir. Il ne me pouvoit souffrir avec des mouches, il se trouva par hazard que j'en avois mis ce jour-là, & il me dit d'abord, *qu'il ne me parleroit point que je ne les ostasse*. Iamais homme ne demanda les choses avec une hauteur plus propre à les faire refuser, sur tout quand il croyoit que la conscience y étoit interessée comme en cette occasion; & ce fût aussi ce qui me fit obstiner à demeurer comme j'étois, pour luy faire bien voir que ce

n'étoit ny mon intention, ny ma croyance d'offenser Dieu par cette parure. Il contesta une grosse heure sur ce sujet, mais voyant que c'étoit inutilement, il s'expliqua à la fin nonobstant mes mouches,& me pressa non moins inutilement d'aller en Bretagne avec luy. Ie songeois à le plaider & non pas à le suivre; j'obtins d'en aller parler au Roy, Madame la Princesse de Bade m'y conduisit,& S M.eut la bonté de me le permettre. Mais Mons. Colbert qui avoit peine à y consentir pour des raisons qui ne souffroient point de replique en toute autre conjoncture, tira les choses en longueur jusqu'à ce que Madame de Courcelles ayant esté mise avec moy dans le Convent, j'obtins enfin la permission de commencer mon procez par la faveur des amis qu'elle avoit à la Cour. Comme elle étoit fort aimable de sa personne & fort réjoüissante, j'eus la complaisance pour elle d'entrer dans quelques plaisanteries qu'elle fit aux Religieuses. On en fit cent contes ridicules au Roy; que nous mettions de l'ancre dans le benitier pour faire barboüiller ces bonnes Dames; que nous allions courir par le dortoir pendant leur premier somme avec beaucoup de petits chiens en criant

Tayaut; & plusieurs autres choses semblables, ou absolument inventées, ou exaggerées avec excez. Par exemple, ayant demandé à nous laver les pieds : les Religieuses s'aviserent de le trouver mauvais, & de nous refuser ce qu'il faloit, comme si nous eussions esté là pour observer leur regle. Il est vray que nous remplimes d'eau deux grans coffres qui êtoient sur le dortoir ; & parce qu'ils ne la tenoient pas, & que les ais du plancher joignoient fort mal, nous ne primes pas garde que ce qui répandoit perçant ce mauvais plancher alla moüiller les lits de ces bonnes sœurs. Si vous étiez alors à la Cour, il vous souviendra qu'on y conta cét accident comme un franc tour de Page. Il est encor vray, que sous pretexte de nous tenir compagnie on nous gardoit à vûë. On choisissoit pour cét office les plus agées des Religieuses, comme les plus difficiles à suborner ; mais ne faisant autre chose que nous promener tout le jour, nous les eûmes bien-tost mises toutes sur les dents l'une apres l'autre ; jusques là, que deux ou trois se demirent le pied pour avoir voulu s'obstiner à courir avec nous. Ie ne vous conterois pas ces petites choses, si les partisans de Monf.

Mazarin ne les avoient pas publiées;mais puisqu'ils m'en ont fait autant de crimes, je suis bien aise que vous en sçachiez toute l'enormité. Apres avoir esté trois mois dans ce Convent, nous eûmes permission d'aller à Chelles, où je sçavois que nous serions traitées plus raisonnablement, quoyque nous ne pussions pas y avoir tant de visites ; & Monf. Mazarin arriva de Bretagne le méme jour que nous y fûmes transferées. Ce fût à quelques jours delà qu'il y vint avec soixante chevaux, & permission de Monf de Paris pour entrer dans le Convent, & m'enlever de force; mais l'Abbesse sa Tante ne se contentant pas de luy refuser l'entrée me remit toutes les clefs entre les mains, pour m'ôter jusqu'au soupçon du mal qu'elle me pouvoit faire, à condition seulement que je parlerois à Monf. Mazarin. Ie luy demanday fort ce qu'il vouloit, mais il me répondit toûjours *que je n'étois pas l'Abbesse* ; & luy ayant repliqué *que j'estois Abbesse pour luy ce jour là, puisque j'avois toutes les clefs de la maison, & qu'il n'y pouvoit entrer que par ma faveur*, il me tourna le dos & s'en alla. Un Gentilhomme qui m'étoit venu visiter de la part de Madame la Comtesse,s'en fut tout rapor-

ter à Paris ; ajoutant, que le bruit étoit à Chelles, que Monſ. Mazarin n'étoit pas retiré tout-à-fait, & qu'il reviendroit la nuit ſuivante. Vous avez ſçû ſans doute comment Madame de Boüillon, Monſieur le Comte, Monſ. de Boüillon, & tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens qualifiez à la Cour, monterent à cheval ſur ce raport, pour venir à mon ſecours. Au bruit qu'ils firent en arrivant, Madame de Courcelles & moi les primes pour mes ennemis ; mais la frayeur ne nous troubla point ſi fort, que nous ne nous aviſaſſions d'un excellent expedient pour nous cacher. Il y avoit à la grille de nôtre parloir un trou aſſez grand pour faire entrer un pâté de liévre, par où nous n'avions jamais ſongé juſqu'alors qu'une perſonne pût paſſer. Nous y paſſames pourtant toutes deux ; mais ce fut avec tant de peine, que Monſ. Mazarin même, s'il eût été dans le Convent, ne s'en ſeroit jamais défié, & nous auroit plûtôt cherché par tout que dans ce parloir. Nous connumes bien-tôt que nous avions pris l'alarme à faux, & la honte que nous en eumes, nous fit reſoudre à rentrer par où nous étions ſorties, ſans en avertir perſonne, Madame de Courcelle

repassa la premiere aisément ; pour moi je demeurai plus d'un quart d'heure comme évanoüie entre deux fers, qui me serroient par les côtez, sans pouvoir avancer ni reculer. Mais quoique je souffrisse étrangement dans cet état, je m'obstinai à n'apeler personne à nôtre aide, & Madame de Courcelle me tira tant qu'elle m'eut. Je fus remercier tous ces Messieurs, & ils s'en retournerent, aprés avoir plaisanté quelque tems sur l'équipée que Mons. Mazarin avoit fait pour ne rien prendre. Cependant j'eus un Arrêt comme je voulois à la troisiéme des Enquêtes. Cette Chambre étoit prêque toute de jeunes gens fort raisonnables, & il n'y en eut pas un qui ne se piquât de me servir. Il fut dit, *que j'irois demeurer au Palais Mazarin, & Mons. Mazarin à l'Arsenal*, *qu'il me donneroit vint mille francs de provision*, & ce qui étoit plus important, *qu'il produiroit contre les pieces par lesquelles je pretendois verifier la dissipation qu'il avoit faite*. Madame la Princesse de Carignan me vint querir pour m'aler instaler chez moi ; j'y trouvai tous les Oficiers qu'il me faloit, choisis par Mons. Mazarin ; mais je les remerciai fort civilement de leur

bonne volonté. Madame la Comtesse, qui me piquoit toûjours de generosité mal à propos, me persuada encor, *qu'il seroit vilain d'exiger la provision que le Parlement m'avoit acordée.* Monf. Mazarin n'étoit pas homme à me la donner de bon gré. Cependant il faloit subsister. Elle me demandoit bien si j'avois besoin d'argent ; mais elle n'en pouvoit pas douter ; & sans mes petites pierreries, & mon frere, j'étois assez mal dans mes afaires. Il revint d'Italie dix jours aprés mon Arrêt ; & quoi qu'il fût fort fâché du procez, par les mêmes raisons qui l'avoient fait desaprouver à Monf. Colbert, & qu'il m'eût toûjours prédit que Madame la Comtesse m'abandonneroit aprés m'avoir embarquée, je trouvois tous les matins sous ma toilete plus d'argent qu'il ne m'en faloit, sans que je pusse jamais verifier d'où il venoit. Cependant Mr Mazarin avoit porté nôtre afaire à la grand' Chambre pour la faire juger au fonds ; mais on fit en sorte que le Roy s'entremit de nouveau pour nous acommoder. Nous signames un écrit entre ses mains qui portoit, *que Mr Mazarin reviendroit loger au Palais Mazarin, mais que j'aurois la liberté de choisir tous mes gens cōme il me plairoit,*

excepté un Ecuyer qui me seroit donné par Monſ. Colbert, que nous demeurerions chacun dans noſtre Apartement ; que je ne ſerois obligée à le ſuivre dans quelque voyage que ce fût ; & que pour la ſeparation de biens que je demandois, Meſſieurs les Miniſtres en ſeroient Arbitres, & que nous nous tiendrions inviolablement à ce qu'ils en diroient. Le méme jour que je ſignay cét écrit, je rencontray Madame de Briſſac à la Foire, qui me dit en riant. *Vous voila donc replaſtrée, Madame, pour la troiſiéme fois.* Auſſi n'étions-nous point veritablement racommodez. Monſ. Mazarin prenoit à tâche de me fâcher en tout. Ie pourrois vous en dire pluſieurs particularitez, mais je me contenteray de vous en raporter une des plus éclatantes. I'avois fait élever un Theatre dans mon Apartement pour y donner la Comedie à quelques perſonnes de la Cour. Deux heures avant qu'on s'en dût ſervir, Monſ. Mazarin ſans m'en avertir s'aviſe de le faire abatre, parce *que c'étoit jour de Feſte, & que la Comedie eſt un divertiſſement profane.* Tout cela n'empéchoit pas que nous ne nous viſſions fort civilement les apreſdinées : car nous ne mangions, ny couchions enſemble. Monſ. Mazarin ne

n'entendoit pas de la sorte ; mais outre que nôtre écrit n'en disoit rien, je ne voyois pas aparence que les choses pussent demeurer comme elles étoient, & si par hazard nous en revenions au Parlement, je ne voulois pas m'éxposer à solliciter étant grosse. Ma prevoyance ne fut pas vaine. Il se repentit bien-tost de ce qu'il avoit fait ; il pria le Roy de déchirer l'écrit, & de rendre les paroles; je n'y consentis qu'à condition que le Roy ne se méleroit jamais de nos affaires, ny pour, ny contre, S. M. eut la bonté de me le promettre, & me l'a toûjours tenu depuis. Nous voila de retour à la grand Chambre, & les choses plus aigries que jamais. Monf. Mazarin & ses Partisans n'oublierent rien depuis ce tems pour noircir ma reputation dans le monde, & sur tout dans l'esprit du Roy. L'extravagance de Courcelle leur en fournit entr'autres un moyen admirable. J'avois oublié de vous dire que lors que je sortis de Chelles, je fis tant que j'obtins que sa femme viendroit demeurer avec moy. Quand elle y fut, ceux qui l'avoient tirée autrefois d'auprés de son mary, étant bien aises de la luy rendre, le firent introduire je ne sçay comment dans le Palais

Mazarin pendant que j'étois en ville, en telle sorte qu'il se r'acomoda avec elle & la ramena chez luy. Un jour que je l'alois voir, elle fut assez imprudente pour me faire dire qu'elle n'y étoit pas, quoy que le carrosse de Cavoy fût à sa porte. Dans le premier chagrin que j'eus de son incivilité, je rencontray malheureusement son mary en mon chemin à qui je ne pûs m'empécher d'en témoigner quelque chose. Ce maître fou hesitoit depuis quelque temps à faire tirer l'épée à Cavoy, par la seule raison qu'il luy fâchoit de faire voir qu'il étoit jaloux du meilleur de ses amis; il vouloit qu'on crût qu'il se batroit pour un autre sujet; il n'en trouva point de plus plausible que de faire l'amoureux de moy par le monde; de feindre *que sa femme avoit eu entre les mains des letres de consequence, que je devois avoir écrites à un homme de la Cour; qu'elle les avoit données à Cavoy; que Cavoy les montroit; qu'il vouloit se batre contre luy pour les retirer, & qu'il me l'avoit promis.* Quelque ridicule & mal inventée que toute cette histoire paroisse d'abord, il se trouva des gens assez sots pour y aôûter foy, & la publier sur sa parole. Il fit bien pis. Il eût l'impuden-

ce

de me la faire à moi-même dans la Cour du Palais Mazarin. Je lui dis, *que sachant mieux que personne que tout ce qu'il disoit ne pouvoit pas être, je ne pouvois croire autre chose, sinon qu'il vouloit railler*, & *que si je savois qu'il eût la moindre pensée de se batre sur cet impertinent pretexte, j'en avertirois sur l'heure Monsieur le Comte, qui étoit à deux pas de nous, & qui entendoit une partie de ce que nous disions*. Courcelle voyant bien à l'air dont je lui parlois que nous n'entendions point raillerie, me fit signe de la tête que c'étoit pour rire; n'osant pas me le dire à cause de Monsieur le Comte qui nous joignit en même tems. Jugez de mon étonnement, quand j'apris le lendemain non seulement qu'il s'étoit batu, mais que dans l'acommodement qu'ils avoient fait ensemble sur le champ, il avoit eu l'éfronterie de soûtenir sa fiction jusqu'au bout, & d'excepter une Femme du secret qu'ils se promirent l'un à l'autre. Il étoit si satisfait de lui-même, qu'il ne put s'empêcher de se vanter de l'exception qu'il avoit faite, à des gens qu'il n'avoit pas excepté. Ce fut ce qui divulgua la chose, & qui les fit envoyer tous deux à la Conciergerie, faire penitence de la sotise

d'un seul. On ne manqua point à la Cour de me traiter de brouillonne, & de m'accuser de brutalité sur ce digne sujet,*qu'il ne tiendroit pas à moi que je n'en fisse égorger bien d'autres* ; & un valet de chambre que j'avois, ayant été blessé dangereusement environ en même tems, par des bretteurs de sa connoissance, on eut encor la charité de faire entendre au Roy, *que ce garçon étoit entierement dans ma confidence,& qu'en ayant abusé,j'avois trouvé à propos de le faire assassiner.* L'insolence avec laquelle on debitoit ces calomnies, m'obligea d'en parler au Roy ; Madame la Comtesse avec qui j'y fus,lui dit d'abord en entrant, *qu'elle lui amenoit cette criminelle, cette méchante femme dont on disoit tant de maux.*Le Roy eut la bonté de me dire, *qu'il n'en avoit jamais rien crû* ; mais ce fut si succinctement, & d'une maniere si éloignée de l'honnêteté avec laquelle il avoit coûtume de me traiter, que tout autre que moi en auroit pris sujet de douter s'il disoit vrai. Vous savez que la Cour est un païs de grande contradiction. La pitié qu'on avoit peût-être pour moi, quand on me savoit enfermée dans un Convent, s'étoit changée en envie, quand on m'avoit vu pa-

roitre chez la Reyne, & y faire beaucoup meilleure figure que je ne voulois. Je n'avois pourtant autre pretention que de faire quelque acommodement suportable avec Monsieur Mazarin ; mais ceux par qui je me conduisois, & qui avoient, à ce qu'on a cru, d'autres desseins, joüerent à me perdre pour essayer de les faire reüssir. Abusant de ma simplicité, & de la deference aveugle que j'avois pour leurs sentimens, ils me faisoient faire tous les jours des démarches, dont je ne savois ni la consequence, ni les motifs. Parmi ces broüilleries nôtre procez avançoit toûjours. Monsieur Mazarin trouva la même faveur auprés des vieux, que j'avois trouvée auprés des jeunes. J'eus avis au bout de trois mois, *qu'il étoit maître de la grand' Chambre ; que sa cabale y étoit toute-puissante ; qu'il auroit tel Arrêt qu'il voudroit ; que quand même on m'acorderoit la separation de biens que je demandois, on ne me laisseroit pas celle de corps dont je jouïssois, & que je ne demandois pas alors ; qu'enfin les Juges ne pouvoient pas dans les formes, se dispenser de m'ordonner de retourner avec mon mary, quand ils me seroient aussi favorables qu'ils m'é-*

toient contraires. Si cet avis m'étoit venu de moins bonne part, j'aurois la liberté de vous en nommer les auteurs; mais comme ils faisoient un pas fort delicat en me le donnant, ils exigerent de moi un secret que je leur garderai éternellement. Jugez quel traitement je pouvois esperer de Monf.Mazarin, si je retournois avec lui par Arrêt, Ayant la Cour & le Parlement contre moi, & aprés les sujets de ressentimens qu'il croyoit avoir. Voila quels furent les motifs de la resolution si étrange, & tant blâmée que je pris, de me retirer en Italie auprés de mes parens, voyant qu'il n'y avoit plus d'azile ni de seureté pour moy en France. Mon frere, qui étoit tout ensemble le plus proche, le plus cher, & le plus éclairé, fut aussi le premier à l'aprouver, & à m'ofrir tout ce qui dépendoit de lui pour la favoriser. Le Chevalier de Rohan son ami particulier & le mien, en ayant eu le vent je ne sai comment, nous en parla d'une maniere si claire, qu'il y auroit eu de l'impudence à lui faire mystere, & si obligeante que nous ne pouvions pas, sans quelque sorte d'ingratitude, refuser son secours. Mon dessein n'étoit pas pour lors de me retirer tout-à-fait à

Rome, mais seulement de voir ma sœur la Connêtable à Milan, où je lui mandois de me venir atendre, & de me rendre ensuite à Bruxelles, pour negotier de plus prés quelque acommodement plus stable & plus avantageux avec Monsieur Mazarin, que les precedens. Monsieur de Rohan nous pria de trouver bon qu'il m'y vint joindre avec mon frere quand j'y serois, & nous ne pumes pas honnêtement le refuser. J'avois mes raisons pour croire que Monsieur Mazarin ne me verroit pas plûtôt hors de France, qu'il accepteroit toute sorte de condition pour m'y faire revenir ; & la frayeur où je l'avois vû toutes les fois que je l'avois menacé de m'en aler, ne permettoit pas d'en douter. Le desespoir où il me jetoit m'avoit souvent fait dire, *que si j'étois une fois loin, il me courroit long-tems aprés avant que de me ratraper* ; mais pour mon malheur, il n'a jamais cru que j'eusse ce courage, que quand il l'a vû. Depuis que j'eus pris ma resolution, je negligeai si fort mon procez, que je me suis cent fois étonnée, comment ceux qui y prenoient interêt, ne la devinerent pas. Madame la Comtesse, de qui j'étois plus en garde que d'aucune autre, fut la

ſeule qui en eut quelque ſoupçon ; mais elle ne la crut pas. Elle venoit de tems en tems chez mon frere, où nous ne ſongions en aparence qu'à nous réjoüir, pour mieux tromper le monde, & elle ſe tuoit d'y crier, *que nous ne ſollicitions point, & que c'étoit une honte.* Huit jours avant que je partiſſe, elle s'y trouva quand un Gentilhomme de mon frere nommé Parmillac, vint prendre congé de nous, *pour aler,* disoit-il, *trouver ſon pere qui commandoit quelque Cavalerie en Lorraine* ; mais en éfet, pour aler diſpoſer mes relais ſur cette route, que j'avois choiſie, comme celle dont on ſe défieroit le moins. La vuë de cet homme, qui aloit commencer mon entrepriſe, me troubla ſi fort, que je ne comprens pas encor comment Madame la Comteſſe ne le remarqua pas. Elle étoit toute ocupée à gloſer ſur la nonchalance où je vivois parmi des afaires ſi importantes ; *que ce n'étoit pas le tems de demeurer tout le jour en des-habillé par ma chambre à joüer de ma guitarre, & que cette éfroyable negligence lui faiſoit quaſi croire ce qu'on diſoit, que je voulois m'enfuïr en Italie.* Son inutile remontrance finit en m'exhortant d'aler à S. Germain avec elle pour faire du moins ma

Cour ; mais comme je ne manquois pas l'afaire, je la priay de m'excuser. Il étoit absolument necessaire pour mon dessein, qu'elle y fut quand je partirois : car si elle eût été à Paris, dans l'inquietude qu'elle avoit de ma conduite, il eût été dificile qu'elle n'eût pas pressenti quelque chose. Enfin le Mercredy treiziéme Juin mille six-cens soixante-huit, jour destiné pour mon départ étant venu, dans le tems que je disposois mes petites afaires pour le soir, elle m'envoya querir pour aller dîner à S. Germain avec elle. Je voulus refuser d'abord ; on me pressa si fortement de sa part, que je crus prêque être découverte ; mais comme il faut toûjours presumer qu'on ne l'est pas dans ces sortes d'afaires, quelque aparence qu'on voye de l'être, je trouvai à propos de prometre d'y aler, de peur qu'elle ne me vint querir elle-même. Quand l'heure de dîner fut passée sans que je parusse, elle m'envoya conjurer une seconde fois de ne pas faillir d'y aler avant le soir ; je m'excusai le mieux que je pus d'avoir manqué de parole, & je promis encor plus positivement cette fois que l'autre ; mais voyant dix heures du soir passées sans avoir de mes

nouvelles, elle monta en carrosse, & s'en vint droit à Paris. Elle avoit fait plus de la moitié du chemin quand elle rencontra mon frere. Il en étoit parti en même tems que moi, pour aler faire part à Monsieur de Louvoy de mon voyage. Elle lui demanda fort brusquement, *où j'étois*, mais il lui demanda à elle-même, *si elle ne m'avoit pas rencontrée?* & comme elle lui dit *que non, il faut donc*, lui répondit-il froidement, *qu'elle ait pris par l'autre chemin, car je l'ai vu partir devant que moi.* A trois heures aprés minuit Monf. Mazarin fut éveiller le Roy, pour le prier de faire courir aprés moi; mais le Roy eut la generosité de lui répondre, *qu'il vouloit garder la parole qu'il avoit donnée de ne se mêler plus de nos afaires, quand il avoit déchiré l'écrit que nous avions fait entre ses mains; & qu'il n'y avoit pas aparence de m'atraper avec l'avance que j'avois, & ayant pris mes mesures à loisir comme j'avois fait.* On tourna autrement cette réponse dans le monde, & vous avez bien peut-être oüy dire les vers qu'on fit dessus, qui commencent,

Mazarin triste, pâle, & le cœur interdit, & qui finissent par cete plaisanterie sur

la revelation qu'il avoit eu pendant la grande maladie de la Reine, touchant le Roy & Madame de la Valiere.

Ma pauvre femme, helas, qu'est-elle devenuë ?
La chose, dit le Roy, vous est elle inconnuë ?
L'Ange, qui vous dit tout, ne vous l'a-t'il pas dit ?

Monsieur Mazarin voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir du Roy, s'en fut trouver Monsieur Colbert, qui lui conseilla d'envoyer en diligence aprés moi quelque personne de creance, m'ofrir tout ce que je voudrois pour revenir ; Ce fut un Lieutenant de l'Artillerie nommé la Louviere, & vous jugerez par le lieu où il me joignit, que le Roy avoit raison de dire, qu'il n'étoit plus tems de me suivre. Pendant que ces choses se passoient à la Cour, je courois une étrange carriere, & je vous avouë que si j'en avois préveu toutes les suites, j'aurois plûtôt choisi de passer ma vie entre quatre murailles, & de la finir par le fer ou par le poison, que d'exposer ma reputation aux médisances inévitables à toute femme de mon âge, & de ma qualité, qui est éloignée de son mari. Quoique je n'eusse pas

assez d'experience pour en prévoir les consequences, ni ceux qui étoient de mon secret aussi, je ne laissai pas de rendre de grans combats contre moi-même avant que de me determiner ; & la peine que j'eus à le faire, si vous la pouviez savoir, vous feroit beaucoup mieux comprendre que toutes les choses que je vous ai contées, combien pressante étoit la necessité de prendre le funeste parti que je pris. Je puis bien vous assurer, que mes divertissemens ne furent qu'apparens, depuis que j'eus formé ma resolution; & que Mad. la Comtesse avoit grand tort de me reprocher ma tranquillité. Je ne dormois, prêque ni beuvois, ni mangeois, plus de huit jours auparavant, & je fus si troublée en partant, qu'il falut revenir de la porte S. Antoine prendre la cassette de mon argent, & de mes pierreries que j'avois oubliée. Il est vrai que je ne songeois pas seulement que l'argent pût jamais manquer, mais l'experience m'a apris que c'est la premiere chose qui manque ; sur tout aux gens qui pour en avoir tôûjours eu de reste, n'en ont jamais connu l'importance & la necessité de le ménager. J'avois pourtant laissé les clefs de mon Apartement à mon frere, pour se fai-

fit de ma vaiſelle d'argent ; & de plu-ſieurs autres meubles, & nipes de prix ; mais il uſa de ſi grande negligence, que Monſ. Mazarin le prevint, à telles enſeignes, qu'il en vendit quelque tems aprés à Madame de la Valiere pour cent mille francs. Pour toute compagnie, j'avois une de mes filles nommée Nanon, qui n'étoit à moi que depuis ſix mois, habillée en homme comme moy ; un des gens de mon frere nommé Narciſſe, que je ne connoiſſois guére, & un Gentilhomme de Mr de Rohan, nommé Courbeville, que je n'avois jamais vu. Mon frere ayant prié Mr de Rohan de ne me point quiter que je ne fuſſe hors la ville, il me dit adieu à la porte S. Antoine, & je continuai ma route en carroſſe à ſix chevaux, juſqu'à une maiſon de la Princeſſe de Guimené ſa mere, qui eſt à dix lieuës de Paris. Je fis enſuite cinq ou ſix lieuës en chaiſe roulante ; mais ces voitures n'alant point aſſez vîte au gré de mes frayeurs, je montai à cheval, & j'arrivai le Vendredy à midy à Bar. Delà, me voyant hors de France, je me contentai d'aler coucher à Nancy. Monſ. de Lorraine ayant demandé à me voir, eut l'honnêteté de ne s'y pas obſtiner, quand il ſçut

que j'y avois de la repugnance. Le Resident de France prés de lui, fit des instances inutiles pour me faire arrêter, & pour comble de generosité, il me donna vint de ses Gardes, & un Lieutenant pour m'acompagner jusqu'en Suisse. Nous avions été prêque par tout reconnuës pour femmes. Il échapoit toûjours à Nanon de m'apeler Madame; & soit par cette raison, ou que mon visage donnât quelque soupçon de ce que j'étois, on nous observoit par le trou de la serrure aprés que nous étions enfermées, & on voyoit tomber nos longs cheveux, que nous déployions d'abord que nous étions en liberté, parce qu'ils nous incommodoient beaucoup dans nôtre coëffure d'homme. Nanon étoit extrêmement petite, & si peu propre à être habillée de cette sorte, que je ne pouvois la regarder sans rire. Le soir que je couchai à Nancy, où nous reprimes nos habits de femmes, la joye que j'avois de me voir en lieu de seureté, me laissant la liberté de me divertir à mes jeux ordinaires, comme je courois aprés elle pour m'en moquer, je tombai sur le genoüil fort rudement. Je ne m'en sentis pourtant point d'abord; mais quelque jours aprés,

ayant fait tendre un lit dans un méchant village de Franche-Comté pour me reposer en attendant le disner, il me prit tout d'un coup des douleurs si horribles à ce genoüil, que je ne pûs plus me lever. Il falut pourtant passer outre; je ne laissay pas de partir en brancart apres avoir esté saignée par une femme faute d'autre Chirurgien, & j'arrivay à Neuchatel, où l'on se mit en teste que j'étois Madame de Longueville. Vous ne sçauriez croire la joye que ce peuple me témoigna; n'étant pas accoûtumez à voir passer par leur païs des femmes de qualité de France, ils ne pouvoient comprendre qu'autre que Madame de Longueville y eut affaire. Ie connois des gens qui auroient profité de l'occasion pour goûter de la souveraineté. A tout prendre, la méprise m'étoit avantageuse; je gagnois bien à la qualité ce que je perdois à l'âge; mais l'établissement me parut trop honneste pour une fugitive; j'y fus si mal pansée, & mon mal en augmenta si fort, que je mis en deliberation de retourner à Paris; & il n'y eut que l'esperance d'estre bien-tost mieux à Milan, qui me fit poursuivre mon voyage. Peu de jours apres passant par un village de Suisse où il y avoit quelque garnison,

nous faillîmes d'estre tous assommez faute d'entendre la langue ; & pour comble de bonne fortune nous aprîmes en arrivant à Altauph qu'il faloit y faire quarantaine avant que d'entrer dans l'Etat de Milan. Ce fut alors que la patience commença à m'abandonner. Ie me voyois dans un païs barbare, tres dangereusement malade, avec de grandes douleurs; & point de secours, vous jugerez par ce qui arriva à Narcisse si j'en pouvois trouver dans ce miserable lieu. Il demanda un Chirurgien pour se faire tirer du sang à cause de quelque mal qu'il avoit ; on luy amena un Marêchal, qui s'étant mis en devoir de le saigner avec une flammetre, le manqua, & Narcisse le menaçant de le tuer, cét homme luy répondit toûjours froidement, *que ce n'étoit rien, & qu'il n'avoit pas fâché l'artere.* Mais ce qui acheva de me desesperer, fut que la division s'étoit mise entre mes gens. Narcisse ne pouvoit souffrir que Courbeville, qui ne me connoissoit que depuis huit jours se mélât de mes affaires sans en estre prié ; par la méme raison Nanon ne pouvoit souffrir ny Narcisse, ny Courbeville ; elle pretendoit qu'ils ne devoient agir tous deux que par ses ordres;

mais pendant que Narcisse & elle s'amusoient à quereller de cette sorte, ils ne me tenoient guere bien, & ils ne s'y appliquoient presque plus que par boutade. Courbeville au contraire ne songeoit uniquement qu'à me soulager, je suis encor persuadée qu'il m'auroit falu couper la jambe sans luy ; & comme le pitoyable état où j'étois, me rendoit fort reconnoissante, la consideration que je témoignois pour luy, acheva d'aigrir les autres, & ils m'abandonnerent bien-tost entierement à ses soins. Ce fut à cette quarantaine que la Louviere me joignit ; je remis à me resoudre sur ce qu'il me proposa quand je serois à Milan, j'y arrivay peu de jours apres par la faveur du Duc de Sesti qui en étoit Gouverneur & Beaufrere de Monf. le Connestable ; il sçut comment j'étois arrétée à Altauph, & me fit grace de dix-huit jours. Ma sœur & Monf. le Connestable me vinrent joindre à une maison à quatre journées de Milan, où nous fûmes quelques jours, & de là à Milan méme, où nous reçûmes neuf Courriers de Paris dans six semaines que nous y demeurâmes. I'apris qu'aussitost apres ma fuite tout s'étoit declaré pour moy contre Monf. Mazarin ; que

Monſ. de Turenne méme avoit parlé au Roy en ma faveur, & que ma reſolution avoit donné tout enſemble de l'admiration, & de la pitié à tout le monde raiſonnable ; mais que les choſes avoient bien changé dans la ſuite, puiſque tous mes parens s'étoient joints, peu de jours apres au procez que Monſ.Mazarin avoit intenté contre mon frere & Monſ. de Rohan, pour les accuſer de m'avoir enlevée. Ie ſçûs encor qu'il avoit envoyé un Commiſſaire apres moy informer de giſte en giſte de tout ce que j'avois fait, & c'eſt peut eſtre la ſeule obligation que je luy aye, puiſque le procez verbal de cét homme qui eſt enregiſtré au Parlement, eſt un témoignage eternel de l'innocence de ma conduite pendant ce voyage, contre tout ce que mes ennemis en ont publié. Mais ce n'étoit pas encor la meilleure piece de ſon ſac. I'avois écrit à mon frere & à Monſ.de Rohan en partant de Neuchatel, à mon frere pour luy donner de mes nouvelles, & à Monſ. de Rohan pour le remercier des ſervices qu'il m'avoit rendus dans mon depart. I'avois chargé Narciſſe d'envoyer ces deux lettres ; mais ſoit que ſa haine pour Courbeville paſsât juſqu'à celuy qui me l'avoit donné, ou que

ce fût par pure negligence, il avoüa à Milan d'avoir oublié celle de Monſ. de Rohan ſur la cheminée du Maître de la Poſte de Neuchatel, à qui il l'avoit recommandée. La Louviere qui l'y avoit trouvée, chemin faiſant, n'en avoit pas fait de méme, Monſ. Mazarin s'en ſervit avec tant de bonheur, qu'elle mit tout le monde contre moy, & c'eſt ſur cette lettre qu'il eut depuis la temerité de preſenter requeſte pour me faire decheoir de tous mes droits, ce qui ne ſe fait que contre des femmes convaincuës de la derniere turpitude. Ie vous ay dit que Monſ. de Rohan avoit fait conſentir mon frere, qu'ils me viendroient joindre enſemble à Bruxelles, quand j'y ſerois. Le beſoin que nous avions de luy, ayant fait reſoudre la choſe ainſi, il étoit aſſez naturel que je luy parlaſſe de ce projet, dans une lettre qui n'étoit faite que pour luy temoigner ma reconnoiſſance. Ce fut aſſez à Monſ. Mazarin pour prouver nôtre complot, & que le Chevalier étoit amoureux de moy. Mais, outre qu'il l'étoit pour lors ailleurs à la veuë de toute la Cour, & en lieu ſi élevé, qu'il en fut exilé, ſon procedé ne s'y accordoit pas. C'étoit bien la conduite d'un veritable amy, de me donner les

moyens de m'éloigner de luy, & de me confier à des valets fidelles; Mais ce n'étoit pas trop celle d'un Amant, & il n'y en a guere qui étans favorisez d'une confidence de cette nature, eussent pû se resoudre à perdre des yeux leur maîtresse, dans une occasion si extraordinaire. Cependant tout le monde crût ce que Mons. Mazarin voulut faire croire; & pour mon Frere, il y avoit long tems comme vous avez vû, qu'il s'étoit avisé d'en faire le jaloux, pour le rendre suspect en toutes mes affaires, & me priver de cette sorte de son appuy. Il n'est rien de si innocent qu'on n'empoisonnât pour soûtenir une accusation si detestable; on produisit jusqu'à des lettres en vers faute de meilleures pieces; La posterité aura peine à croire, si nos affaires vont jusqu'à elle, qu'un homme de la qualité de mon Frere ait été interrogé en justice, sur des bagatelles de cette nature, qu'elles luy ayent été representées serieusement par des Iuges; qu'on ait pû faire un usage si odieux d'un commerce d'esprit & de sentimens, entre des personnes si proches; qu'enfin l'estime & l'amitié pour un Frere d'un merite aussi connu que le mien, & qui m'aimoit plus que sa vie, ayent pû

ſervir de pretexte à la plus injuſte, & à la plus cruelle de toutes les diffamations. On trouvera peu d'exemples plus étranges du malheur des perſonnes de mon ſexe, & de mon âge. Les liaiſons les plus ſaintes, où la nature, & la raiſon les engagent, ſi toſt qu'il plaît à la jalouſie & à l'envie deviennent le plus grand des crimes; mais il n'eſt rien d'impoſſible à un devot de profeſſion, & plutoſt qu'il aie tort, il faut que les plus honneſtes gens de la terre ſoient les plus abominables de tous les hommes. Ie m'emporte peut-eſtre, & le ſouvenir de ce cruel outrage me fait jetter dans des digreſſions dont vous n'avez que faire; mais il eſt bien difficile de faire de ſang froid un recit ſi funeſte. Il étoit mal-aisé de ſe défier, qu'on dût jamais me faire d'affaire, ſur une choſe auſſi connuë, que l'union de mon frere avec ma ſœur la Conneſtable & moy. Preſque toute la Cour a vû une lettre qu'il écrivit de Rome quelque tems apres nos mariages, dans laquelle repreſentant à un de ſes amis le bonheur qu'il avoit, d'avoir deux ſœurs qu'il aimoit extremement dans les deux plus belles villes du monde, il finiſſoit par ces deux vers,

Avec la belle Hortenſe, ou la ſage Marie.
Ainſi de ſœur en ſœur je vay paſſant ma vie.

Il y a aparence que Monſ. Mazarin auroit employé cette écriture dans ſon procez, ſi ma ſœur qu'il vouloit ménager afin de la mettre contre moy, ny eût point eſté intereſsée : car elle eſt bien pour le moins auſſi criminelle que l'autre lettre dont il ſe ſervit. Mon frere m'avoit écrit cette autres lettre à S. Germain où j'étois, quelque jour apres que Monſ. Mazarin eut fait abatre le Theatre, que je vous ay dit que j'avois fait faire dans mon Apartement. Elle commence ainſi.

Vous de tout l'univers unique en vôtre eſpece.
Plus belle que Venus; plus chaſte que Lucreſſe, &c.

Enſuite il continuë par des remerciémens de ce que je luy avois écrit, & par des nouvelles de ſa ſanté qui ne veulent rien dire, apres quoy il pourſuit de cette ſorte,

Vous ſaurez cependant, que voſtre cher epoux

S'informe à tout le monde incessamment de vous,
Il me vint voir un soir d'un air acariatre,
Et se moqua de moy me parlant du Theatre.
Le beau Duc de Navaille au teint hâve & plombé
Par son raisonnement m'avoit presque absorbé.
Prés d'une heure avec moy tous deux ils demeurerent,
Et vous fustes toûjours le sujet qu'ils traiterent.
Monsieur de Mazarin poursuit de vous braver,
Et fait courir le bruit qu'il veut vous enlever.
Il dit qu'il n'est ny Roy, Reyne, Empereur, ny Pape
Qui puisse l'empécher qu'un jour il ne vous happe.
Polastron s'est offert à l'execution.
D'une si temeraire & perfide action.
Pour moy je vous conseille en ce besoin extreme,
D'implorer de Loüis l'authorité supreme.
Qu'il serve de bouclier à ce noir attentat,

Qu'a formé contre vous un époux trop ingrat, &c.

le reste n'est rien. Comme je montrois cette lettre à quelques amies, le Comte de Grammont qui survint me l'arracha, & la porta au Roy, elle fut leüe tout haut en sa presence, & il n'y eut de toute la Cour qu'un de ses Chirurgiens nommé Eliam qui s'en scandalisât. Cét homme, qui apparemment étoit fort zelé pour ses malades, entendant lire

Le beau Duc de Navaille au teint hâve & plombé;

ne pût s'empécher d'interrompre, *que cela n'étoit rien*, *& qu'on le purgeroit bien tost*. Ce fut pourtant sur des pieces si convaincantes, que le Parlement donna un Arrest, par lequel il fut permis à Monf. Mazarin de me faire arrester quelque part que je fusse. Tous mes parens signerent en mesme tems un écrit entre ses mains, pour prier conjointement Monf. le Connestable qui s'en moqua, de ne me pas recevoir. On avoit pourtant joint les lettres scandaleuses à cét écrit, & je receus en mesme tems un Courrier particulier, qui venoit m'en faire des excuses de la [part] de Madame la Comtesse ; mais de

bouche seulement. I'avouë que ma constance ne fut pas à l'épreuve d'un si rude coup ; Ie tombay dans une mélancolie extraordinaire, & des demarches si violentes ne me laissant aucune esperance d'accommodement, je ne songeay plus à aller à Bruxelles. Mon Frere arriva sur ces entre faites ; mais au lieu de me consoler, il commença bien-tost une autre persecution contre moy, d'autant plus cruelle, qu'elle avoit un fondement fort specieux. Ie devois renvoyer Courbeville quand je serois à Milan ; mais ayant apris la procedure criminelle, qu'on avoit faite à Paris, & dans laquelle il étoit enveloppé, il se jetta à mes genoux, & me representa, *qu'il ne pouvoit retourner pres de son Maître sans porter sa teste sur un échafaut, & que n'ayant pas dequoy subsister ailleurs, il étoit reduit à la derniere necessité si je le congedioìs.* Ce Gentilhomme m'avoit servy si utilement, que je ne crûs pas pouvoir l'abandonner sans une extreme ingratitude. Ie luy donnay ma parole de le garder tant qu'il voudroit, & les cruels déplaisirs qui m'arriverent depuis pour l'avoir tenuë, ne m'ont point encor persuadé, que je ne fusse pas obligée de la donner. Nanon & Narcisse en-

ragez de ce que je le gardois, l'accuserent d'avoir parlé fort insolemment de mon frere. Les choses qu'ils luy faisoient dire étoient vray semblables ; mon frere les crût & voulut que je le chassasse ; mais comme je sçavois qui luy avoit preté cette charité, je ne les crûs pas, & m'obstinay à le garder. Ma resolution ayant jetté Nanon & Narcisse dans le desespoir, ils ne trouverent point de meilleur expedient pour me forcer à ce qu'ils vouloient, que de faire courre le bruit qu'il m'aimoit. Mon frere qui vouloit ignorer les obligations que j'avois à cét homme, & la parole que je luy avois donnée, parce qu'il croyoit en avoir esté offensé, & qui étoit accoûtumé à la complaisance aveugle que j'avois toûjours eu pour luy, craignit qu'il n'y eût quelque chose d'extraordinaire dans mon obstination. Mais il n'en douta plus, lorsque, m'ayant representé avec beaucoup de hauteur le bruit qui couroit, il vit que je ne m'y rendois pas. Une calomnie si ridicule m'irrita au lieu de m'ébranler, & je fus si touchée de voir qu'il y ajoûtoit foy, que je ne pouvois plus le souffrir. Mons. le Connestable & ma sœur furent d'abord pour moy contre luy ; mais ils changerent

changerent dans la ſuite. Ce ne fut bientôt qu'éclairciſſemens continuels entre nous quatre, dans leſquels j'avois toûjours le tort, & les autres ſe juſtifioient à mes dépens; & cette étrange vie pleine d'aigreurs & de reſſentiment contre un frere, & une ſœur, que j'aimois ſi fort, & de qui j'avois cru que la compagnie ſufiſoit toute ſeule pour me rendre heureuſe, me fit à la fin comprendre, mais trop tard, qu'il ne faut jamais rien ſouhaiter. Nous alames à Veniſe parmi ces broüilleries, où Monſ. le Connêtable, qui ne s'y plaiſoit pas, peut-être parce que ma ſœur s'y plaiſoit trop, me promit toutes choſes pour m'emmener à Rome, *qu'il me répondoit du Pape, & qu'il n'y oublieroit rien pour ſoulager le noir chagrin où j'étois plongée.* Me voyant ſi cruellement broüillée avec mon frere, je crus devoir ménager l'amitié du Connêtable par ma complaiſance. Nous allames tous à Sienne chez le Cardinal Chigi, d'où au bout de trois ſemaines mon frere s'étant broüillé avec nous, s'en retourna à Veniſe ſans dire adieu, & nous primes le chemin de Rome. Les chaleurs y étoient ſi grandes, que nous fumes contraints d'en ſortir pour aller demeurer

ſix ſemaines à Marine, maiſon de plaiſance de Monſieur le Connêtable. En même tems que nous en revinmes, mon frere arriva, & avec lui un Gentilhomme de la part de Monſ. de Rohan. pour faire, à ce qu'on me dit, aſſaſſiner Courbeville. J'apris, que s'étant trouvé fort mal à Venize, il avoit cru être empoiſonné; que dans ce deſeſpoir, il avoit écrit des lettres épouvantables à Paris contre mon frere, & contre Monſ. de Rohan, qu'il croyoit d'intelligence avec mon frere, pour le faire chaſſer d'auprés de moy; que ces lettres avoient été ſurpriſes par Monſ. de Rohan, & qu'il les renvoyoit à mon frere, pour en faire la punition qu'elles meritoient. Le peu de conduite de Courbeville, l'éclat deſagreable que cette afaire faiſoit dans le monde, & le deſir du repos, me firent à la fin reſoudre de m'en défaire, jugeant bien qu'il me rendroit volontiers la parole que je lui avois donnée. Tout ce que je demandai au fils aîné du Preſident de Champlaſtreux, qui negotioit entre nous, fut ſeulement, *que mon frere n'exigeât pas de moi cette deference avec tant de hauteur, & qu'il me fût permis d'aller demeurer chez ma Tante Martinozzi.* Une heure avant

que Courbeville dût partir, & ma Tante étant déja au logis pour m'emmener, ma sœur outrée de ce que je ne voulois plus demeurer chez elle, se mit à le railler en ma presence,& lui demanda,*s'il ne me fléchiroit point encor cette fois comme les autres?* Cet homme qui étoit au desespoir de s'en aler,lui ayant répondu fort brusquement: *Que si je ne lui ordonnois pas, il ne sortiroit point, & qu'il ne respectoit personne qüe moi*, elle lui commanda de sortir sur le champ, & lui dit, *qu'il trouveroit à qui parler dans la Cour.* Il obeït de rage; je ne doutai pas qu'on ne lui voulû faire un mauvais parti; je crus lui devoir sauver la vie; je sortis avec lui,& je le conduisis chez mon Oncle le Cardinal Mancini: Je me retirai ensuite chez ma Tante, où je demeurai quelque tems enfermée comme dans une prison; Neanmoins, quelque afligée que je fusse, je ne pus m'empêcher de rire de l'ofre qu'elle me fit,de dâser les matassins au son de ma guitarre pour me divertir, Je ne sai si le refus que j'en fis l'aigrit contre moi;mais un jour que j'étois à la fenêtre, elle me dit fort rudement de m'en ôter, *que ce n'étoit pas la coûtume de Rome de s'y metre*; & une autre fois que je m'y remis

encor, elle m'envoya ſon Confeſſeur me dire *qu'on m'en feroit ôter par force.* Ce Moine s'aquita ſi inſolemment de ſa Commiſſion, que les larmes m'en vinrent aux yeux. L'Ecuyer du Cardinal Chigi, qui travailloit des chevaux devant la maiſon, m'entendant plaindre, monta pour m'ofrir ſes ſervices; mais je n'eus plus le courage de rien dire quand je le vis. Il ala pourtant conter à ſon maître *qu'il y avoit deux jours que je n'avois bû, ni mangé*; Le Cardinal Chigi en fut touché de pitié, & le Cardinal Mancini lui ayant répondu *que Monſieur Mazarin ſouhaitoit que je fiſſe une retraite de quinze jours dans un Convent où il y avoit une ſœur de Monſ. le Cardinal Mazarin*; je le pris au mot. Mon frere, & ma ſœur voyant le déplorable état où j'étois, commencerent à faire reflexion ſur leur conduite paſsée; & n'eurent point de repos que je ne leur euſſe pardonné. Je ne voulois pourtant point voir mon frere; mais à la fin ils gagnerent encor ce point ſur ma reſolution; & quoique je viſſe bien que leurs remords ne reparoient pas l'outrage qu'ils avoient fait à ma reputation, la facilité de mon naturel l'emporta encor cette fois ſur le

plus juſte de tous les reſſentimens. Je vous avouë que le cœur me ſerre à ce recit. Je ne connois rien de plus cruel dans la vie, que de voir revenir de bonne foy les gens à nous, aprés qu'ils nous ont fait des injures mortelles. C'eſt bien aſſez de ce qu'on a ſoufert d'eux, ſans partager encor la douleur de leur repentir. Cette reflexion & pluſieurs autres, que j'avois ſujet de faire, me firent reſoudre à retourner en France à la merci de Monſ. Mazarin, & ſans aucune condition, plûtôt que de demeurer encor exposée à de nouvelles avantures, auſſi cruelles que celles qui m'étoient arrivées. J'en fis écrire à la Princeſſe de Conty par ma Tante Martinozzi ſa mere, & je me diſpoſai à partir auſſi-tôt que la réponſe ſeroit venuë. Peu de jours aprés, Courbeville trouva je ne ſai comment, le moyen de me faire ſavoir, *qu'aprés avoir été gardé quelques jours chez le Cardinal Mancini, on l'avoit conduit à Civitavechia, où il étoit priſonnier depuis ſix ſemaines, & où il ſeroit*, à ce qu'il mandoit, *bien plus de tems, ſi je n'avois la generoſité de m'employer encor pour lui.* Quelque ſujet que j'euſſe de ne me plus mêler de cet homme, neanmoins pour ne pas laiſſer mon Ouvrage impar-

fait, je demandai sa liberté à Fra Vincenzo Rospigliosi Néveu du Pape, qui me l'acorda. Cependant le tems que je devois être dans le Convent étant passé, le Cardinal Mancini répondit aux instances que ma sœur faisoit à mon insçu pour m'en tirer, *qu'il me conseilloit d'atendre un peu, parce qu'il seroit avantageux pour moi, que la réponse qui venoit de France m'y trouvât encor.* Cette réponse fut, *qu'aprés que j'y aurois demeuré deux ans, Monf. Mazarin verroit ce qu'il auroit à faire.* Le Cardinal Mancini vouloit que je me soumisse à cette condition, & pour moi, dans l'acablement où j'étois de voir la dureté de Monsieur Mazarin, j'étois capable de me resoudre à tout; mais ma sœur voulut absolument que je sortisse. Elle fit negocier pour cet éfet avec la Reine de Suede, qui donna parole de me recevoir chez elle; & il ne fut plus question que de me faire échaper. Ma sœur me vint voir une aprésdînée; Comme nous étions ensemble dans ma Chambre, que je disposois les choses pour m'en aler avec elle, & que Nanon étoit déja toute ronde du grand nombre de hardes qu'elle avoit fourrées de tout côté sous ses habits,

nous fumes avertis, que le Conseil de la Reine l'avoit obligée de retirer la parole qu'elle avoit donnée en ma faveur. Quelque desagreable que fût cette nouvelle,il fut resolu de passer outre.Ma sœur se mit en devoir de s'en aler,& moi de décendre avec elle, sous pretexte de l'acompagner. Ma Tante Mazarin fit tout ce qu'elle put pour me faire demeurer dans ma chambre, parce qu'il y avoit long-tems que je ne me portois pas fort bien ; mais je n'avois garde de faire cette faute. Les enfans de ma sœur, qui n'avoient pas permission, comme elle, d'entrer dans le Convent, & qu'elle avoit exprez amenez ce jour-là pour amuser ma Tante dans le Parloir, afin que nous n'en fussions pas embarrassées, l'attendoient à la porte, quand l'Abbesse la vint ouvrir. Nanon se jeta d'abord à eux pour les caresser, & moi aprés elle. Comme on ne se défioit point de nôtre dessein, l'Abbesse n'osa pas m'en empêcher de force, outre que je ne lui donnai pas le tems de deliberer. Me voila dans le carrosse de ma sœur. Elle avoit le privilege de faire entrer avec elle un certain nombre de femmes ; ma Tante retint par dépit deux Dames qui s'y étoient prévalu ce

jour-là, quoi qu'elles n'eussent rien de commun avec nos afaires, & la pauvre vieille prit si fort à cœur cette avanture, qu'elle en mourut peu de jours aprés de déplaisir. Nous fumes d'abord chez le Cardinal Chigi, que nous ne trouvames pas, pour lui demander protection. Il vint quelque tems aprés chez ma sœur, & nous parut assez froid, craignant que le Pape ne me fût contraire; mais sa Sainteté répondit aux plaintes du Cardinal Mancini: *que si elle avoit sçu que j'eusse été contre mon gré dans le Couvent, elle m'en seroit allé tirer elle-même.* Ne pouvant encor me resoudre à demeurer chez ma sœur, je fus loger à la ruë des Cours dans nôtre maison paternelle, où l'Academie de Rome s'est tenuë de tout tems. Le Cardinal Mancini en fit déloger par dépit une de ses sœurs, qui n'auroit fait que m'incommoder; mais pendant un voyage que je fis à Marine, il s'en empara entierement, & je fus contrainte à mon retour d'en loüer une autre. Il falut bien-tôt engager mes pierreries pour subsister. Je n'avois encor pris que trois mille écus dessus, ce qui n'étoit rien en comparaison de leur valeur, quand j'apris que

l'homme qui les avoit n'étoit pas seur. Je voulus les retirer, mais Madame Martinozzi m'avoit prévenu; elle avoit donné l'argent & ne les vouloit pas rendre. Monf. le Connêtable feignant d'ignorer qu'elle les eût, obligea cet homme par son autorité, & ses menaces de les ravoir d'elle, puis qu'il ne devoit pas les lui avoir donné. On écrivit aprés à Monsieur Mazarin, pour le prier de les dégager, & il répondit, *qu'il faloit les laisser où elles étoient, & m'ôter tout moyen de subsister, afin de me reduire à mon devoir.* Je fus contrainte de soufrir que Grillon, qui étoit le meilleur ami de mon frere, & du Connêtable, donnât l'argent qu'il faloit pour les avoir, je le lui rendis bien-tôt & le déplaisir que j'eus de me voir reduite à la necessité d'avoir obligation à des gens qui pouvoient en abuser, me fit resoudre quelque tems aprés à faire un voyage en France, pour tâcher d'obtenir une pension de Monf. Mazarin. Je partis avec mon frere, qui aloit épouser Mademoiselle de Tiange; & c'est à cet alliance que je suis redevable du bon succez de mon voyage. Nous demeurames prés de six mois en chemin; Quand nous fumes sur la frontie-

re, nous resolumes qu'il se mettroit devant, & que j'y attendrois qu'il êût pris les seuretez qui m'étoient necessaires pour passer outre : Mais nos amis nous ayant mandé en même tems le desastre des pauvres statuës du Palais Mazarin, & que la conjoncture étoit favorable, nous fumes ensemble jusqu'à Nevers, où il me laissa pour se rendre à la Cour avec Gillon, qui nous avoit joint à Milan. Si tôt que Mons. Mazarin nous sçut en chemin, il envoya Polastron son Capitaine des Gardes sur nôtre route, informer exactement de la vie que nous menions ; & il fit assembler toutes les Prevôtez des environs du Nivernois, pour prêter mainforte au Commissaire de la grand Chambre qui me venoit enlever, en vertu de l'Arrêt du Parlement. Mon frere en ayant fait plainte au Roy, S.M. me vouloit envoyer querir d'autorité ; mais Mons. Colbert, jugeant bien qu'il étoit à propos pour mes interêts de ménager Mons. Mezarin le plus qu'on pourroit, lui fit dire de signer un Arrêt d'apointement, comme il fit les larmes au yeux, & voyant bien qu'on passeroit outre s'il ne le faisoit pas. Cet Arrêt arriva heureusement Nevers, le même jour que Palluau

Conseiller de la grand Chambre y arriva aussi pour m'arrêter, je reçus en même tems ordre d'aller au Lys, & mon frere se maria le même jour que j'y entrai. Pendant que j'y fus, Monf. Mazarin me fit faire plusieurs propositions d'acommodement, mais toûjours par des miserables Moines, & autres gens de pareille étoffe, & sans me donner aucune seureté. Il avoit dit au Roy, *que mon frere m'empêchoit d'y entendre, qu'il me gouvernoit avec une autorité tirannique, & que si je ne le craignois pas, je serois beaucoup plus traitable.* Pour en savoir la verité, le Roy m'envoya querir au bout de trois mois par Madame Bellinzani, un Exemt & des Gardes, dans un carrosse de Madame Colbert, chez qui mon frere avoit prié le Roy de me faire loger, comme dans un lieu où personne ne me pourroit contraindre de déguiser mes sentimens. Deux ou trois jours aprés, il me fit aller chez Madame de Montespan pour me parler. Je n'oublierai jamais la bonté avec laquelle il me traita, jusqu'à me prier de considerer, *que s'il n'en avoit pas mieux usé pour moi par le passé, ma conduite lui en avoit ôté les moyens; que je lui disse franchement ce que je voulois;*

que si j'étois absolument resoluë à retourner en Italie, il me feroit donner une pension de vint-quatre mille francs; mais qu'il me conseilloit de demeurer; qu'il feroit mon acommodement aussi avantageux que je voudrois; que je ne suivrois Mr Mazarin dans aucun vooyage; qu'il n'auroit rien à voir sur mes domestiques; que même si ses caresses m'étoient odieuses, je ne serois pas obligée de les soufrir d'abord, & qu'il me donnoit jusqu'au lendemain pour y songer. J'aurois bien pû lui répōdre sur le champ ce que je lui répondis le jour suivant; *qu'aprés m'avoir voulu perdre d'honneur, comme Mr Mazarin avoit fait, & avoir refusé de me reprendre, lorsque je lui avois fait ofrir de Rome sans aucune condition, & qu'il me savoit dans la derniere necessité, je ne pouvois me resoudre à retourner avec lui; que quelque précaution qu'on pût prendre, de l'humeur dont il étoit, il m'arriveroit tous les jours vint petites choses cruelles dont il ne seroit pas à propos d'aler importuner sa Majesté; & que j'acceptois avec une reconnoissance extrême la pension qu'il lui plaisoit de me donner.* Apres des raisons si legitimes, vous serez surpris d'aprendre que tout le monde blâma ma resolution; mais les jugemens des gens

de Cour font bien differens de ceux des autres hommes. Madame de Montespan, & Madame Colbert entr'autres firent tout ce qu'elles purent pour me faire demeurer, & Monf. de Lauzun me demanda, *ce que je voulois faire avec mes vint quatre mille francs? que je les mangerois au premier cabaret, & que je serois contrainte de revenir apres toute honteuse en demander d'autres, qu'on ne me donneroit pas*; mais il ne sçavoit pas que j'avois apris à ménager l'argent. Ce n'est pas que je ne visse qu'il m'étoit impossible de subsister long-tems honnestement avec cette somme; mais outre que je n'en pouvois pas obtenir davantage, & que Monf. Mazarin ne vouloit pas mesme me permettre de la manger à Paris sans estre avec luy, je faisois mon compte, qu'elle me donneroit du moins le temps de prendre d'autres mesures. Monf. Mazarin ne pouvant faire pis, s'avisa de dire au Roy, *que je me faisois faire un just'au-corps d'homme pour m'en aller habillée de cette sorte*; mais S.M. eût encor la bonté de luy dire, *qu'elle l'assuroit que cela ne seroit pas.* Madame Bellinzani eut ordre de me conduire avec un Exemt jusqu'à Rome, & deux Gardes du Corps avec

eux jusqu'à la frontiere. Ie reçûs tant d'honnestetez de Monſ. le Duc de Savoye en paſſant à Turin, que je reſolus deſlors de ne me point retirer autre part que dans ſes Eſtats, ſi je quittois jamais Rome. I'y arrivay enfin apres avoir été trois mois en chemin, & Grillon y arriva auſſi peu de temps apres, pour me replonger malgré que j'en euſſe dans de nouveaux embarras. I'avois fait deſſein de ne voir perſonne en France. Grillon qui pretendoit eſtre excepté à cauſe du ſervice qu'il m'avoit rendu à Rome dans l'affaire de mes pierreries, vint une fois au Lys avec Madame la Comteſſe au commencement que j'y fus, mais je ne le voulus plus voir depuis. Le dépit qu'il en eut le tranſporta à un point incroyable. Pendant que j'étois à Nevers attendant le Commiſſaire tous les jours, l'Intendant de mon frere me faiſoit demeurer pour plus grande ſeureté dans la tour d'un Convent qui tient au Château. Comme il n'avoit pas des gens de reſte pour me ſervir, il mit prés de moy un Garde de mon frere, qui avoit eſté chaſſé depuis peu pour quelque ſujet aſſez leger. Ce garçon me ſervit le mieux qu'il pût, afin que jobtinſſe ſon pardon, & je luy permis de me ſuivre au

Lys dans cette eſperance. Un fripon de cuiſinier que j'avois, pour ſe faire de feſte à Grillon qui l'avoit corrompu, s'en va luy dire, *que ce miſerable ſe rendoit neceſſaire auprés de moy, & qu'il entroit quelquefois dans le Convent.* Grillon ſans autre examen va publier cette belle affaire par tout, juſques là, que quand j'arrivay à Paris, Madame Colbert ne voulut pas que l'homme dont étoit queſtion entrât à ma ſuite chez elle. Iugez de mon étonnement quand j'en ſçûs le ſujet, avec quelle promptitude, je chaſſay ce nouvel Officier, quel reſſentiment je dûs avoir de la méchanceté de Grillon, & ſi je fus ſurpriſe en repaſſant à Lyon, de le voir oſer revenir à moy, à la faveur d'une lettre de mon frere qui me prioit de tout oublier. La froideur avec laquelle je le traitay, ne fit que l'animer davantage; Il aprit en arrivant à Rome, que Monſ. de Marſan me voyoit quelquefois; & apres mille extravagances qui ſe paſſerent entr'eux, ils eurent à la fin enſemble la ridicule affaire que vous avez ſçûë, où ſans courir aucun danger, ils ſe donnerent le plaiſir de réjoüir de nouveau le monde à mes dépens. Ce fut quelque tems apres, que ma ſœur reſolut de ſe

retirer en France pour divers sujets de plainte qu'elle pretendoit avoir contre Monſ. le Conneſtable. Il ſeroit inutile de vous dire les raiſons dont je combatis ſa reſolution ; les déplaiſirs qu'une pareille équippée m'avoit attiré, me donnerent une eloquence toute extraordinaire: mais la méme étoile qui m'avoit conduit en Italie, la pouſſoit en France. Comme elle étoit fort aſſurée de moy, elle n'hezita pas à me mettre de la partie, & parce que je ne me ſouciois de Rome qu'à cauſe d'elle, & que je croyois ſoulager les dangers qu'elle devoit courir en les partageant, je n'hezitay pas à la ſuivre. Ie luy repreſentay ſeulement, *que je ſerois obligée dela quitter auſſi-toſt que nous ſerions en France*. Cette neceſſité luy fit plus de peine, qu'aucune autre choſe, & rien ne me perſuada plus la force de ſes raiſons, que de voir qu'elles la faiſoient reſoudre à nous ſeparer. Le Chevalier de Lorraine luy avoit aſſez d'obligation pour la ſervir dans cette rencontre. Elle s'étoit fait des affaires avec tout Rome pour luy & pour ſon frere. On ne pouvoit les ſouffrir par tout ailleurs que chez elle, & elle s'étoit declarée pour eux dans des occaſions aſſez delicates contre le

Cardinal Chigi & le Connestable méme. Cependant elle n'en reçût autre secours que de grandes promesses de la servir de leur credit en France, ce qu'ils n'ont pas fait ; & pour ce qui étoit de son dessein, le Chevalier se contenta de luy dire, *que si elle n'avoit qu'elle méme pour le conduire, il s'en mettroit en peine ; mais que puisque Madame Mazarin en étoit, on pouvoit bien s'en réposer sur elle, puisqu'elle avoit plus d'esprit & de resolution qu'il n'en falloit pour des entreprises encor plus dangereuses.* Il ne croyoit pas alors devoir estre rappelé en France si-tost qu'il le fut ; s'il eût fait son devoir, nous y aurions été devant que luy, & on n'auroit pas pû dire que nous le suivions ; mais ma sœur, qui n'avoit conté que sur luy, fut contrainte de differer son depart, quand elle s'en vit abandonnée. Apres qu'il fut allé en France, elle s'ouvrit à un autre homme d'une dignité eminente, & qu'elle croyoit son amy, parce qu'elle l'avoit obligé de l'étre ; mais il luy dit seulement ; *que le Chevalier de Lorraine devoit bien la secourir dans ce besoin.* Il me demanda ensuite *ce que je deviendrois, & si c'étoit de mon conseil que ma sœur entreprenoit ce voyage* ; Il peut encor

rendre temoignage que je luy répondis *que non ; Que je sçavois bien que je ne pouvois pas demeurer en France ; que je ne pretendois même y aborder, qu'à la faveur d'un passeport que le Roy avoit envoyé à ma sœur, pour elle & ses gens, & que mon dessein étoit de me retirer en Savoye dés que je la verrois en lieu de seureté.* Enfin apres avoir pris toutes les precautions du côté de France, que la prudence humaine peut suggerer, nous envoyâmes une barque nous attendre à Civita-vecchia ; & un beau jour de May, Monſ. le Conneſtable ayant dit à dîner, *qu'il alloit à douze mille de Rome voir un de ses haras, & qu'on ne l'attendit pas le soir, s'il demeuroit trop à revenir* ; ma sœur voulut absolument partir, quoyque nous n'eussions encor rien de preſt. Nous dîmes que nous allions à Frescati, & nous montâmes dans mon Carrosse avec une de ses femmes & Nanon, habillées en hommes comme nous, avec nos habits de femme par dessus. Nous arrivâmes à Civita-vecchia à deux heures de nuit que tout étoit fermé ; si bien que nous fumes contraintes de nous enfoncer dans le plus épais du bois, en attendant qu'on eût trouvé nôtre barque. Mon valet de

Chambre, qui avoit été seul de tous nos gens assez resolu pour nous conduire, ayant couru long-tems inutilement pour la chercher, en loüa mille écus une autre qu'il rencontra par hazard. Cependant mon postillon, s'impatientant de n'avoir point de nouvelles, monta sur un des chevaux du Carrosse & fut si heureux, qu'à la fin il trouva la nôtre. Il étoit bien nuit quand il en revint; il nous falut faire cinq milles à pied pour y aller, & nous nous embarquâmes enfin à trois heures sans avoir bû ny mangé depuis Rome. Nôtre plus grand bon-heur fut d'étre tombé entre les mains d'un Patron égalément habile, & homme de bien. Tout autre nous auroit jetté dans la Mer apres nous avoir volé: car il vit bien d'abord que nous n'étions pas des gueuses. Il nous le disoit luy-méme, ses bateliers nous demandoient *si nous avions tué le Pape*; & pource qui est d'étre habile, il suffit de vous dire qu'ils firent canal à cent mille de Genes. Au bout de huit jours, nous debarquâmes à la Ciouta en Provence à onze heures du soir; delà nous fûmes à cheval à Marseille pour cinq heures du matin, où nous eûmes les ordres du Roy, & le passeport chez

l'Intendant. Monſ. le Conneſtable par le plus grand bonheur du monde fut trois jours hors de Rome, & ne ſe defia de la verité que fort tard. Il n'eſt point de contes ſi horribles qu'on ne fit de nous ; juſqu'à dire que nous étions allé en Turquie; & il fut contraint d'obtenir du Pape une excommunication contre tous ceux qui en parleroient. Il fit partir quatorze Courriers par autant de routes differentes, dont l'un fit ſi belle diligence, qu'il arriva à Marſeille devant que nous. Il y arriva auſſi un peu apres un homme à luy, de ceux ſorte de gens qu'on appelle en Italie des braves. Mon valet de Chambre étoit allé je ne ſçay où ſe preparer à partir pour la Cour, où ma ſœur l'envoya, & nous étions nous quatre femmes toutes ſeules de nôtre compagnie dans le cabaret méme où cét homme vint loger. Nanon qui l'aperçût la premiere, le reconnut d'abord ; elle nous donna l'alarme bien chaude ; nous fiſmes demander des gardes à l'Intendant ; il nous en envoya ſur le champ ; mon valet de Chambre revint de la ville, & le brave apres nous avoir parlé fort honneſtement pour nous exhorter à retourner à Rome, partit ſur le champ pour y retourner luy méme,

avec une belle lettre de ma sœur pour son Maître. Cette avanture nous fit aller loger chez l'Intendant, & peu de jours apres à Aix, où nous demeurâmes un mois, & où Madame de Grignan eût la charité de nous envoyer des chemises, disant; *Que nous voyagions en vrayes heroïnes de Roman: avec force pierreries, & point de linge blanc.* Nous fûmes, en suite à Mirabeau, puis à Monpellier, où ma sœur voulut aller voir Monſ. de Vardes, & à Monfrein, où j'apris que Polastron étoit en chemin, sous pretexte de venir faire compliment à ma sœur de la part de Monſ. Mazarin; mais en éfet pour me faire arrêter avec son malheureux Arrest. Ie me retiray seule au Vivier pour le laisser passer; il ne s'arrêta point prés de ma sœur quand il ne m'y trouva pas; il passa outre croyant m'attraper, & que j'étois retournée en arriere; mais il s'éloignoit au lieu de me suivre. Cependant je me rendis à Arles par le Rône; delà à Martigues par terre, & par la Mer à Nice; puis à Turin & à Mommeillan, d'où ma sœur me rapela à Grenoble prés d'elle, apres avoir pris les mesures necessaires pour ma seureté avec Monſ. de l'Ediguieres. Mon frere nous y

vint joindre, il y fut huit jours avec nous, nous en partîmes huit jours apres luy pour Lyon ; & ma sœur ayant pris le chemin de Paris, je pris celuy de Chambery, où j'ay enfin trouvé le repos que je cherchois inutilement depuis si long-temps, & où j'ay toûjours demeuré depuis, avec beaucoup plus de tranquillité, qu'une femme aussi mal heureuse que moy n'en devroit avoir.

LETTRE.

IE vous renvoie par homme exprés les Memoires, dont vous m'avez fait part, de peur de tomber par la poste dans le méme inconvenient qui les a mis entre vos mains. Si toutes les fois que Mess. les Ministres font ouvrir les lettres, on trouvoit des choses aussi curieuses, je ne plaindrois guere la peine des Commis. Vous avez eu raison de croire, qu'apres la maniere dont je vous avois parlé de Madame la duchesse, je serois bien aise devoir son histoire. Ie l'y reconnois d'un bout à l'autre, & j'y ai remarqué vint choses, qu'elle seule étoit capable de penser, & de mettre comme elles sont. Puisque vous ne l'avez jamais vû, je

vous dirai pour ſatisfaire à vôtre priere, que c'eſt une de ces beautez Romaines qui ne reſſemblent point à des poupées comme la pluſpart des noſtres de France, & dans qui la nature toute pure triomphe avec majeſté de tout l'artifice des Coquettes. La couleur de ſes yeux n'a point de nom. Ce n'eſt ny bleu, ny gris, ny tout-a-fait noir; mais un mélange de tous les trois, qui n'a que ce que chacun a de plus beau, la douceur des bleus, la gayeté des gris, & ſur tout le feu des noirs. Mais ce qu'ils ont de plus merveilleux, c'eſt qu'il n'y en a point au monde de ſi doux, & de ſi enjoüez pour l'ordinaire, enfin de ſi propres à donner de l'amour, & il n'y en a point de ſi ſerieux, de ſi ſeveres, & de ſi ſenſez quand elle eſt dans quelque aplication d'eſprit. Ils ſont ſi vifs, & ſi rians, que quand elle s'attache à regarder quelqu'un fixément, ce qui ne luy arrive guere, on croit en eſtre éclairé juſqu'au fond de l'ame,& on deſeſpere de pouvoir luy rien cacher. Ils ſont grans, bien fendus, & à fleur de teſte, pleins de feu & d'eſprit; mais avec toutes ces beautez, ils n'ont rien de languiſſant, ny de paſſionné; comme ſi elle n'étoit née, que pour eſtre aimée, &

avisé en la regardant de trouver à redire qu'il ne soit pas de la derniere blancheur. Ses cheveux sont d'un noir luisant, qui n'a rien de rude. A voir le beau tour qu'ils prennent naturellement, & comment ils se tiennent d'eux mêmes quand elle les a tout-à-fait abatus, pour peu qu'on eût l'ame poëtique, on diroit, qu'ils se joüent à plaisir de couvrir une tête si belle. C'est le plus beau tour de visage que la peinture ait jamais imaginé. A force de se negliger, sa taille, quoique la mieux prise, & la mieux formée qu'on puisse voir, n'est plus fine, en comparaison de ce qu'elle a éte. Je dis, en comparaison; car beaucoup d'autres seroient déliées de ce qu'elle est grosse. Cela fait qu'elle ne paroit pas si haute qu'elle est, quoy qu'en éfet elle soit aussi grande qu'une femme peut l'être sans être ridicule. On la voit quinze jours de suite coëffée d'autant de differentes manieres, sans pouvoir dire laquelle lui va mieux; celles qui défont toutes les autres femmes la parent; & celles qui ne conviennent jamais à une même tête sont également bien sur la sienne. Il en est de ses habillemens comme de sa coëffure; il faut la voir envelopée

dans une robe de chambre pour en juger ; & c'est en cette seule personne qu'on peut dire veritablement, que l'art le plus delicat, le mieux entendu, & le mieux caché ne sauroit égaler la nature. Une grande marque que la propreté, qui coute tant de soins aux autres femmes lui est naturelle, c'est qu'elle ne porte jamais d'odeurs, quoy qu'elle les aime beaucoup. J'avois oublié de vous parler de sa gorge, de ses bras, & de ses mains ; mais qu'il vous suffise que tout cela paroit fait pour le visage ; & si l'on peut juger par ce qu'on void, de ce qu'on ne void pas, son mari est assurement le plus malheureux de tous les hommes, aprés avoir été le plus heureux. Voila comment elle est faite pour le corps, & pour le reste, vous en jugerez par ce que je m'en vai vous conter. Il y a quelque tems qu'étant à Rome, il m'arriva de parler d'elle ainsi que j'en avois oüi parler à Paris, comme d'une belle & jeune femme, étourdie & emportée jusqu'à l'extravagance, & bonne jusqu'à la sotise. Un Italien qui l'avoit connuë, entendant la peinture que j'en faisois, me rit au nez d'une maniere qui me surprit, & ne m'en

voulut jamais dire autre chose, quelque instance que je fisse. Comme ces Messieurs aprofondissent un peu plus le caractere des gens qu'on ne fait en France, cela me donna de la curiosité de la voir en passant par Chamberi à mon retour. Je ne lui avois jamais parlé à Paris que par ocasion; mais mon nom ni mon visage ne lui étoient pas inconnus. Je fus d'abord surpris de ne lui point voir à mon abord ces épanoüissemens de joye, si ordinaires à ceux qui sont éloignez de la Cour, quand ils voyent quelqu'un qui en vient. Elle me reçut avec autant de tranquillité, que la plus indifferente femme du païs auroit pu faire; & au lieu de m'acabler de questions sur les personnes & les afaires où elle a interêt, elle ne m'entretint que du sujet de mon voyage, & d'autres choses semblables qui ne regardoient que moi. La civilité m'obligea à la metre sur le propos de ses parens, & de ses amis de Paris & de Rome, puis qu'elle ne m'y metoit pas. Il me parut que je lui faisois plaisir; Elle écouta avec aplication & sensibilité ce que je lui en dis, elle me parla honnêtement de tout le monde, & avec respect de son mari:

Mais tout cela ne dura qu'autant de tems que je voulus; Elle ne m'interrogea que lors que la bien-ſeance l'y obligeoit en quelque ſorte : & je ne connus en elle, ni empreſſement, ni curioſité. Etonné de ſa froideur, je voulus la metre ſur les matieres que je croyois les plus capables de l'émouvoir; Je lui parlai avec les égards que je devois, de tout ce qui lui eſt arrivé de plus ſenſible touchant ſa gloire, & ſa fortune : Mais je ne pus jamais en tirer la moindre plainte, il me parut bien quelque triſteſſe ſur le chapitre de ſa reputation; Mais pour tout le reſte, il me ſembla qu'elle trouvoit la Fortune une Deeſſe trop digne de mépris pour être en colere contre elle. Pluſieurs perſonnes de qualité de l'un & de l'autre ſexe y vinrent comme j'y étois, & entr'autres deux ou trois hommes à qui je trouvois bien de l'eſprit. D'abord les Dames ſe mirent ſur les nouvelles de la ville. Quoique la Ducheſſe n'y prît aucun interêt, elle en parla avec la même chaleur qu'on lui en parloit, elle prit parti comme le reſte de la compagnie, dans la diſpute qui s'éleva ſur un different de deux hommes de qualité qui partageoient tout le païs, & elle entra dans

le détail qu'on lui fit des petits interêts qui les divisoient, & en peza l'importance avec autant d'aplication, que si elle n'avoit pas eu en mariage vint millions. Les hommes dont j'ay parlé firent changer la conversation, & la tournerent, malgré qu'elle en eût, sur les afaires d'Etat, comme plus dignes de son attention: Aprés que tout le monde en eut dit son avis, on l'obligea par complaisance à dire le sien; ceux qui en avoient un contraire, la pousserent assez vigoureusement, & la conversation s'échauffa; elle ne se défendit jamais que par des raisons, dont elle faisoit toûjours juger ceux qui n'étoient pas declarez contre elle, & je vous avouë, que je n'ay jamais oüi parler si bien avec tant de soumission. Voila ce que je remarquai dans cette premiere visite, & voici ce que j'en apris depuis. On ne sauroit dire de quelle humeur elle est. A proprement parler elle n'en a point, & chaque personne qui la voit a sujet de croire, qu'elle est de la sienne. Elle n'a entêtement pour rien, & on est tout étonné qu'elle quitte les ocupations qui sembloient la divertir davantage, aussi librement que si elle s'y étoit fort ennuyée. Il sufit de voir qu'elle

ne s'adonne à aucune avec emportement, pour juger que cette facilité de mœurs ne lui vient pas de legereté, mais plûtôt d'une indifference profonde, pour toutes les fantaisies diverses qui troublent la tranquillité du commun des esprits. La douceur, & l'humanité, si bien-séantes à son sexe, paroissent jusques dans ses divertissemens les plus tumultueux; elle est aussi maîtresse d'elleméme en voyage, & à la chasse; que dans son cabinet; l'égalité naturelle de son ame est à l'épreuve des ocasions qui alterent toutes les autres; elle se joüe des amusemens,où tout le monde s'abandonne; quelques autres femmes ont fait les mêmes choses qu'elles; mais elle les fait autrement. On vit chez elle avec une familiarité pleine de zele & de respect; mais qui lui seroit fort incommode, si elle étoit moins bonne. Quoique naturellement elle soit fort particuliere, prêque toutes les heures de la journée sont des heures publiques pour elle; les plus secrets endroits de sa Maison sont aussi ouverts que les plus communs à ceux qui y frequentent, & il lui arrive souvent d'être relancée jusques dans son cabinet, lors qu'elle s'y attend le moins.

Ses domeſtiques, qui n'y voient venir que des gens auſſi devoüez qu'eux à leur Maîtreſſe, ſe ſont inſenſiblement acoûtumez à laiſſer entrer & ſortir le monde avec cette liberté. Il faut croire qu'elle le veut bien ainſi, puis qu'ils le font; car elle eſt l'ame de ſa Maiſon, & ſon eſprit, ſon honnêteté & ſes manieres ſont répanduës dans toutes les perſonnes qui la composent, à proportion de ce que chacune eſt capable de les imiter. Il n'eſt point de Convent où l'on mene une vie ſi retirée que dans l'apartement de ſes Filles; un Page n'oſeroit en avoir aproché ſous peine de l'indignation de Madame, qui eſt quelque choſe de bien plus terrible que le foüet: & pour les hommes, ils vivent enſemble avec une paix & une union auſſi loüable, qu'elle eſt rare dans les maiſons des Grands. Il n'y a qu'elle au monde qui puiſſe entrer dans les jeux de ſes valets ſans ſe rabaiſſer; ſa preſence en bannit la licence ſans en ôter la liberté, & l'on ne comprend point comment elle leur peut imprimer tant de reſpect avec la familiarité qu'elle les traite; mais c'eſt que jamais femme n'eut l'air & toutes les manieres ſi grandes. Il y a des gens qui trouvent étrange, qu'elle ſoit

ſenſible à ces ſortes de plaiſirs, mais pour peu qu'on l'y obſerve, il eſt aiſé de connoître qu'ils ne ſont pas la joye de ſon cœur, & que tous ceux qu'elle prend, ne ſont en éfet que des differentes manieres de ſe diſtraire des penſées affligeantes que l'état preſent de ſa fortune lui doit inſpirer. Il n'y a point de maiſon de ſimple Gentilhomme qui ſoit ſi reglée que la ſienne ; & comme ſa penſion eſt bien peu de choſe pour ſubſiſter auſſi honorablement qu'elle fait, il faut qu'elle entre dans un détail d'œconomie, d'autant plus admirable, que les traits naturels de liberalité, & de magnificence qui lui échapent quelque-fois font bien voir, que ce n'eſt que par un effort de raiſon tout extraordinaire. Elle n'admire rien dans l'ame, & ne témoigne rien mépriſer ; il ne lui eſt jamais arrivé de montrer le moindre dégout pour le païs & tout ce qui y eſt ; elle en aime les divertiſſemens & les ceremonies, comme ſi elle en étoit ; une autre y aſſiſteroit avec des marques de complaiſance, de contrainte, & de diſtraction qui la diſtingueroient aiſément du reſte de la compagnie, mais elle y eſt ſi naturellement, & avec une preſence, & une li-

berté d'esprit, si entieres, & si agreables, qu'un Etranger qui l'y verroit sans la connoitre, estimeroit la Savoye bienheureuse, d'avoir produit une personne si charmante. Elle évite de parler de sa grandeur, & de ses richesses avec le même soin que d'autres le chercheroient : il ne tient pas à son procedé que les gens du païs qui la frequentent, ne s'estiment tous aussi grands Seigneurs qu'elle, qu'ils ne croyent Chambery aussi beau que Paris & Rome, & la vie qu'elle mene aussi agreable qu'elle en aye mené. Jamais grande Dame ne fit moins sentir à ses inferieurs la difference qu'il y a entre eux & elle, & s'ils ne l'oublient pas, elle doit assurement les en estimer beaucoup davantage ; car elle ne prend guére de peine à les en faire souvenir. On passe toûjours l'idée qu'elle a d'elle-même dans les choses les plus sinceres qu'on lui en dit, & il lui arrive aussi souvent de prendre de veritables loüanges pour des flateries, qu'aux autres femmes de prendre des flateries pour des veritables loüanges. Une marque que sa modestie est sincere, c'est qu'elle n'est pas outrée : Elle avouë de bonne foy ce qu'elle a de bon & de beau, quand on l'en presse ; &

elle n'est injuste qu'en ce qu'elle ne croit que mediocre & passable tout ce qu'elle a d'excellent & de merveilleux. Quoi qu'une triste experience l'ait convaincuë, & qu'il y a peu d'honnêteté dans le monde, & lui ait donné fort mauvaise opinion du genre humain, elle a une si grande bonté de naturel, qu'elle ne sauroit apliquer cette mauvaise opinion à personne en particulier ; elle excepte d'abord de la regle generale tous ceux en qui elle voit quelque aparence de vertu, & elle ne peut encor s'empêcher d'être surprise, quand elle vient à connoitre qu'elle n'avoit pas raison de les excepter. Lors qu'elle est obligée de dire quelque chose qu'elle juge qui peut déplaire, pour en adoucir le sens, elle le fait d'une maniere qu'il semble qu'il lui échape ; mais on ne lui fera jamais tort de croire, qu'elle ne dit rien qu'elle ne veüille bien dire ; il lui est plus naturel d'être secrette, qu'aux autres femmes de ne l'être pas ; enfin elle sait également bien parler & se taire ; quoi qu'il soit vrai de dire, que les gens qui parlent bien ne savent guére se taire, & que ceux qui savent se taire ne savent guére bien parler. Une personne de grand esprit, qui la connoit depuis long-tems,

affure qu'elle n'eſt pas reconnoiſſable de ce qu'elle étoit autrefois ; mais il eſt bien dificile de comprendre qu'elle ait pû devenir ce qu'elle eſt, ſans avoir toûjours eu un fond prodigieux du plus beau, du plus riche, & du plus precieux naturel du monde ; & ſi les malheurs ont contribué quelque choſe à ſon merite, jamais mauvaiſe cauſe ne produit ſi bon éfet. Je ſuis, &c.

Fin de la premiere Partie.





SECONDE PARTIE.

La C**. Colone.

A Monsieur N. N.

L'Oisiveté qui le plus souvent regne dans les Cloîtres, & endort avec ses assoupissemens ces esprits, qu'on nomme de feu, à cause de leur activité, m'ayant voulu abatre par ses coups, fait que je m'arme maintenant d'aplication pour repousser ses ateintes, & pour me metre en état de satisfaire à ce que vous desirez si instamment de moi. Il y a quelque tems que je reçus, par un éfet de vôtre bonté, un livre qui fait le recit de la vie de la Duchesse Mazarine ma sœur; & par ce que j'apris par la lettre que vous y joignites, qu'il a été reçu avec aplaudissement de tout le monde, s'y trouvant la justification des actions de ma sœur, qui avoient été condamnées par Monf. le Duc Mazarin, & ses amis; c'est ce qui vous donnoit ocasion de me persuader à faire de même pour desabuser quelques indiscrets, qui n'ayant pour but dans leurs discours que la mé-

diſance, me blamoient de legereté pour les tranſports, où je me ſuis laiſsée aller par pluſieurs bonnes,& ſolides raiſons. Si vous ne vous fuſſiez ſervi, Monſieur, que de ce ſeul motif pour me perſuader d'entreprendre un ouvrage ſi dangereux, quoy que de grand ſoulagement à ma reputation; je n'aurois jamais mis la main à la plume; veu que c'eſt la coûtume ſeulement des gens de baſſe étoffe de parler mal de ceux qui font profeſſion de vertu, & pour ce ſujet meritent plutôt du mépris, que de la ſatisfaction d'une perſonne de ma qualité. Je ſuis au regard de l'honneur, comme un écueil inebranlable aux flots de la médiſance de cette canaille, & je ne pourrois pas luy répondre ſans en ſouffrir du prejudice; parce que ſi l'écueil ſe vouloit vanger de chaque onde qui le frappe en luy jettant un coup de pierre, il ſe diminuëroit de telle ſorte qu'il ſeroit enfin reduit à neant. Il n'y a rien de ſi veritable au monde que la pudicité de Lucrece, neanmoins il m'eſt ſouvent arrivé qu'en allant a Marine lieu de plaiſſance de Monſieur le Connetable mon mary, pluſieurs de la compagnie me montroient des reliques de maiſons abattuës qu'ils diſoient fort hardiment eſtre les marques

de l'impudicité de Lucrece. C'est maintenant un defaut commun dans le monde de renverser tout ; & ce n'est pas chose nouvelle d'y voir des gens, qui noircissent par leurs opinions la lumiere même ; il n'y a rien pour tant de si bas, ny de si lâche, que tels esprits, & on peut bien les comparer à la taupe, qui semble fuire de la clarté du Soleil parce qu'elle y apperçoit des taches. Ce seul motif m'auroit plutôt detournée de cet ouvrage qu'il ne m'y auroit engagée;mais céluy que vous ajoûtez dans vôtre lettre que c'est la curiosité que vous avez d'être instruit de tout, & le desir de satisfaire quelques personnes de qualité,qui suivans les veritables mouvemens de leur noblesse, prennent part au desastre d'une Dame malheureuse, comme je suis ; & s'interessent particulierement dans mon honneur & dans mon soulagement, fait que vous domtez l'obstination que j'aurois eu à tout autre égard à n'écrire rien sur cette affaire. D'ailleurs vous savez bien, Monsieur qu'il n'y a rien à menager avec des personnes de vôtre rang ; & pour moy je ne saurois avoir de plus grande ambition que de m'acquerir un protecteur comme vous, dont le merite

vous rend considerable même parmi les plus qualifiés. Ie n'ignore pas, que la gloire d'une femme consiste à ne faire pas parler d'elle,comme je l'ay tousiours preché à ma sœur, quoy que pourtant je sois tombée dans les mêmes filets, mais je feray aussi la rêponce qu'elle faisoit qu'on ne choisit pas tousiours le genre de vie, qu'on devroit mener, particulierement quand le malheur en veut à une personne, qui d'ailleurs devroit esperer d'estre heureuse.

La Duchesse Mazarine ma sœur parle suffisamment dans ses memoires de nôtre famille, & je ne croy pas devoir vous dire des choses, que vous n'ignorez pas, comme celuy qui à une entiere connoissance de tout ce qui regardoit Monsieur le Cardinal Mazarin Mon Oncle, qui avoit une grande confidence avec vous; & une étroite familiarité; & quoy que vous sachiez comme j'ay esté élevée & que tout le monde sache aussi la grande societé, avec laquelle je vivois parmi ceux de mon âge, je n'estime pourtant pas inutile de vous dire que j'étois plus heureuse que Danaë, veu que Mon Jupiter ne se metamorfosoit pas en pluye pour me venir voir; & si j'estois comme

Europe, il n'estoit pas besoin à mon Jupiter de me ravir, car il tenoit deja mon cœur; & je n'avois pas sujet de craindre les malheurs de Semelé, veu qu'il n'y avoit point encore de Junon. C'estoit là des prerogatives au dessus du commun qui m'élevoient jusques aux estoiles, & qui m'eussent renduë heureuse, si elle ne fussent devenuës malignes en inspirant au Cardinal mon Oncle de travailler à ma cheute. Je croy que tout le monde sait les reproches que cet homme fit à celuy qui m'aimoit, & qui me vouloit élever des basses vapeurs de la terre luy conseillant *de s'appliquer à conduire son char plus prudemment que Faëton, & de gouverner sans s'abbaisser jusques à la terre; que les lys doivent étre de l'aict de Déesse, & non pas de corruption mortelle; & que s'il eusse crû, qu'il eut toujiours eu cette pensée là, il seroit été luy même mon bourreau, & m'auroit plutost étranglée de sa propre main.* Ainsi voulut ma mauvaise destinée que pouvant estre une Venus je ne me trovay pas même étre une des Graces. Les yeux me fondent encor en larmes; & le cœur tout plein de dêtresse étouffe tous mes contentemens quand je viens seulement à y penser. Je sçay que je parle à une personne, à

laquelle un mot suffit pour l'intelligence du reste ; Vous saurez donc qu'une Junon ayant esté declarée souveraine, je fus traittée comme la fille d'Inachus & baillée en garde à un Argus estranger. Le Climat de France fut trouvé pour moy trop dangereux pour le repos public : si bien que pour m'en éloigner on ne tarda guere à me destiner en mariage à Monsieur le Prince Colonne grand Connetable du Royaume de Naples pour éviter le trouble que les influences d'amour faisoient aprehender. La bonté, que le R. avoit eu de vivre avec moy avec familiarité m'avoit deja inspiré quelque chose de grand, ce qui fit que je dédaignay un tel mariage,& à dire le vray je croyois de m'abaisser en l'acceptant selon l'haut degré dans lequel je croyois d'étre, je me plaignois de ma destinée mais beaucoup plus de la bonté du R. qui se diminuoit envers une personne qui ne respiroit point d'air plus doux que celuy de son affection, me voyant forcée a y donner les mains, mais tout fut en vain ; & il ne m'en resta qu'une extreme douleur, qui me devint inseparable pour me rendre mal heureuse. Cependant le temps de partir vint, à quoy je me disposay plus par colere, que par

inclination ; ce qui fut cause qu'au dernier congé, que je pris du R. qui m'accompagna pour me dire *qu'il étoit bien faché de mon eloignement*;je luy repliquay *Sire vous étez R. & vous m'aimez ; & pourtant vous souffrez que je parte ?* sur quoy m'ayant répondu par un silence je luy déchiray une manchette en le quittant luy disant : *Ha je suis abbandonnéé.*

Je partis donc pour l'Italie avec une douleur telle, comme vous pouvez vous imaginer en une personne qui se croyant au comble de ses souhaits, se trouve enfin precipitée dans les malheurs ; & ce qui augmentoit de plus mon amertume,c'étoit que me voyant reçuë avec des grands accueils par tout où je passois ; & avec des cris d'éjouissance, je connoissois bien par cet exterieur que ce n'étoit pas une vanité que j'avois dans l'esprit, veu que ces grands honneurs étoient des marques de l'estime, que tout le monde faisoit de ma personne, comme d'une chose bien considerable, que neanmoins je venois de predre malheureusement.

J'arrivay à Milan, où je trouvay Monsieur le Connetable, qui me reçut veritablement comme un Mary tres-affectionné & comme j'aurois desiré qu'il

fut toujours été ; & on celebra les noces avec éclat : il avoit fait preparer avec M…nsieur le Marquis de los Balbases son … frere (autrement dit le Marquis …iola , ou Duc de Sesti) un carosel, …evoient paroître quarante huit cava… de la principale noblesse de Milan. …e m'en souviendrois plus , veu que je fus presente que de corps , & non pas …prit si ce n'étoit un peu d'aigreur, que …lame la Duchesse de Sesti sa sœur m'a …ours conservé dez-lors pour un mé…pretendu ; c'est que le jour de la fête …it venu , elle prit la peine de me venir …adre pour me conduire à la place du …ne sur une galerie vis à vis ladite Egli…our être presente à ces jeux : je ne sa… que dire en moy même de ce que …e Dame regardoit souvent avec un œil …olere mon habit du haut en bas , & …s tournoit l'œil sur quelques-unes des …s de ma suitte : mais j'en fus bien-tôt …ircie , quand elle prit la parole en me …nt que *je méprisois bien les étoffes d'I…e , puisque j'en faisois porter des plus …ieuses à ceux de ma suitte* : car il faut …oir Monsieur que cette Princesse quel…s jours auparavant m'avoit fait present …uelques étoffes des plus riches d'I-

431. Lega rinnovata tra il Re di Spagna et li Cantoni Cattolici Svizzeri, …bate, e Monastero di S. Gallo giurata in Milano per il Card. Inf… di Spagna et Ambasciatori Svizzeri l'anno 1634 alli 20 di Giugn… …Card. Infante di Spagna della

talie, afin, comme je croy que je m'en habillaſſe ce jour-là ; au lieu de quoy je les fis porter à deux de mes filles, que j'aimois beaucoup, elle crut donc, que cela étoit un mépris que j'avois pour elle, quoy que pourtant ce ne fut qu'un ſimple effet de bien veillance envers ces deux filles, auſquelles il me ſembloit de ne pouvoir rien donner de plus à propos en cette occaſion des noces qu'un tel preſent, qui m'avoit été fait par une belle ſœur, que j'eſtimois beaucoup.

Ce nouveau deplaiſir quoy que petit joint aux autres chagrins dont j'étois continuellement tourmentée me firent hâter mon depart pour Rome, où étant arrivée je commençay d'eſtre l'objet des eſprits médiſants de cette ville-là, & mon arrivée y fut divulguée par une paſquinade qui diſoit : *La vache eſt attachée à la Colonne*, de quoy Monſieur le Connetable ne s'offença pas ſachant bien que le Pape même n'eſt pas exemt de ſemblables atteintes, quoy que pourtant il n'y devroit pas être exposé par pluſieurs raiſons ; il ſavoit auſſi d'ailleurs qu'il avoit eu des bons témoins de ma virginité contre les calomnies de ceux qui vouloient faire paſſer à mon égard pour une choſe

veritable la plaisanterie que Monsieur le Cardinal mon Oncle fit à la Duchesse de Boüillon, quand elle étoit encore petite & qui est racontée par ma sœur dans ses memoires.

Que vous diray-je ? Monsieur; Un mary est toûjours un mary; c'est à dire, qu'il doit avoir les affections d'une femme; & Monsieur le Connetable est d'ailleurs d'un naturel si bon qu'il n'a pas son semblable entre tous les Princes Italiens de son rang, ce que peu à peu me gaigna de telle sorte, que je sentis naître en moy un amour vrayment conjugal qui me fit concevoir & accoucher en son temps de mon premier enfant l'heritier de la maison; ce fut ce qui accrût nôtre amour reciproque., étant ordinaire que les fruicts d'un mariage inspirent plus grande tendresse; ce que pourtant quelque temps apres faillit étre moderé par un accident de peu de consequence.

Monsieur le Connetable trouva dans ma chambre des lettres toutes decachetées comme si elles avoient esté luës sans adresse, ny souscription; & une clef de chifre sur un autre papier: Il y avoit dans ces lettres des pensées amoureuses qui presupposoient des faveurs d'une dame ac-

cordées à un amant bien passionné, mais pourtant le tout en chifre; & si je m'en souvien bien du chiffre, & d'une des lignes qui estoient escrites dans la lettre estoient de cette façon.

CHIFRE

COEUR A B D F G H
I L M N P Q S T X Y Z

LIGNE

pmutmh elg muilpm
zmrpmuf rqp ulb mesp
qbbmemudb.

IE m'étois levée ce jour là de meilleur heure qu'a l'acoutumée,& j'étois allée par la gallerie derriere le palais qui traver e la r ë derriere les saincts Apôtres, dans le jardin en haut contigu au palais, où de n eure Monf. Le Prince de Somnine m n beau frere; sur cela Monsieur le Connetable entra dans ma chambre pour me visiter, & ayant veu lesdittes lettres sur une table poussé par la curiosité les prit & les leut. Ie ne savois encore rien de tout cecy; & je m'étonnay fort lors qu l'heure du diner étant venue Mon-

ſieur le Connetable me fit dire *qu'il vouloit dîner tout ſeul ce jour là étant un peu indiſposé*; j'acourus auſſi tô: à ſon appartement pour le viſiter, & je le trouvay tout penſif aſſis ſur une chaiſe & appuyé contre une table; & ayant commencé de luy parler je reconnus bien par ſon ſilence qu'il avoit quelque choſe contre moy; ce qui me fit le prier avec empreſſement que s'il m'aimoit comme il me faiſoit acroire, il me fiſſe ſavoir la cauſe de ſon deplaiſir. La deſſus il ſe leva fort dedaigneuſement; & ayant pris les lettres dans ſa poche me dit tout en colere. *Liſez*, & m'ayant tourné le dos ſe promena par la chambre frappant ſouvent les pieds contre terre. Il ne me fut pas mal aiſé de connoître ſur le champ que c'étoit le charactere de Nicolas Coreſi nôtre Muſicien, & m'étant miſe à rire je luy dis: *Ha Monſ. vous allez obſervant les amours de Coreſi avec Marie, il y a bien du temps que je m'étois apperceuë de leurs amours; mais je ne penſois pas qu'il y eut de familiarité entr'eux.* Alors Monſ. le Connetable, comme s'il ſe fut reveillé d'un grand aſſoupiſſement me demanda, *ſi c'étoit là le charactere de Coreſi*; & luy ayant repondu qu'*ouy que je le connoiſſois bien & que*

j'auois dans ma chambre des chansons en musique écrites de sa main , il me pria de les faires apporter ; ce qu'ayant fait nous le confrontâmes,& Monſ. le Connetable ayant connu la verité m'éclaircit de tout en me disant *qu'il les avoit trouvé dans ma chambre sur une table , ce qui l'avoit sensiblement touché apprehendant qu'il n'y eut des personnes qui en voulussent à sa reputation.* La chose n'alla pas plus avant, car le bonheur voulut que ce jour-là je fus de fort bonne humeur : ainsi je tournay la chose en raillerie envers Marie qui étoit une de mes filles, laquelle m'avoüa *qu'elle avoit trouvé ces lettres , & s'étoit retirée dans ma chambre pour les lire, mais qu'elle les auoit oubliées, & qu'elle ne savoit pas à qui elles étoient adressées:* L'amour est toûjours inseparable du mensonge & on le voyoit aisement dans ce rencontre , car le chifre montroit bien la correspondance qu'elle avoit avec Coresi,ce que pourtant elle nioit fort & ferme comme si elle en avoit eu de la honte , en quoy je l'excusay facilement, veu que l'amour paroit toûjours honteux dans des filles , bien que pourtant ce soit un mal commun à ce malheureux sexe; elle aprehendoit sur tout que cela ne l'ex-

posât

posât à nos railleries & à l'indiscretion choquante de quelques-uns de nos gens, qui par envie ou par méchanceté prennent plaisir à se réjoüir aux dépens d'autruy, divulguant souvent les afaires qu'on devroit taire, & les noircissant comme des crimes, quoi qu'au fond il y aye beaucoup d'innocence. Coresi aussi se défendit fortement sur cela, tachant, mais en vain, de faire croire qu'il avoit écrit ces lettres pour un sien amy, & qu'il ne savoit pas à quelle personne elles s'adressoient; mais nos gens de Cour, selon la coûtume de cette ville-là se divertissoient toûjours plus de ses excuses, & le railloient à tous momens, lui disant, *que s'il avoit faim, il ne manquoit pas de viande dans Rome; qu'ils savoient bien qu'on ne pouvoit pas faire un pas sans hurter contre des cornes; qu'il y avoit quantité de genices au Champ* Vaccino; *& s'il s'impatientoit de se saouler, qu'il y avoit encore plus proche le* Macello de Corvi *ou* la Rotonda, *sans qu'il eût besoin de mettre le nez à la Cour, où en se paissant de la fumée on tombe souvent en des incendies;* ils luy disoient encore des autres choses assez libres, & dans le même tems lui faisoient aprehender d'en soufrir quel-

que punition : Et pour vous dire le vrai, Monsieur le Connêtable fut fort fâché, & il l'auroit fait chasser de la Cour à coup de bâton, si je ne l'eusse apaisé en lui representant qu'il devoit faire son personnage dans l'Opera qui se faisoit à la Tour Dinone à ma requisition.

Vous aurez, Monsieur, de la peine à croire qu'il y aye eu des personnes assez malicieuses, pour vouloir faire passer de semblables petits accidens de plaisanterie, pour des crimes qui me rendoient coupable de quelque infidelité, & même des gens assez faciles pour croire ces calomnies. On asseuroit que ces letres m'étoient adressées par quelqu'un que je regardois de bon œil, mais que les Grands cachent leurs défauts par des plaisanteries qui se font aux dépens d'autrui; & que cela se voyoit aisément en ce rencontre; car, disoient-ils, si la chose n'étoit pas comme ils la debitoient, ni le galant, ni la maîtresse ne seroient plus à la Cour; mais ils ne savent pas qu'il n'y a rien au monde qui merite plus de pardon que les legeretez d'amour; du moins suis-je d'un naturel facile à pardonner de semblables fautes.

J'avois alors un grand nombre d'en-

vieux dans Rome, particulierement parmi ceux de mon rang, qui ayant sçu cette bagatelle, en attendoient de fâcheuses suites, mais ils n'en eurent que la confusion. Ce qui leur donnoit une envie enragée contre moi, étoit la liberté avec laquelle je vivois dans Rome, qui à mon égard étoit comme un Paris; car en ce païs-là, les fenêtres & les jalousies sont les bornes où s'arrêtent les divertissemens des femmes : toute sorte de compagnie, quelque innocente qu'elle soit, leur étant interdite, j'avois, conformement à mon humeur, qui ne sauroit se resoudre à vivre en Religieuse, tous les divertissemens que peuvent avoir en France les honnêtes gens: C'est ce qui démontoit entierement ces personnes-là, qui ne menoient d'ordinaire qu'une vie assez triste, & leur donna ocasion de m'entreprendre; car pour me priver de cette liberté, ils tâcherent d'inspirer de la jalousie à Monsieur le Connêtable, & pour cet éfet on fit mettre au milieu de la nuit une échelle de corde à la fenêtre de la chambre où je dormois le plus souvent toute seule, laquelle fut trouvée le matin de bonne heure par les valets d'écurie du Prince

Somnine, pour lors Abbé: ce qui fut raporté aussi tôt aprés à Monsieur le Connêtable, qui s'étoit levé de bonne heure ce jour-là pour aller au manege, ayant plusieurs chevaux des plus beaux qui soient dans Rome; & à ce recit il alla voir sur le champ le Prince de Somnine, qui plus jeune que lui, & plus emporté, l'éfaroucha un peu, & s'en vinrent ensemble à ma chambre. Je dormois alors fort profondement, & m'éveillant en sursaut au bruit qu'ils firent, je m'écriai: *Iesus Maria, Iesus Maria*, cherchant par tout avec les mains de l'eau benite, croyant, pour quelque raison que je vous dirai bien-tôt, que ce fût un esprit folet, ou un Lutin qui me vouloit épouvanter; mais quand on eut ouvert la fenêtre, je me rasseurai, en voyant les personnagess qui vinrent comme la foudre vers mon lit, où apercevant que j'avois compagnie, ils demeurerent tout court, s'entreregardans l'un l'autre, jetans des flammes par les yeux. Je croyois alors que ces Messieurs, étans instruits par quelqu'une de mes filles de la peur que j'avois eüe le soir, ils fussent venus pour me railler un peu sur ma timidité, mais je connus bien-tôt qu'il en étoit

atrement, car ayant aperçu que c'é-
oit ma fille d'honneur qui étoit avec
moi dans le lit, ils la firent lever avec
recipitation, ayant oublié leur qualité,
commencerent d'exercer la charge d'In-
quisiteurs, & avec des menaces sembla-
bles à celles des Juges, & des anciens
Empereurs qu'on nommoit Tirans (&
même le lieu étoit fort propre pour une
telle fonction; car le Palais de Monsieur
le Connêtable est en partie le même que
celui de l'Empereur Neron, comme on
en voit encore les murailles) l'interro-
gerent, *si elle avoit couché toute la nuit
dans mon lit avec moi, si elle s'étoit aper-
çuë que la fenêtre eût été ouverte pendant
la nuit, & si je m'étois levée?* à quoy
ayant répondu, *qu'elle avoit couché tou-
te la nuit avec moi, que la fenêtre n'avoit
pas été ouverte, & que je ne m'étois pas
levée qu'une fois pour une petite necessité*;
ces Messieurs lui demanderent de nou-
veau, *pourquoy c'est que j'avois voulu cou-
cher accompagnée cette nuit là?* elle les
satisfait encore par le recit de ce que
je vay vous dire, ainsi que je vous ay
promis.

Je m'étois retirée le soir dans mon
apartement, & pendant que je me di-

vertissois avec mes filles sur l'heure du coucher, & dans le plus beau de mes petits divertissemens, nous ouïmes une personne qui crioit desesperement, *confession, confession, à l'aide, qu'on me confesse pour l'amour de Dieu.* Ce bruit en causa un autre dans nôtre Palais; car nos gens donnerent une alarme fort grande, croyant qu'il y eût quelque trahison dans nôtre-basse Cour; mais ayant cherché par tout exactement, & n'ayant rien trouvé, on s'aperçut que c'étoit un Religieux des Saints Apôtres fort malade, qui étant frenetique, s'étoit mis à une fenêtre qui regarde dans une petite basse-cour du Palais, & s'éfarouchoit, ayant dans l'esprit que la mort le vouloit étouffer dans un des canaux de la Fontaine de Trevisi prisée dans Rome: ce qui nous donna sujet de nous divertir davantage, comme il nous donna en même tems de la pitié pour ce pauvre malheureux. Cette surprise de ces cris nous attira dans des discours des esprits folets & des Lutins qui courent souvent par les maisons pour épouvanter les personnes, & entre autre chose Marie me fit le recit, *qu'une fois elle se sentit tirer par les pieds, & que quelque chose s'étoit*

endu sur elle fort pesamment, qui s'évanoüit bien tôt aprés comme un éclair : ce qui m'épouvanta fort, parce que cette ille couchoit dans une chambre qui n'étoit éloignée que de deus autres de la mienne; quoique je la raillasse sur cet accident touchant Coresi, je ne laissai pas pourtant d'en avoir toûjours bien de la frayeur : Cela avec d'autres évenemens, dont mes filles me firent le recit, m'obligea à faire coucher avec moi une d'entr'elles, pour me garentir de la peur que j'avois.

Monsieur le Connêtable comme éclairci de l'afaire, s'aperçut bien que cette échelle avoit été mise pour causer de la division entre nous ; & ce qui le confirmoit dans cette pensée, étoit qu'il savoit bien qu'on est beaucoup circonspect dans les afaires amoureuses, & que ceux qui en ont de telles, ne s'exposent pas de cette façon, comme lui-même le savoit par experience, s'en étant servi avec la Marquise Muti, comme je sçus puis aprés, ainsi que je diray en son lieu. Cela n'empêcha pas que Monsieur le Connêtable, qui est d'humeur Italienne, ne fisse toute la diligence possible pour en savoir l'auteur pour en tirer raison : mais il ne put

pas y reüssir : il me disoit pourtant souvent, *qu'il se doutoit de la femme de Don Augustin Chigi, sœur du Prince Borghese, de laquelle il avoit été une fois fort amoureux, & que peut-être elle avoit fait faire cela de rage, parce que son mariage ne s'étoit pas effectué comme elle croyoit avec lui* : & pour voir la vraisemblance de l'afaire, je voulus savoir ces vieilles amours : j'apris donc que feu Monsieur le Cardinal Colone, qui mourut à Gennes à son retour d'Espagne avec feuë Madame l'Imperatrice, voulant détourner Monsieur le Connêtable de cette passion lui dit, *que le monde ne manquoit pas de Princesse de plus haut rang pour lui* ; & pour l'en guerir plus facilement, il lui donna quatre mille écus pour aller faire une partie de chasse à la campagne. Je me fortifiay de plus en plus dans cette pensée, lors que j'apris que veritablement cette Princesse Chigi enrageoit de ce qu'elle me voyoit joüir d'une grande liberté, qui me rendoit heureuse dans son esprit, ne sachant pas que ce n'est pas tout or ce qui brille, & que la liberté, quoi qu'elle donnât de grands soulagemens à mes ennuis, ne faisoit pas mon entiere satis-

action:dans cette pensée elle auroit bien
'oulu en pouvoir faire de même, mais il
avoit bien de la diference : car la mê-
ne étoile qui m'avoit donné un mari,
jui avoit alors beaucoup d'indulgence
'our moi, lui avoit donné un homme,
jui n'aimoit du tout point à rire, ayant
'esprit tout disposé à s'inquieter, quoi-
jue pourtant au fond ce fût un bon
iomme.

Sur cela Monsieur le Connêtable me
'ria *que je ne me formalisasse pas s'il avoit
'ait quelques visites à ladite Dame pour
âcher d'apaiser sa passion, qui auroit peut-
tre endommagé sa reputation.* Je ne fây
as comme Monsieur le Connêtable l'en-
endoit, mais je suis bien assurée, qu'il
eroit peu de femmes dans le monde qui
corderoient volontiers à leurs maris une
emblable priere, qui est sans doute assez
esobligeante pour une femme : mais
omme mon humeur étoit de ne vouloir
as qu'il contât mes pas, je la lui acor-
ai, & donnai les mains à ses desirs, pour
'atirer plus aisement là où je souhaitois;
e tout autre qui eût été à ma place, se
eroit par ce moyen conservé le droit de
epresaille, & l'auroit même observé
oit exactement : mais pour moi je ne

mer de plaisirs, dans laquelle il vouloit volontiers faire naufrage, en pensant eviter des tempêtes plus fâcheuses. Toute la ville de Rome sait fort bien que ces visites ont été scandaleuses, le public en ayant parlé comme d'une chose criminelle; & même souvent on me raportoit des particularitez, peut-être pour me fâcher; mais je n'en étois point touchée, & ceux qui m'en parloient, peuvent assurer que je les écoutois avec indiference, & même que j'en riois, & j'en raillois quelquefois Monsieur le Connêtable; car pour mon particulier, je vous puis assurer que j'ay toûjours crû & croiray, qu'il y avoit en toutes leurs entreveuës bien de l'innocence, & même je vous diray avec verité, je haïssois les personnes qui me venoient remplir les oreilles de ces discours.

Mes envieux trompez dans leurs desseins de mettre de la division entre nous par plusieurs semblables petites broüilleries qu'ils tâcherent de nous susciter, entreprirent d'en venir à bout par la médisance; mais j'étois déja acoutumée à une telle attaque, & j'étois devenuë bonne Romanesque, c'est à dire, que

j'avois une parfaite connoissance des maximes du lieu, & c'est pour cela que je ne m'arrêtois point à tous les discours qu'on tenoit, & quoique l'on sçût dire, je ne laissai de conserver toûjours ma chere liberté; même quand ils pousserent à bout leur méchanceté, jusqu'à dire que lorsque Monsieur le Duc de Nevers mon frere vint à Rome, que je vivois avec scandale; & que le Pape y devoit metre ordre, pour éviter que dans une ville si sainte on se comportât si mal. Ce n'est pas à une personne comme moy de vous faire voir ici si Rome est capable de se scandaliser de quelque chose, Rome, dis-je, où les personnes les plus éminentes, & qui devroient édifier tout le monde, vivent elles-mêmes dans de continuelles débauches, & cela même ne serviroit pas à me justifier de ce qu'on me chargeoit, que j'ay toûjours vécu dans Rome scandaleusement. Je diray Monsieur, ce qu'on a pû remarquer en moy dans Rome en ce tems-là; J'allois sur le *corso dimezzo*, ou à la *Place d'Espagne* en carrosse avec mon frere, nous tenans tous deux embrassez; mais il me

semble que l'affection fraternelle ne doit pas donner du scandale, mais plutôt, elle doit étre loüée dans les personnes qui étant unies de sang le doivent estre pareillement daffection. Nous allions souvent nous deux seuls dans une caleche à Marine, ou à Frescati, & parce que nous nous caressions de temps en temps l'un l'autre, ils ont voulu dire que nous étions de la secte des Adamites. Je ne suis pas pourtant la seule de qui ayent parlé les medisants avec une telle indiscretion, vous aurez veu quelque chose de pis dans les memoires de ma sœur lors qu'ouvertement le Duc Mazatin étoit jaloux de mon frere; lequel fut interrogé par des juges sur des crimes, de la derniere infamie dont on le vouloit charger, & qui n'étoient pourtant autre chose que quelques vers qu'il avoit écrit dans une lettre par boutade de jeunesse pour expliquer l'affection fraternelle avec laquelle il nous aimoit toutes deux: Cependant Monsieur le Connetable voyoit bien que toutes les conversations que j'avois avec mon frere étoient tres innocentes; & il est facile d'en juger de ce qu'une fois Monsieur le Connetable vint en ma chambre où peu auparavant mon frere étoit venu, lequel

me trouvant encore au lit, qu'il étoit bien tard; m'avoit decouverte, & me foüettoit : Monsieur le Connetable bien loin d'en étre piqué, il incita mon frere de continuer à me foüetter & parceque je m'en deffendois autant que le rire me laissoit de force, il vint luy même me tenir pour ôter à mon frere toute resistance, une fois aussi que nous étions dans le cabinet du jardin dont je vous ay parlé dés le commencement, nous nous mîmes à joüer au jeu de l'aveugle, & comme le sort tomba sur moy pour avoir les yeux bandés, & qu'aprehendant de me faire mal je ne m'ahazardois pas beaucoup ce qui me fit demeurer si long-temps que j'en fus lasse, & je dis à mon frere que s'il vouloit se laisser prendre je luy donnerois sur le champ mille baisers, mon frere pour se divertir fit avancer un jeune gentil homme de Bologne nommé Fagianino fort beau & galant qui pratiquoit à l'ordinaire nôtre cour, & luy s'étant mis derriere me dit de le prendre, mais que je le baisasse avant que d'ôter mon bandeau; je m'avançay donc où j'entendois la voix, & je mis les mains sur Fagianino & ayant crû d'attraper mon frere je luy donnay divers baisers; mais je m'apper-

çeus de mon erreur quand mon frere se prit à rire avec Monsieur le Connetable. Nous faisions encore quelques autres jeux de cette nature par lesquels vous pouvés juger de l'innocence avec laquelle nous vivions. Nous allions aussi à la chasse; surquoy Il faut que je vous dise une petite plaisanterie qui nous arriva & qui nous donna beaucoup de divertissement : un jour que nous chassions du côte de Genazzano, seigneurie qui appartient à Monsieur le Connetable ; comme nous voulions demeurer tout le jour dans le bois, nous donnâmes ordre decharger un cheval de vivres pour dîner là, lequel nous arriva justement au temps que nous avions bon appetit & l'homme l'avoit deja dechargé proche d'un ruisseau lorsqu'un sanglier qui fuyoit devant une mute de chiens, ayant, épouvanté l'homme qui se sauva sur un arbre, passa par accident aupres des corbeilles & les renversa d'un coup de dents à terre, & comme les chiens qui le suivoient arriverent là au lieu de suiure le sanglier ils mangerent tout ce qu'on nous avoit apporté, & ainsi nous jeûnames quoy que ce ne fut pas jour de vigile. Jugés donc maintenant Monsieur si ce n'étoit pas de la der-

niere malice de mes envieux de me décrier comme ils faisoient : neantmoins je ne m'en mettois pas beaucoup en peine; & disois seulement que ces gens allassent en France voir les conversations comme elles s'y pratiquent. Ce qui me suffisoit, c'estoit que Monsieur le Connetable dans ce temps là ne me disoit rien, & même ainsi que l'a rapporté ma Sœur dans ses memoires, luy qui croyoit qu'il n'y pouvoit pas avoir de l'innocence dans les amours des R. il fut si ravy de trouver en moy le contraire, qu'il perdit la mauvaise opinion qu'il avoit de la liberté des femmes de France, & il a toûjours voulu du depuis que j'en jouisse à Rome puisque j'en savois si bien user.

N'eut été le mariage du Prince de Somnine je n'aurois jamais eu de quoy me plaindre de Monsieur le Connetable car il me témoignoit bien de la bonté. Les Moines, & les Prétres, qui se repentent, apportent toûjours, comme on dit des malheurs dans les maisons,mais Dieu a bien chatié le Prince de Somnine de son repentir comme savent ceux à qui ses affaires sont connuës, puisqu'ayant été fait un Midas au regard de la tête, il n'avoit pourtant pas la faculté de toucher

de l'or. Je me souviens à propos de la bonté de Monsieur le Connetable, que Mons. le Prince de Bronsuuix êtant venu à Rome & ayant un jour joué avec moy je perdis jusques à demy million, Monsieur le Connetable me fit incontinent preparer cette somme pour la payer, dont pourtant il n'en debourça pas un sou d'autant que je regagnay mon argent, car ce Prince m'ayant apperçeu quelques larmes aux yeux provenantes d'un excez de toux excitée par un peu de pituite qui m'étoit tombée au gozier il creut que je m'allarmois de la perte que j'avois faite, & me dit que je ne m'attristasse pas & que j'eusse à poursuivre toûjours mon jeu veu que la fortune êtant changeante elle tourneroit peut être de mon côté. Tout le monde sait les depenses qu'il me permettoit de faire, jusque-là qu'il s'est trouvé dans un livre d'un marchand que j'avois fait dans l'espace de dix mois une partie de quatre mill'écus, seulement en rubans qui ne servoient qu'a satisfaire mon inclination qui êtoit portée à la diversité des rubans, desquels même je ne me parois pas, servants seulement à en faire part à mes filles, selon l'humeur que je me rencontrois, à quoy mes filles sa-

voient bien s'étudier pour prendre leur temps.

Parmi ces choses m'étant trouvée enceinte, j'accouchay d'un fils; ce qui donna tant de contentement à Monsieur le Connetable, & augmenta de t'elle sorte son affection envers moy qu'il devint comme idolatre de ma personne & me traittoit avec autant de delicatesse que si je luy eusse fait un petit Roy.

Cette joye fut pourtant moderée quelque temps apres, par le demelé, que tout le monde sait qu'il eut avec Don Marius Ghigi frere d'Alexandre VII.

Monsieur le Cardinal Flavjus Ghigi m'est trop amy, au moins luy ay-je donné sujet de l'être pour chercher maintenant la basse fortune de son Pere, & les faveurs que j'ay reçeu de luy jusques au dernier jour de mon depart de Rome, ne me permettent pas honnêtement de luy montrer aucune ingratitude; mais quelle que soit sa raçe, il suffit qu'alors Don Marius êtoit General de l'Eglise (c'est ainsi qu'on l'apeloit à Rome) c'est à dire qu'il pouvoit tout dans la ville ; il étoit fier, & imprudent, comme l'accident de Monsieur de Crequi l'a pû faire connêtre aux personnes intelligentes. Les vangean-

ces contre les Papelins se reservent dans Rome au temps de la Chaire vacante, mais dans le temps de leur gouvernement il faut que tous les autres cedent,ou qu'ils s'exposent à des choses qui le plus souvent les precipitent dans la ruine, & peutêtre que Monsieur le Connetable n'auroit pas été si heureux que Sciarre Colonne, s'il eut entrepris quelque vengeance contre ledit Chigi, le Pape étant envie; quoy qu'il soit plus fort dans Rome que n'étoit alors le même Sciarre, tout le monde sachant bien que seulement des terres au environs de Rome,qui luy appartiennent, il auroit pû mettre sur pied dans l'espace de vingt quatre heures, six ou huit mille hommes. Comme donc toute l'esperance de vengeance de ceux qui ont été offencés par les Papelins,s'en va jusques à la mort du Pape & que cependant la prudence veut qu'on évite le mal qui pourroit arriver, Monsieur le Connetable se determina de sortir de Rome, & pour cela nous écrivîmes a Mons. le Duc de Sesti de nous apprester un Palais & ce fut dans ce temps là que nous disposans à ce voyage de Lombardie, & allans tantôt à Marine, tantôt à Frescati, ou à Tiuoli, tantôt à Genazane, à Albane,ou à Som-

nine, dans ces divertissements de village je me trouvay enceinte pour la troisiesme fois, ainsi nous partîmes pour Milan, & à une demy journée pres de la ville dans un gros Bourg appellé Melegnane, nous trouvâmes Monsieur le Duc de Sesti & sa femme, & une compagnie de Cavalerie des gardes de Monsieur Don Louis de Ponzeleon gouverneur de cet état là, laquelle il nous avoit envoyée pour nous honnorer; mais nous ne voulumes point entrer dans Milan de jour pour n'étre pas vûs, car la chaleur qui étoit tres forte en ce temps-là nous avoit gâté le tein, quoy que pourtant nous eussions pris nos precautions, & fait nôtre voyage en trente trois jours. Nous allâmes loger à la Porte neuve au cours dans le palais du Marquis Dade, qui en sortit pour nous faire place; & comme Monsieur de Ponceleon avoit deja été à Rome quelque temps Ambassadeur de cette cour, & qu'il avoit toûjours eu avec mon mary une correspondance de civilité, il ne manqua pas de satisfaire au devoir de toutes les honnétes gens, en nous venant visiter avec une fort belle suite, & accompagné de cinquante gardes suisses. De méme fit une heure apres Madame Mitie sa femme dans la visite de

laquelle il m'arriua une rencontre assez plaisante.

Fagianina qui avoit pris party dans nôtre cour,& qui étoit venu à Milan avec nous, me vint avertir que Madame Mitie venoit, & qu'il l'avoit veuë de loin; Moy qui avois l'humeur toute françoise quoi qu'Italiene de nation, & qui avois eu même dans Rome quelque antipatie avec cette Dame Espagnolle (quoy qu'à present le ciocolat m'aye espagnolizée malgré moy) jusque, là que souvent il y a eu des differents entre nous pour des visites, titres & choses semblables qui arrivent communement entre les personnes de qualité. Je crus que l'ambition qui regloit les actions de cette Dame, la faisoit satisfaire à ce devoir malgré elle, c'est pourquoy afin d'éviter toute dispute, je me couchay comme je me trouvay toute chaussées afin de n'être pas obligée à l'accompagner apres la visite : le lit étoit un lit de repos à deux chavalets soutenans un chassis de toile & dans le mouvement que je fis, me jettant assez vîte sur ce petit lit, la toile manqua & le chassis se rompit en partie,ce qui pourtant ne m'empecha pas d'effectuër ma petite malice, mais apres quelques compliment pour

achever la visite, elle se levant pour s'en aller, comme je me voulus aussi lever sur mon seant le grand effort que je fis acheva de rompre la toile, & me vis en même temps à terre. Si cet accident fut arrivé au commencement de la visite, comme il arriva sur la fin j'aurois été forcée de me lever, puis qu'etant sur les derniers jours de ma grossesse je me trouvois tres mal à mon aise ainsi couchée, ce qui auroit fait voir ma chaussure & ainsi auroit decouvert la tromperie, ce que je n'aurois pas voulu pour un Empire, parce que la piece auroit paru trop malicieuse. Nous eûmes puis apres les visites de toute la noblesse & commençames à faire des connoissances; un chaqu'un s'efforçant de nous temoigner du respect, même jusques aux Ecclesiastiques, qui nous prierent d'assistar à leurs fêtes; à propos dequoy il faut que je vous dise une chose qui nous arriva, dont je n'espere pas de jamais tant rire. Nous allames un matin à la fete, qui se faisoit dans l'Eglise de nôtre Dame des Carmes, nôtre Maître des Ceremonies nous accompagnant pour nous placer dans la chapelle où on nous avoit preparé des careaux, & à peine avions nous commencé nôtre devotion.

qu'une fille étant là ; & qui étoit possedée du demon, commença à crier avec une fureur incroyable; ce qui m'effraya de telle sorte ; que sans mes gens je serois tombée évanoüie : Un Moine vint l'exorcizer, & le Demon étant forcé par les conjurations, dit *qu'il sortiroit plutôt de cette fille, que de se taire* ; ce que le Moine ayant accepté, & luy demandant méme un signe quand il sortiroit, il dit *qu'il vouloit entrer dans le corps d'un de ceux qui étoient là presens.* Je vous laisse à penser si je devois trembler entendant ce propos, car il est aisé de juger qu'il n'y a pas du plaisir à avoir afaire avec le diable; je me levay donc aussi tôt & commençay à gagner la porte, mais l'esprit s'ecria à haute voix *que je n'eusse rien à craindre que ce n'estoit pas à moy à qui il en vouloit, mais qu'il vouloit entrer dans le fondement de cet homme qui étoit habillé à l'espagnolle*; c'étoit nôtre maître des ceremonies, lequel comme un bon innocent, prit la fuitte apres moy jusques à la porte de l'Eglise ; & parce que l'esprit le menaçoit de plus en plus, il crut de se garantis du mal qui le talonnoit, & de faire une action bien spirituelle de mettre les chauses à bas, & s'asseoir dans le benitier.

Jugez, Monſieur, ſi cela n'étoit pas un vray acte de comedie, qui fit perdre contenance à tout le peuple, qui étoit en devotion ; & moy ne me pouvant empecher de rire, je fus obligée de ſortir, & me retirer au logis pour pouvoir rire avec plus de liberté, ce qui me cauſa un grand mal de ventre, qui me dura deux jours, n'y ayant que fort peu de temps, que j'avois accouchée de mon troiſiéme fils apres nôtre arrivée à Milan.

Environ ce temps là on nous envoya de Rome une chanſon faite pour me mépriſer, tous les couplets finiſſants par ces mots *que je n'eſtois pas belle* ; à laquelle Monſieur le Connetable s'y trouvant intereſsé en qualité de Mary, fit faire reponce par un'autre diſant : *il ſuffit qu'elle le ſoit aſſez pour moy.*

Un peu apres nous eûmes enſemble quelques broüilleries qui ſe terminerent aſſez legerement ; mais j'apperçeus pourtant dés lors en luy quelque froideur pour moy, car, outre que ſes careſſes ſe diminuoient, ſur quoy neanmoins je ne faiſois pas grande reflexion, il ſe plaiſoit à me contrarier en tout ; & pour vous en dire en paſſant, une petite particularité laquelle me toucha plus ſenſiblement que

le reste, c'est que lui ayant un jour proposé d'aller en France visiter mon Frere, & ma Sœur, puisque nous étions si proche, ce que je desirois passionnement dés si long-tems, il me dit si je me voulois aller promener en Suisse, qu'il seroit prêt à me faire compagnie, sans me répondre sur ma demande, non plus que si je ne lui eusse point parlé, ce qui m'inspira un dédain pour lui, que je n'aurois sçû cacher, & il m'étoit impossible de lui témoigner la complaisance qu'une femme doit à son mari; sur quoi il prit ocasion de chercher des nouvelles amourettes avec Marie, pensant me faire dépit; ce qui causa quelque desordre, que je rejetai sur Coresi, desirant lui ôter le plaisir de me voir chagrine pour ce sujet, & pour n'avoir plus cet objet devant mes yeux, prenant ocasion de ce que Coresi avoit fort bien reüssi en faisant le personnage d'amant passionné dans l'Opera de Xerce, que ces Messieurs de Milan firent representer pour nous donner du divertissement, quoique pourtant nous n'eussions joüi de ce plaisir qu'une seule fois, n'y ayant pas voulu nous rencontrer depuis une piece que Monsieur le Marquis Serra fit faire à An-

ne Venturi, au sujet d'Orsole Parmeni toutes deux Comediennes, par laquelle il s'atira tant de demêlez: prenant, dis je, ocasion de cela, je fis dire à Coresi, en le raillant, qu'il me faisoit pitié de le voir tant passionné, & que je le voulois consoler, en lui acordant Marie sa maîtresse pour femme: sur quoi je fis venir le Curé de saint Barthelemy, qui les maria sur le champ. Cependant donc que Monsieur le Connêtable faisoit tout sans necessité pour me déplaire, je faisois tout ce que je pouvois pour lui témoigner que cela m'étoit indiferent, c'est pourquoi je tâchois de me divertir autant qu'il m'étoit possible. Vous savez, sans doute, Monsieur, qu'il y a dans Milan une des belles promenades qu'il y aye en Italie; ce lieu, qu'on apelle *Strade Marine*, est situé auprés du rampart, long environ de mille pas, & assez large pour y faire passer dix carrosses de front; il y a de chaque côté un ruisseau bordé de tillaux d'une merveilleuse hauteur, ce qui rend le lieu le plus agreable du monde, & c'est là où toute la Noblesse, ayant soin de le faire arroser tous les jours, autant qu'il faut pour abatre la poussiere, & maintenir le frais, prend ses divertissemens le soir,

& où je me rencontrois aussi : Monsieur le Connêtable y venoit fort peu souvent, sans doute, parce que je m'y plaisois, & le peu de fois qu'il y venoit, n'étoit que pour me faire quelques pieces, jusques-là, qu'en ma presence il s'étudioit de faire la cour à la Marquise Sfondrati, à laquelle dans un rencontre il donna, comme je sçus, une montre à boëte d'or, où il y avoit quelques diamans, de la valeur environ de quatre-vint pistoles ; & sachant qu'il ne recevoit point de plus grand déplaisir que dans le témoignage d'une grande indiference pour ceux qu'il aimoit, je tâchai, sous pretexte de quelque dispute de titre, & de ceremonies, d'ôter la liberté à cette Dame de me rendre aucune visite pour rompre le commerce que j'avois avec elle ; dequoi il se revancha bien-tôt sur deux Pages François que j'avois, dont je prenois beaucoup de soin, m'étans recommandez & étans fort jeunes, l'un environ de dix-sept ans, & l'autre de treize ; je me servois de ces deux jeunes garçons pour m'habiller, en ayant ainsi usé depuis mon arrivée en Italie ; prenant son pretexte pour me fâcher, ayant vu qu'un matin me vou-

lant levet, je me fis aporter une chemise par l'un d'eux, il me dit fort en colere, *qu'il ne vouloit point que j'eusse de tels valets de chambre : la coûtume en Italie étant que les femmes se font habiller par des femmes, & les hommes par les hommes* : je ne voulus rien répondre à cela, me moquant de ces discours, comme d'une chose à quoi je ne m'arrêtois pas, ce qui le démontoit tout à-fait, n'osant pas m'en parler plus avant, sachant bien qu'il ne gagneroit rien avec moy de ce côté là : que s'il m'eût irrité davantage, il m'auroit, sans doute, poussée dans des ressentimens qui l'auroient bien inquiété : Ainsi je continuai d'agir comme auparavant, ce qui fit qu'il chercha de les renvoyer en France, faisant à cet éfet venir une lettre, comme si les parens de ces jeunes garçons les demandoient ; mais je ne voulus point leur donner congé, sachant bien qu'ils seroient partis d'auprés de moi avec regret, étant fort bonne & les faisant respecter & bien traiter, ayans même un carrosse pour les conduire à la promenade prêque tous les jours ; & ne venans que rarement à ma portiere, veu que le plus souvent je sortois incognito,

ſans autres perſonnes auprés de moi qu'une fille, & deux laquais aprés le carroſſe, aimant d'aller librement ſelon mon humeur ; & de cette façon peu de monde prenoit garde à moy, au lieu que ſi j'euſſe eu beaucoup de ſuite, j'aurois obligé un peuple d'enfant à courir aprés moi par les ruës de Milan ; & même les courtaux de boutique auroient quité leurs ocupations pour me voir paſſer ; mais allant de la ſorte, cela faiſoit croire que j'étois plûtôt une des filles que la Maîtreſſe.

Trompé dans ſon deſſein de m'ôter les Pages, il s'aviſa de faire le jaloux de Fagianino, dont je vous ay déja parlé, & pour cela, ayant pris un faux pretexte, il commença à trancher du furieux, le menaçant, s'il ne ſortoit de la Cour, de le faire jeter par les fenêtres : Loüis, un de ceux qui aidoit à travailler des chevaux, enragé peut être, par le dédain que j'avois fait de la propoſition que ce maître fou m'avoit fait faire, d'être mon Ecuyer, craignant que je voulûs donner cette charge à Fagianino prealablement à tout autre, lui avoit déja prêté charité auprés de Monſieur le Connêtable, & les choſes qu'il lui avoit dites étoient

fort vrai-semblables. Ce pauvre garçon vint se jeter à mes genoux, & me representa, *qu'il nous avoit suivis de Rome, que je savois bien qu'il avoit quité la Cour d'un Cardinal, pour avoir la gloire de me servir; que sa famille n'étant pas des plus riches, & y ayant un bon nombre d'enfans; le revenu qu'il avoit ne suffisoit pas pour le faire subsister avec honneur, que s'il étoit à Rome, trouveroit-il au moins quelque parti, mais que si je le congediois là, il seroit reduit à la necessité.* La plainte qu'il fit d'une maniere assez pitoyable, me toucha si fort, que je ne crus pas devoir l'abandonner; & quoique j'aye eu des cruels chagrins sur ce chapitre, je ne puis pourtant encore me persuader que je fusse obligée de le traiter de la sorte. Monsieur le Connêtable ayant sçu la parole que j'avois donnée à ce jeune homme, de ne le laisser pas, trouva l'expedient pour m'obliger à ce qu'il vouloit, de me dire tout franc, *que le bruit couroit qu'il m'aimoit*, (ce n'étoit pourtant que dans son imagination) *& qu'il ne soufriroit pas que je le gardasse une heure dans la maison*; mais la hauteur avec laquelle il me le dit, étoit la plus propre du monde pour luy

refuser tout, & pour m'obstiner à le garder, comme je fis ; & ce fus alors qu'il ne douta plus, qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans mon obstination, sur quoi m'ayant fait entendre sa pensée, au lieu de m'ébranler, il m'irrita de telle sorte, & j'en fus si touchée, que je ne pouvois plus le souffrir, & je demeurai quinze jours sans manger, ni boire, bien loin de coucher avec luy.

Mon frere arriva sur ces entrefaites, & le premier entretien que j'eus avec lui, fut de lui dire, *que je m'en voulois aller en France, parce que je m'apercevois que Monsieur le Connêtable auroit voulu empirer à veuë d'œil, ce que je n'étois pas d'humeur de suporter* ; mais il combatit ma resolution avec plusieurs raisons, me disant enfin, *qu'une telle équipée m'attireroit dans des déplaisirs qui m'ôteroient mon repos, & qu'on doit tout faire pour joüir d'un bien aussi precieux que celui de la paix* : & comme on trouve toûjours meilleures les raisons d'une personne qu'on aime, je me rendis à celles de mon frere pour nous accommoder, dequoy il se chargea, & pour cela il parla à Monsieur le Connêtable, qui empoisonna si

cruellement mes actions, pour ſoutenir ſon acuſation deteſtable, que mon frere en fut ſurpris d'une maniere étrange, le voyant ſi fort changé depuis quelque tems. Il fut pourtant adouci par les raiſons de mon frere, qui me porta la parole, *que les Pages demeureroient auprés de moi comme auparavant*, mais cela ne dura que juſqu'à nôtre retour à Rome, le deſir du repos m'ayant fait reſoudre à m'en défaire. Au regard de Fagianino, il me dit, *que les raiſons que Monſieur le Connêtable avoit étoient demeurées preſentement en arriere*, & pour concluſion il me dit tout bas, *qu'il croyoit que Monſieur le Connêtable étoit troublé*, ce qui me fit connoitre qu'il avoit parlé contre moi bien deſobligeamment; & que ſi on ne parloit rien de Fagianino, c'étoit, ſans doute, pour me ménager, croyans bien qu'aucune raiſon ne m'auroit ébranlée, aprés avoir donné ma parole, à moins que de ſon bon gré il ne m'eût demandé ſon congé de ſa propre bouche, à quoi je croy que ces Meſſieurs travaillerent pour m'en faire defaire ſans me violenter; car Fagianino, ayant ſçu que nous devions aller paſſer le Carnaval à Veniſe, avec peu de ſuite, comme c'eſt la coûtume des Grands d'y

aller *incognito*, me vint suplier *de lui permetre de me rendre la parole que je lui avois donné de le tenir auprés de moi*, & m'ayant apris, que dés que je lui aurois acordée sa demande, il pouvoit prendre parti chez Monsieur le Prince Triulzi, le voyant ainsi disposé de son mouvement, je voulus bien le satisfaire, & puis je lui avois promis ma protection, pour ne laisser pas mon ouvrage imparfait, j'allay moi-même le recommander au Prince. Mon frere me fit la guerre sur mes inquietudes, & je le supliai *de n'en rien faire savoir à ma Sœur*, parce que, comme je l'avois souvent entreprise sur la mauvaise humeur de son Mari, elle auroit eu sujet de me railler autant que je l'avois fait, & de me retorquer ces mots, que je lui dis aprés la mort de mon Oncle, de la façon, *Crepa, crepa, tu seras autant malheureuse que moi*; car qu'est-ce qu'elle auroit pu dire? si elle eût sçu que Monsieur le Connêtable, aprés une tres-grande complaisance, prenoit à tâche parfois de m'inquieter: qu'il trouvoit à redire à mon monde: que je ne pouvois pas faire aucune reconnoissance aux personnes qui me servoient, sans prendre la mouche contr'eux: que sur tout les François

étoient suspects. Je n'ay pas pû pourtant la lui cacher long-tems ; car elle a bien vu dans le tems qu'elle a demeurée avec nous le caractère d'esprit de Monsieur le Connêtable si changeant, que tantôt il auroit voulu m'élever jusques aux nuës, & tantôt m'abaisser au dessous de tout ; que tantôt il me cherissoit fort tendrement, tantôt il me combloit de deplaisirs. Cet éloignement de Fagianino, à ce que je croy, lui donna bien de la joye, car à nôtre voyage de Venise nous passâmes le tems avec assez de tranquillité, il sembloit pourtant fort fier d'en être venu à bout ; mais il n'en avoit point de gloire, parce que ce n'étoit pas à sa consideration que je l'avois congedié. Ce repos par bonheur dura même dans Venise, où nous primes tous les divertissemens & les plaisirs dont on jouit en ce tems-là en ce lieu. J'y fus particulierement favorisée par l'Opera de Tite qui me fut dedié, qui est assurement une des jolies pieces qu'on ait encor representé au Theatre Grimani, où je voulus bien assister cinq fois de suite, y prenant beaucoup de plaisir, & ayant même voulu cinq ans aprés, qu'on le representât de nouveau à Rome à la Tour Dinone.

Dans le même tems Messieurs le Chevalier Charles Cavenagué, & le Comte Cesar Airoldi, vinrent de Milan à Venise, pour le même sujet que nous, & c'est de cela que mes envieux, qui ont recueilli aprés mon dernier depart de Rome, toutes mes actions passées pour les criminalizer, & m'ont chargé de calomnies, voulans que le Chevalier m'aimât. Si les Chevaliers de Malte étoient exacts dans leurs vœux, il sufiroit pour prouver le contraire, mais puisque ceux qui paroissent plus sages, sont atteints de corruption, je ne m'atacherai pas à des raisons si foibles pour ma justification. Je suis bien-aise de vous aprendre toutes les ocasions, que j'ay euës de me divertir avec le Chevalier : j'avouë que j'ay été en masque avec lui : que nous sommes allez au Theatre prêque tous les soirs, & que le tems que nous avions de reste, étoit employé à des jeux divertissans : mais au pis aller la coûtume d'un païs pratiquée communement de tous, ne doit pas rendre criminelle une personne, qui d'ailleurs joüissoit d'une plus grande liberté. Il est vrai qu'il avoit pour moi une complaisance acompagnée de grande civilité, qui m'engageoit à lui

de mes demarches, & on peut bien voir le peu de fondement de cette accusation, car à nôtre retour à Milan il voulut que le Chevalier fut de la partie du voyage. Nous ne demeurâmes à Milan que fort peu, car la faute de Don Marius Chigi avec Monsieur de Crequi au sujet des soldats qu'on appelloit à Rome les *Corsi* porta le Pape de nous rappeller à Rome, parce que craignant le ressentiment de la France, comme il y avoit bien de l'apparence, il étoit bien aise d'avoir des personnes de pouvoir, comme Monsieur le Connetable. Mon Frere apres son retour de Venise à Milan avec nous, partit pour France, & nous primes le chemin de Rome, où Monsieur le Connetable se replatra avec Don Marius; je dis replatra, parce que quelque temps apres la soumission de la maison Chigi à la France, le Pape étant mort comme lapidé par les excessif tourmens de la pierre, qu'il souffroit depuis bien long temps, & la famille de Chigi devenuë le mepris public à cause particulierement de la Colonne dressée par infamie au sujet dedits Corsi prez de la maisons du Cardinal sainte Croix; qui étoit à la bien considerer un solide témoignage de la lâcheté de Don Marius, fut aussi le

but de toutes les vangeances des offences.

Pour moy étant outrée à l'egard de Monsieur le Connetable, & ne pouvant souffrir d'ailleurs l'affaire de Monsieur de Crequi, j'inspiray tous les outrages possibles & tout le monde sait les affronts qu'on fit alors, en consideration de quoy fut mise une Pasquinade latine, qui est en François.

Marie Colonne est de genre masculin en la France.

Marius de la Colonne est de genre feminin pour la France.

Je vous l'aurois ditte en latin quoy que je n'en sache pas, n'ayant jamais sû rien faire que decliner fort exactement *fuga fuga* dans mon dernier depart de Rome; mais il suffit en françois, sachant bien qu'instruit de toutes les particularitez vous comprendrez Monsieur aussi tôt le mystere de la pasquinade, tant à mon égard qu'à celuy de Don Marius. Apres ces choses étant élevé au Pontificat Clement Neufieme Rospigliosi, aimant fort la paix, il nous sollicita à un accomodement avec le Cardinal Chigi, puisque son Pere étoit deja mort. Nos esprits furent tellement reunis par cette paix, que nous l'avons toûjours conservé par tou-

tes les familiaritez qui se pratiquent entre les plus intimes. Ce fut lors que Monsieur le Connetable commença à faire la chasse avec ledit Cardinal, observée du depuis tous les ans & pratiquée encore à present parmi eux & c'est la plus belle qu'on fasse en Italie. La plus part du temps estant en leur compagnie nous demeurions en chassant douze, ou quinze jours dans les bois, & nostre chasse consistoit la plus part en soixante sangliers, & mesme je vous puis asseurer sans hiperbole qu'une fois nos gens en tuerent quatre vints & cinq, dont il y en avoit dix d'une grosseur si épouvantable, que pour les porter à Rome il falut à chaqu'un son brancart porté par deux mulets; nous avions aussi trente cinq à quarante daïns sans la menüe chasse qui estoit assez considerable ce qui faisoit courir tout le monde chez le Cardinal, étant le lieu où on expose en veüe la proye, qui semble incroyable à qui n'a veu les bois du costé de l'Abruzzo. Vous en aurez sans doute oüi parler, ce qui fait que je ne m'étens pas davantage à vous en faire la description: Pour ce qui est de la familliarité, dont j'ay commencé à vous parler, chaqu'un de son coté y contribuoit. Nous l'avons

plusieurs fois diverti les quinze jours entiers à Marine, ou aux Principautés d'alentour, qui nous appartiennent, & luy nous rendoit la pareille fort agreablement à l'Ariccia, où en quelque autre lieu de plaisance, selon l'endroit où nous voulions aller. Les promenades auprès de la ville; les jeux, les visites, les messages pour savoir ce qui se passoit à chaque moment quoyque proche voisins ne manquoient point entre nous; & parfois prêts de nous mettre à table le Cardinal nous surprenoit faisant apporter son dîner pour manger avec nous & nous obliger à faire de même avec luy; ce que nous faisions aussi assez facilement; & je surprenois Monsieur le Connetable même prenant de l'eau pour se mettre à table luy disant *Monsieur allons dîner chez le Cardinal Chigi*, ainsi nous montions d'abord en carrosse pour traverser la ruë Cette maniere d'agir assés libre nous inspira dans une rencontre que nous eûmes de joüer une petite piece au Cardinal qui fut, qu'ayant resolu de s'en aller coucher la nuit dans son petit palais aux quatre fontaines proche de la maison du Cardinal Massimi, y ayant deja fait preparer son lit, nous soupâmes à l'hâte en dessein de

le prevenir, & le bonheur voulut que nous y fûmes devant luy, & ayant defendu au valet de chambre de dire nôtre venüe, nous nous couchâmes promtement dans son lit & pour éviter qu'il ne s'en apperçeut nous cachâmes les habits au chevet du lit, où nous eûmes le plaisir de voir entrer dans la chambre le Cardinal qui ne s'appercevant de rien, se deshabilla à moitié, se mettant à genoux contre sa coutûme devant un crucifix pour prier (il avoit peut-être à faire quelque tour Romanesque le jour suivant.) Nous avions bien de la peine à nous empescher de rire, nous mordants les levres, & nous mettants la couverte à la bouche, quand le Cardinal tout en chemise s'en vint au lit, & prêt pour y monter nous appercevant, il eut une frayeur si épouvantable qu'avec ses cris il obligea un Suisse de la Garde du Pape qui passoit par là pour retourner à *Monte cavallo*, de battre à la porte pour voir s'il y avoit quelqu'un aux abois de la mort, que si on avoit faute d'un Confesseur, il auroit ammené le cuisinier *d'Ara Celi*, ou le sommelier de Saint Marcel, avec lesquels il étoit fort bon amy. Nôtre éclat de rire fit connoître au Cardinal le tour

que nous luy avions fait, ce qui le jetta dans le méme exces que nous, le recit qu'on nous fit de la simplicité du Suisse nous y faisant continuer ; & il sembloit en conscience que cette nuit la fut faite pour rire, il se joüa une farce que je n'en ay jamais veu une semblable aux comedies. Jl entra dans la chambre un phantome couvert d'un amict, l'estole au col, la chasuble sur les épaules ; deux *Agnus Dei* pendants aux oreilles, une chandelle benîtte allumée, tenant à sa main pour aspergés un aile qui avoit servi pour Alexandre Septiéme, & qu'on porte au coté des Papes par Magnificence, & un vase d'eau benîte de la largeur d'un écu : Il avoit écrit sur la front avec l'huile de la lampe qui étoit fort noir *Iesus*, & il entra disant *d'autorité du feu Pape Alexandre Septiéme je t'exorcise de laisser libre son Neveu, & de ne l'endommager par méme en un poil de chemise*;& ne pouvant pas prendre avec l'aile l'eau benîte, il eut pourtant l'adresse de la verser sur laditte aile pour nous arrouser. Cettuy-cy étoit un maître innocent, que le Cardinal entretenoit à la Cour pour se divertir quelque fois par ses fadeses, ce soir là il l'avoit suivi au petit palais ; &

parce que le jour le Cardinal, pour rire avec quelques personnes de qualité, avoit fait semblant de le faire Prêtre au nom d'Alexandre VII, & de le constituer Patriarche de toutes les ombres des morts; & luy, ayant oüi le Cardinal crier, de peur quand il nous trouva, il avoit demandé au valet de chambre le motif de ces desordres. ayant seu l'affaire, il crut que ce fut l'ombre du Prelat qui avoit donné le palais a Don Marius croyant devenir Cardinal, l'ôtant à ses Neveus, & pour cela il s'étoit mis en cet équipage pour le contraindre à s'en aller; mais voyant que ny le Cardinal, ny nous ne cessions de rire pour cela, il s'avisa de crier, *de s'en aller vîtement au Pape pour impetrer l'autorité contre les esprits y ayant un esprit follet, étranger de son diocese, qui faisoit devenir fou Monsieur le Cardinal.* Toutes ces plaisanteries n'empécherent pas que le Cardinal ne fut obligé de se faire preparer un lit pour nous laisser en repos. Si vous avés été curieux de savoir les nouveautés de Rome, il vous souviendra, qu'on parla de cette farce, comme la plus divertissante du monde. Ce n'estoit pas seulement avec Monsieur le Connetable que nous cultivions la con-

noissance, quoy que je fusse seule, je ne laissois pas d'agir de la sorte. Si Monsieur le Connetable étoit hors de Rome, le Cardinal avoit la bonté de me tenir compagnie presque à toute heure si je le rencontrois par la ville, je m'arêtois avec luy pour dire le mot pour rire; si je le trouvois dans des Eglises, je ne luy permettois pas de s'en retourner seul au logis, & souvent l'allois le prendre pour nous promener ensemble; & il me souvient qu'un Jeudi qu'on devoit faire la Congregation de la Signature de Justice dont il est le Prefait pour des affaires de consequence à luy recommandées par plusieurs Cardinaux, m'étant levée de bonne heure l'allay dans mon carrosse à sa porte le faisant supplier de descendre, & quand il fut dans le carrosse, quoy qu'il fut habillé seulement à moitié je commanday au Cocher de tirer à l'hâte vers la Porte saint Paul, & nous fûmes dehors jusques au soir, & les depeches l'attendent peut-être encore. Jl rioit toûjours de ces tours qu'il apelloit bizarreries Françoises. Ie m'étonne encor quand j'y pense, de ce que Monsieur le Connetable ne se scandaliza point de mes demarches avec le Cardinal, au moins il ne

m'en a jamais fait semblant, ny au Cardinal, si ce n'êtoit qu'il le railloit des pieces que je luy faisois, une fois entre autres qu'il étoit allé à *Pagliane* l'allay de bonne heure habillée en gueuse à la maison du Cardinal, & sachant bien le degré, & sa chambre j'y entrai à la faveur de Checco son Chirugien qui étoit à la portiere, qui me connut; le Cardinal étoit encore couché, & luy ayant dit qu'il y avoit beaucoup de monde à l'antichambre pour avoir audiance, se mettant en devoir de se lever je luy dis *que je le ferois pour luy* & je me mis sa mossette, & son chapeau, & en ces harnois le Comte Capizuchi son maître de chambre, qui entra me vit & acheva nôtre divertissement; sur cela dis-je Monsieur le Connetable luy fit la guerre plus de quinze jours, & luy disoit *que si on traitoit de le faire Pape, il s'y opposeroit, afin qu'on ne renouvelat pas le scandale de la Papesse Ieanne; car il savoit bien, que sa mossette, & son chapeau étoient ceux d'une femme.* Iugés Monsieur de nostre familiarité par tous ces rencontres, lesquels, quoyque nous fissions bien de recreation, ne nous empechoient pas qu'il ne nous ennuyat toûjours dans un même lieu; ce qui nous fit prendre resolution

de faire pour la seconde fois le voyage de Milan, d'où Monsieur le Duc de Sesti avoit été declaré Gouverneur par le paquet d'Espagne, que le Cöseil secret avoit ouvert sur la mort de Monsieur de Ponceleon. En passant à Bologne nous prîmes en nôtre compagnie la Marquise Paleotti Angloise mariée en cette ville-là, & comme elle estoit fort aimable de sa personne, fort gaye de son humeur, j'eus cette complaisance pour elle, d'aller quand nous fumes à Milan, dans un lieu qu'on appelle la Coulombine, qui n'étoit pas trop seant, si nous eussions étés conües, & au seul sujet d'y voir certaines filles, dont nos palefreniers en disoient des étranges choses entr'eux sans croire étre entendus de nous. Nous y allâmes deguisées sous la conduite d'un homme du païs, qui en savoit le chemin; & comme le lieu étoit assés éloigné de nôtre demeure, nous fûmes lassée en sorte que nous fûmes forcées d'aller avec le guide à un Convent, où nous avions veu entrer un carrosse pour le demander, & retourner à la maison; ce qui fit que la chose se divulga d'abord par toute la ville, & on n'oublia pas d'en écrire à Rome, ce qui donna sujet à plusieurs d'en glozer; & nous diffa-

mer entierement. Ce fût en ce temps que nous apprîmes que ma Sœur menaçée par ceux de la grand chambre de la faire retourner avec son Mary poussée au desespoir, à s'exiler de son bon plaisir de France, se trouvoit à Altauph à l'entrée de l'état de Milan fort malade, depuis environ dix sept jours, arrêtée pour y faire quarantaine selon les ordres d'alors: Nous priâmes Monsieur le Duc de Sesti de luy faire la grace du temps qu'il luy restoit, & nous partîmes pour l'aller joindre à quatre journées de Milan, à une maison d'un Chevalier amy, où nous demeurâmes bien treize jours pour nous remettre de la fatigue du chemin, pendant que ma Sœur se reprenoit par le repos de ce qu'elle avoit souffert; apres quoy nous fûmes à Milan avec elle, & vous aurez veu dans ses memoires qu'en six semaines, que nous y demeurasmes, nous reçumes neuf courriers de Paris à son sujet, l'un porta un écrit signé de tous nos parens entre les mains de Monsieur Mazarin pour prier Monsieur le Connetable de ne la reçevoir pas. Je fus si fachée du procedé de mes parens, que je ne pûs pas m'empecher d'en témoigner au porteur le ressentiment; & tout en sa presence je

foulay aux pieds les lettres, luy disant, dites à ceux qui vous ont envoyé, le mepris que je fay de ces lettres, & veux que vous leur temoignés la bonté que je ne deurois pas avoir, car ce n'est pas pour eux que je fay cela, mais pour detester l'infamie, à laquelle ils ont donné les mains. L'affection que j'avois pour ma Sœur m'auroit poussée à fendre les nües; Monsieur le Connetable me donna la satisfaction de repondre, *qu'ils prennoient tres mal leurs mesures avec une personne comme luy; qu'il faudroit étre bien peu humain pour refuser l'hospitalité à une Princesse, qui n'étoit mal-heureuse que pour avoir trop de merite; qu'il feroit toûjours gloire de la defendre contre la perfidie, que s'il la disiroient en France, ils devoient alleguer, qu'ils étoient fachés de l'avoir veu éclipser d'eux, & d'être privés du bon heur de sa conversation, qu'alors il se seroit privé du bien de l'avoir aupres de luy pour leur satisfaction, sans qu'ils eussent pris des pretextes, qui lui avoient fait horreur; que les lettres de Monsieur le Duc de Nevers lui faisoient meriter des loüanges aupres des personnes méme les moins humaines voyant que la liaison la plus sainte, naturelle, & raisonnable le tenoit engagé à deux*

deux sœurs de la façon, quoique ce ne fût pas en lui un excez de bonté, car elles le meritoient bien, & qu'il faudroit être inhumain pour n'être pas dans ce sentiment-là. C'étoit là à peu prés le contenu de la réponse que leur indiscretion s'étoit atirée, & que Monsieur le Connêtable devoit à la justice.

Mon Frere envelopé dans la procedure criminelle qu'on avoit fait à Paris, jugea à propos de quiter la France, & venir auprés de nous, pour laisser suivre à ses ennemis les mouvemens de leur rage. Vous avez vu dans les memoires de ma Sœur les disputes qu'on eut pour Courbeville gentil-homme du pauvre Chevalier de Rohan, & je n'en parlerois pas n'étoit pour vous faire savoir que nous n'étions pas dans le tort où elle nous jete. Vous savez que dans son recit elle marque, *que Monsieur le Connêtable, & moi fumes d'abord pour elle contre mon Frere, mais que nous changeâmes dans la suite, & qu'en tous les rencontres nous nous justifions à ses dépens.* Il n'y a rien de si cruel dans la vie, & de plus insuportable, que d'être crû inconstant par ceux qui aprés les avoir cheris & protegez, atribuent au sort tout ce que la raison fait faire,

quand les afaires ne tournent pas ſelon leurs ſouhaits. J'avouë que nous fumes au commencement contre mon Frere, parce qu'il nous fâchoit de la voir tourmentée aprés mille chagrins qu'elle avoit ſoufert, & croyant que les perſecutions de mon Frere ne fuſſent causées, comme elle diſoit, que par l'envie de Nanon, & de Narciſſe ; mais l'obſtination dans laquelle elle demeura ferme, jointe à quelque éclairciſſement, nous donna lieu de moderer nôtre zele, mais non point de changer, ainſi qu'elle nous acuſe. Elle eſt pourtant digne d'être excusée ; car une perſonne traversée dans tous ſes deſſeins auroit été bien embarraſsée de faire autrement : Je ne parle pas de ce qu'elle dit, qu'on ſe ſervoit d'un faux pretexte, diſant que Courbeville l'aimoit ; car la bien-ſeance avec laquelle je dois agir avec une Sœur d'un merite auſſi connu que la mienne, ne me permet point de dire, ni même de penſer le contraire, quoyque j'en euſſe des preuves évidentes.

Le voyage que nous fimes à Veniſe parmi ces petites broüilleries ne nous fut pas fort divertiſſant, quoyque de

nôtre côté nous fiſſions nôtre poſſible pour nous reciéer, à deſſein de detourner ma Sœur du chagrin dans lequel elle étoit plongée: & comme nous deſirions de la reünir avec mon Frere, nous lui inſpirames *de ne la perſecuter pas touchant ce ſujet-là, car c'étoit juſtement faire quelque choſe de rien, & ſi elle eût été capable de quelque manquement par dépit, le chagrin l'auroit pû faire meriter, & qu'ainſi il ſeroit plus à propos de la porter au congé du ſujet de queſtion avec prieres.* Nous obtimmes de mon frere que l'afaire ne ſeroit plus remiſe ſur le tapis, & nous n'employames depuis le tems qu'à nous divertir: & comme je n'avois point de plus ſenſible joye à Veniſe que de la voir, Monſieur le Connétable y prit un dégout, qui lui fit chercher tous les moyens pour m'en ôter. Il promit tout à ma Sœur pour la reſoudre au départ; & pour moi, étant un jour en bonne compagnie, il me vint dire avec une galanterie affectée, *qu'il faloit s'en retourner vîtement à Rome, ayant reçu des lettres du Prince Borgheſe, qui lui devoit preſenter la Toiſon d'or de la part du Roy Catholique*, ce

qui n'étoit qu'une supposition : car étans à Sienne, il voulut y sejourner quelque tems, disant *qu'il n'en étoit pas assuré*, ce qui est aisé à croire : car il n'a point reçu la Toison que fort long-tems aprés mon départ, & même par une autre main dans la maison du Prince Savelli. Dans nôtre sejour de Sienne, vous savez par les memoires de ma Sœur, que mon Frere, s'étant broüillé avec nous, retourna à Venise sans nous dire adieu, Il me fâche beaucoup d'être obligée de vous ennuyer cy-aprés, en repassant sur quelque sujet que ma Sœur a écrit : mais comme elle n'éclaircit pas entierement les choses, particulierement celles qui me regardent, il me semble necessaire de vous en donner l'explication. La broüillerie fut qu'un jour mon frere étant à table, il s'oublia à renouveller la playe au sujet de Courbeville, dont il n'avoit point parlé depuis nôtre départ de Venise ; ma Sœur en fut si outrée, qu'elle laissa échaper de sa bouche quelques mots qui n'étoient pas assez moderez pour une femme ; ce qui porta mon Frere à lui repliquer, *qu'il s'étonnoit bien de ce qu'elle pût avoir de l'affection*

pour une telle personne, & *posseder un Mari si beau, si gay, & si galant comme Monsieur Mazarin, qui la cherissoit tendrement.* Ce discours en tout autre auroit été une assez jolie raillerie, mais ma Sœur ne pouvant entendre ce nom de Mazarin sans horreur, en fut si fâchée, qu'elle lui dit : *s'il étoit payé de Monsieur Mazarin pour être son Truchement d'amour ?* à quoy mon Frere ayant répondu, *qu'oüy, parce que Monsieur Mazarin étoit éloigné d'elle ; mais qu'elle n'en avoit pas besoin pour Courbeville qui étoit toûjours à son côté :* l'aigreur s'augmenta entr'eux ; & leur ayant representé le tort qu'ils avoient tous deux, nous eumes part à la boüillerie. Or le prompt départ de mon Frere surprenant tout le monde, qui n'avoient point de part à nos secrets, leur sugera de donner un mauvais tour à leurs actions, quoy qu'en verité ce ne fût autre chose : & il y en eut aussi d'assez vicieux, qui semerent que mon Frere avoit enlevé une des filles de ma suite ; Mais quelle aparence que mon Frere deût emmener une fille à Venise, où le Sexe, qui est plus libre qu'en aucune autre ville d'Italie,

charme tout le monde par ses agreables complaisances. Aprés le départ de mon Frere, étans allez à Rome & aprés retirez à Marine, nous employames toute nôtre éloquence à porter ma Sœur à se défaire de Courbeville; *qu'elle ne pourroit pas éviter le blâme, voulant plûtôt avoir dispute avec un Frere, que chasser un homme qui possible abuseroit de sa bonté; qu'elle donnoit par son obstination un trop grand avantage à Monsieur Mazarin, car il auroit noircit la chose, elle sachant bien que la bigotterie scrupuleuse exaggere les moindres rencontres, & fait des crimes de tout ce qui n'est pas selon leur devotion; & qu'elle devoit tout craindre d'une personne, qui faisoit conscience même de luy voir des mouches, comme si cette parure à une femme, qui n'avoit pas de la vanité, l'eût détourné de la devotion.* Elle sembla ployer à nos raisons; & Monsieur le Connêtable en écrivit à Venise à mon Frere; mais son arrivée avec le Gentilhomme du Chevalier de Rohan, dont ma Sœur parle, renversa tout. Quant au reste vous en savez toute la suite, comme de ce que

j'avois donné ordre à la basse-cour de faire affront à cet impudent de Courbeville ; qui m'avoit repondu insolemment, lors qu'il étoit obligé de s'en aller ; que ma Sœur, aprés avoir demeuré chez ma Tante Martinozzi, avoit accepté de se retirer au Convent de ma Tante ; que mon Frere & moi fumes reünis avec elle ; qu'à son insçu je fis tous mes efforts avec le Cardinal Mancini pour la faire sortir du Convent, & qu'aprés la réponse de Monsieur Mazarin, de la vouloir forcer à y demeurer deux ans, je la fis échapper. Il faut que je vous avouë, que dans cette occasion la patience commença à m'échapper ; car ayant trouvé le moyen d'obtenir de la Reyne Christine, que ma Sœur iroit demeurer auprés d'elle, sur cette parole j'étois allée au Convent pour l'en tirer ; mais le Cardinal Decius Azzolin, n'étant pas de bonne correspondance avec le Cardinal Chigi qui nous favorisoit, la détourna en sorte, que sur l'heure que nous devions effectuer nôtre dessein, il nous arriva cette desagreable nouvelle, qui me troubla si fort, que je ne comprens pas encor comment

l'Abbeſſe ne le remarqua pas. Je reſolus pourtant de paſſer outre, & comme je m'en allois, ma Tante Mazarine fit tout ſon poſſible pour arrêter ma ſœur à la Chambre, ſe trouvant indiſposée, ce qui me fit croire d'être préque découverte : mais comme il faut toûjours preſumer qu'on ne l'eſt pas dans de telles apparences qu'on voye de l'être, je fis ſigne de l'œil à ma Sœur, commençant tout froidement à décendre. Vous ſavez comme nous y reüſſimes, & le reſte n'eſt rien de conſiderable.

Mon Frere qui étoit allé en France, pour conclure ſon Mariage avec Mademoiſelle de Tiange, crut nous y devoir inviter : & c'eſt pour cela qu'il vint de nouveau en Italie : il arriva à Rome un Samedi au tems de Carnaval, & ayant ſçu que Monſieur le Connêtable & moi étions dans un Carroſſe au *Corſo*, s'étant maſqué, il nous vint trouver. Nous n'en ſavions encor rien, quand un Maſque, ayant abbaisé la portiere, & me ſautant au col, me baiſa. Monſieur le Connêtable, qui eſt Italien, & par conſequent tres-delicat en pareilles affaires, mit la main au poignard qu'il avoit ſur

lui, & auroit donné le coup, si mon Frere s'en étant aperçu, n'eusse levé le masque, disant : *Ne puis je pas saluer ma sœur d'un saint baiser ?* ce qui changea sa fureur en joye. Ce fut quelque tems aprés que ma Sœur s'en alla avec lui en France : Monsieur le Connêtable ayant trouvé des pretextes pour ne m'y emmener pas, apprehendant que ce païs là n'empoisonnât mon cœur.

L'éclat desagreable que l'affaire de Courbeville fit, & le départ de ma Sœur, furent le motif du bruit, qui courut, que Monsieur Mazarin avoit envoyé à Rome une personne de consideration, pour obliger ma Sœur, même malgré nous, à s'en retourner avec luy, & que Monsieur le Connêtable s'étoit battu en duel avec cette personne-là, & même qu'ayant été blessé au ventre, j'avois voulu le faire assassiner. Le commun, sans avoir une pleine connoissance des choses, mêloit Courbeville, le Gentilhomme de Rohan, les instances de Monsieur Mazarin, & en faisoit une capilotade à sa fantaisie; mais je vous proteste que je ne vous deguise rien, la chose n'étant point autrement, comme vous pouvez vous ima-

giner ; car Monsieur Mazarin n'auroit pas été hardi jusqu'à ce point là, hors qu'il n'eût eu dessein de perdre quelqu'un, ce qu'il n'auroit pas fait, étant trop Religieux. C'est aprés toutes ces choses que le Ciel me fut entierement contraire. On parla de marier l'Abbé Colonne à une des Nieces de Monsieur le Duc Cesarini ; & c'est cette seule alliance qui est l'origine de tous mes malheurs. L'aînée qui se trouvoit dans le Convent de *Torre de Specchi*, refusa de se défroquer, ainsi les propositions furent pour la cadette, qui s'y trouvoit aussi. Le Duc Cesarini n'ayant point d'enfans, la Niece auroit herité de plus d'un million & demy, & c'est sur cette esperance, que l'Abbé renonça à plus de trente mille écus de revenus, qu'il avoit tous les ans de l'Eglise, & Monsieur le Connêtable, pour luy faire tenir un rang considerable, luy donna la Principauté de Somnine ; & comme il n'auroit pas pour subsister, n'ayant touché pour lors du Mariage que vint mille écus, il falut aussi le traiter à chaque repas avec la femme, la dépense s'en allant jusqu'à cinquante ducatons par jour.

Le demembrement de la Principauté de Somnine, & de la nouvelle dépense qu'il faloit faire, qui me semble assez considerable, me fit aprehender l'avenir pour mes chers enfans. Ce n'étoit pas peu de chose de me voir trois fils, tous de grande esperance, & voir si miserablement leur bien dissipé, sans y pouvoir remedier; car il faloit entretenir d'ailleurs tout le ménage du Frere, & tout l'équipage de la Sœur; & quoyque les commoditez de Monsieur le Connêtable fussent assez considerables, je ne voyois pas que mes enfans, venans une fois en âge, pussent conserver l'éclat de leur rang. Et qu'auroit-il été si nôtre famille eût été plus nombreuse? Il faut que je vous avouë que ces considerations me firent resoudre à éviter du moins le pis qui pouvoit arriver, en m'éloignant entierement des approches familieres de mon mary: & comme je m'étois appliquée à l'Astronomie, Metoposcopie, & Chiromantie, je luy fis entendre pour avoir un pretexte specieux, que j'étois menacée dés ma naissance de mourir à ma quatriéme couche, car de l'humeur qu'il étoit, il se seroit emporté, si je

luy eusse dit positivement, *que j'apprehendois de metre des gueux au monde:* ainsi je souhaittois plûtôt d'être exposée à son indifference, ce qu'il fit ; car c'est alors qu'il se donna aux amours de la Marquise Muti, dont je vous ay parlé dés le commencement. Cette Dame ayant une grande envie de bâtir un Palais sur la place, qui appartient d'un côté à une Maison de mon Mary, ave le payement qu'elle eut du brave Cardinal Antoine Barberin, pour avoir couché avec elle, à ce qu'on dit communement, se vint jetter dans les bras de Monsieur le Connêtable, pour obtenir la permission qu'on luy refusoit ; il luy accorda tout, sous certaines conditions d'amour, dont voulant la satisfaction, je sçais de bonne part, qu'il y alla plus de vint fois avec l'échelle de corde, comme j'ay dit ailleurs. Je vous pourrois nommer les auteurs de cet avis ; mais comme ils faisoient un pas assez delicat en me le donnant, ils exigerent de moy un secret que je leur garderay toute ma vie. Ce n'est pas tant pour la chose qui offençoit la Dame, que pour la crainte qu'ils avoient de quelque

ressentiment de Monsieur le Connetable. La chose ne me donnoit aucun chagrin, ne m'en souciant point ; & Monsieur le Connetable me pressant fort un soir de coucher ensemble je le refusay tout court, sur quoy nous nous broüillames ensemble ; & il me dit qu'il me feroit repentir plus d'une fois de ce refus, mais nous étions bien éloignés du quatéme pour se repentir. Je vis bien par là qu'il ne connoissoit pas encore mon humeur, quoy que nous eussions demeurés ensemble plusieurs années. J'ay toûjours oüi dire qu'une goutte d'eau creuse la pierre, non point en tombant deux fois, mais plusieurs. S'il eut crû que j'eusse eu le coura_e de faire ce que j'ay fait, possible auroit-il agy plus honnêtement avec moy, & je say bien qu'il souhaitteroit à present que les choses fussent encore à faire.

Croyant me faire depit, il taschoit de me donner de la jalousie de la Marquise Rusque : & sa pensée auroit reüssi en tout autre, qu'en moy : Cette Demoiselle, qui demeure à la place des SS. Apôtres dans le coin de nostre Palais, sa maison ayant communication dans nos appartemens, n'a jamais voulu consentir au mariage, quoy qu'il se soit presenté des

partis considerables, & que Monsieur le Connetable aye fait tout son possible pour la porter à cela; on me dit que la pressant un jour là dessus, elle luy repondit, *qu'apres avoir eu l'honneur d'étre aimée d'un des premiers Princes de Rome, elle ne croyoit pas devoir attacher son affection à quelqu'autre.* Ie voulois bien que Monsieur le Connetable fût persuadé que tout cela ne troubloit point mon repos, n'y n'étoit capable de me mettre martel en téte, & je voulus même luy en donner des preuves, car une apres-dînée étans allez ensemble à l'appartement de laditte Demoiselle, apres y avoir demeuré quelque peu de temps, je me levay à la hâte, & en sortant je fermay la porte à la clef, luy disant *Monsieur je cede ma place à Mademoiselle la Marquise.* Un Lombard qui en penetra le secret, y fit cette pasquinade en Italien.

Il fusto di Colonna si cuopre di Rusca per fargermogliare irami al capitello.

Notés que ce mot Lombard *rusca* c'est le méme *qu'écorce* en françois.

Je reçeus avis en ce temps là, que ma Sœur avoit obtenu une pension de huit mille écus, & qu'elle étoit en chemin pour revenir à Rome, le Roy la faisant

accompagner pour sa seureté. Cette nouvelle me fut agreable sous l'esperance d'avoir une personne, à qui je pûsse me decouvrir pour soulager mon chagrin, que le Mariage du Prince de Somnine m'avoit fait naître. Il se rencontra aussi, justement en ce temps là à Rome Monsieur le Chevalier de Lorraine, qui me distrayant par son agreable & charmante conversation de mes ennuys, m'addoucissoit le séjour de Rome, méme parmi les inquietudes, qu'on me donna à son sujet; car mes ennemis en ont debité des calomnies de la derniere insolence. Comme on ne le pouvoit souffrir par tout ailleurs, que chez moy, ses visites faisoient enrager tout le monde. Le Connetable s'en piqua; le Prince de Somnine s'en facha; le Cardinal Chigi m'en fit paroître du ressentiment; enfin du plus grand jusqu'au plus petit chaqu'un en murmuroit; & si on eut demandé méme aux Juifs du Ghet hors de ceux qui m'épioient de la part de Mon Mary, qui connoissoient mon innocence, ils auroient tous été contre moy. Il n'y avoit que ce bon vieux Clement Dixiéme, à ce que je crois, qui n'en disoit rien, car ny ayant personne au monde, qui aye plus *d'indulgence* que les Papes,

ils sont faciles à fermer les yeux aux actions des personnes. C'est de ce Chevalier que mes envieux ont dit *que m'aimant avec passion, il m'a porté à quitter Mari & enfans, & le fujure en France; que j'avois deja trois fils pour la succession de la famille Colonne, & que je ne devois plus vivre oiseuse dans Rome, ou mon merite n'étoit pas connu.* Je le dois cependant loüer en ce cy, que bien loin de me tenir un semblable discours, il m'inspiroit toûjours l'union avec mon Mary. La maison de Lorraine en Frãce est en une si grande reputation que cela me porta à reconnoître en luy le merite dont il excelloit: & luy qui ne savoit avec qui pratiquer dans Rome, qu'avec une personne qui luy étoit bien connüe même devant le mariage, il cherchoit par ma compagnie de se plaire dans un païs où il n'avoit jamais été. Comme il faut toûjours avoir de la bonté pour les étrangers, particulierement pour ceux qu'on connoît, & pour qui on a de l'estime, j'aurois crû commettre une grande faute de ne m'appliquer pas à le divertir. Me peut-on donc blâmer, si je l'accompagnois à la chasse, si je le divertissois au jeu & si nous nous promenions souvent ensemble? Toutes

ces demarches pourtant, bien loin d'étres approuvés, firent un bruit étrange. Monsieur le Connetable, qui en avoit un tres grand depit, m'en parla un jour fort en colere, mais je luy repondis comme il faut, & selon l'estime que je faisois du Chevalier. Un jour que nous allions à Marine, ayans rencontré Don Augustin Chigi, s'en venant de l'Atriccia, par mégarde nôtre caleche luy renversa la sienne dont nous eûmes du bruit ensemble : Monsieur le Connetable, l'ayant seu, me manda en diligence, & comme je tardois un peu, il renvoya plusieurs messagers : jusques-là qu'a mon retour je trouvois à chaque quart d'heure de nouveaux courriers, & au moment que j'arrivay, un montoit à cheval pour y venir aussi. L'accueil qu'il me fit, fut *de me traiter de broüillonne, & qu'il ne tenoit pas à moy que je ne me broüillasse avec tout le monde.* Le jour apres il m'envoya un Moine me dire *de me defaire de bon gré de cette conversation : qu'il faloit obeir, autrement qu'on useroit de force.* L'insolence, avec laquelle ce Moine s'aquitta de sa commission me porta à le pousser hors de la chambre, & luy faire visage de bois. Une demy heure apres le Car-

dinal Chigi, qui étoit peut-être de la Cabale, me vint trouver aussi pour me dire la méme chose, mais avec plus de civilité, & plus de Rethorique. Apres avoir beaucoup parlé il me dit pour toute bonne raison, *que le bruit étoit par tout que le Chevalier étoit amoureux de moy*; je luy répondis que *puisque Monsieur le Connetable n'avoit point d'autre raison pour obtenir ce qu'il me demandoit, que je ne pouvois pas luy complaire sans grandement interesser ma reputation, que l'innocence de nos divertissemens étoit capable de rassurer tout autre, qui auroit quelque égard pour moy & quelque honneteté pour un étranger d'un merite aussi connu que celuy du Chevalier de Lorraine*; Et comme il voulut encore m'alleguer de nouvelles raisons, je fus obligée de luy repliquer *que je savois bien ce que je faisois, que la nature m'avoit donné asses de lumiere pour discerner le bien d'avec le mal: que je n'étois plus dans l'enfance pour avoir faute d'éducation que je voulois converser avec qui bon me sembloit, & que je ne croyois pas qu'on pût me blâmer de pratiquer le Chevalier D. Lorraine, particulierement dans l'honnétete avec laquelle nous nous voyions; que si la jalousie éblouissoit les yeux à quel-*

qu'un, qu'il les ouvrit bien & obſevât de plus prez nos actions, qu'il trouveroit auſſi innocentes, que celles des perſonnes d'un âge incapable d'aucun mal. De là êtans paſſé à des choſes plus delicates; nous nous broüillâmes fort enſemble. On ne m'en fit puis apres plus de ſemblant, la reſolution, dans laquelle le Cardinal m'avoit veu, leur faiſant apprehender bien des choſes. Cependant le Chevalier ne manquoit pas un jour de me venir voir, & quand le temps le permettoit nous ne manquions pas d'aller à la promenade. Nous avions choiſi pour cela la rive du Tybre hors de la porte de *Popolo*, où méme j'avois fait faire une petite maiſon de bois pour me baigner, l'eau de ce fleuve eſtant des meilleures de ce païs là, & le lieu eſtoit fort peu frequenté. Ce ne fut pas par amour; comme mes ennemis ont debité, mais par gallanterie, que le Chevalier me voyant dans l'eau juſques au col me pria de luy permettre qu'il fit faire mon portrait en cette poſture, n'ayant jamais veu un corps ſi bien proportionné, qui auroit inſpiré de l'amour à Zenocrates avec une ſi belle figure; Monſieur le Connetable m'accuſoit de m'étre laiſsée voir toute nüe au Chevalier, mais mes

gens savent fort bien, que je ne sortois pas de la petite maison pour me baigner, que je n'eusse une chemise de gaze bien épaisse, que j'avois fait faire expres, qui alloit jusques aux talons; & le Chevalier qui étant fort respectueux, n'entroit pas dans la maison, mais se promenoit pendant que je me des-habillois, ne me voyoit qu'avec cette chemise. Apres ces choses Monf. le Connetable me faisoit épier par tout, mais pour ne m'en donner aucun soupçon, il se servoit des plus vieux Juifs du Ghete, qui étans accoûtumés à être par tout se faisoient moins remarquer. Je m'en apperçeus pourtant & quand je les voyois je faisois courir le carrosse & par ce moyen je les eus bientôt lassé, jusques là qu'un d'entreux se démit les pieds pour avoir voulu s'obstiner à me suivre; ainsi Monsieur le Connetable fut obligé d'employer d'autres personnes que les Juifs pour m'observer: Un jour que j'étois allée avec le Chevalier hors de la porte de *Ripa Grande*, & ayant laissé le carosse nous promenans le long de la rive du Tybre vis à vis de l'Eglise de Saint Paul, je m'apperçeus qu'un de ses confidens nous suivoit, & parce que nous parlions des choses de la Cour

de France, nous étions bien aises de n'avoir personne apres nous ; ce qui fit qu'ayans veu passer une felouque de Naples qui alloit à *Fiumicino*, nous la fimes aborder pour nous passer de l'autre côté, ce qui rendit bien capot celuy qui nous suivoit. Nous entrâmes apres quelques tour de promenade, nous divertissant de la piece que nous venions de faire, dans l'Eglise de Saint Paul pour y voir le crucifix qu'on estime avoir parlé à Sainte Brigide; & de là nous allâmes jusqu'à *Monte Testaccio*, où proche du sepulcre de *Cneius Cestius* nous avions envoyé le carrosse pour nous attendre. Il n'y a rien que l'on n'aye dit sur cette affaire : jusques là même, que le vent Sud-est qui est tres mauvais à Rome, & qui souffloit extraordinairement nous ayant fort travaillé, on m'observa que j'avois les yeux abbattus, & on m'a diffamée comme la plus grande criminelle du monde. Je ne pûs plus souffrir ces mechancetés de Rome : Ces demarches de mon Mary me lassoient, ce qui me fit resoudre de m'en aller en France. Ma Sœur n'hesita pas à y consentir, bien loin de m'en dissuader, ainsi qu'elle dit. Le Chevalier s'apperçeut de ma pensée, & une fois il m'en parla d'une ma-

niere si claire, qu'il y auroit de l'imprudence à luy en faire Mystere. Je luy découvris donc tout mon dessein, & il me promit de tout faire en ma faveur; qu'il ne vouloit pas pourtant qu'on seut qu'il eusse part à ma fuite: ne voulant pas se faire affaire avec Monsieur le Connetable, qu'il suffisoit que je fusse avec une Sœur fort experimentée en semblable choses, & que pour luy il iroit à Naples en ce temps là pour ôter tout soupçon, mais qu'apres il me viendroit trouver en France pour me rendre ses services, que cependant il écriroit en France afin que j'y eusse tout ce qui pourroit dependre de luy. Ma mauvaise destinée, qui avoit commencé à me persecuter, voulut continuer à me tourmenter, car le Chevalier de Lorraine sur qui je contois, fut rappellé en France: ainsi je fus contrainte de differer mon dessein. Je le priay d'obtenir du Roy un passeport pour moy, & ma sujete, que j'eus fort amplement: & me trouvant sans son appuy en Italie, je fus obligée de me tenir avec le Cardinal, Chigi pour prendre son conseil. Il fut tout étonné de cette resolution, qu'il demeura bien un demy quart d'heure sans me rien dire, & moy le pressant fort, il fit tout son possible pour

m'en detourner. Comme il me piquoit toûjours de generosité mal à propos, il vouloit que j'oubliasse les ressentimens que je devois avoir contre mon Mary, me disant *qu'un cœur genereux doit pardonner*; mais Monf. le Connetable m'en avoit trop fait; & je luy repondis *que je n'avois eu que trop de generosité pour luy; & que les pardons se prennent aux Eglises.* Voyant enfin que rien ne m'ébranloit il voulut me piquer par le demeslé que j'avois eu avec luy, me disant *que le Chevalier de Lorraine, pour qui j'avois eu bien de la bonté, me devoit secourir dans ce besoin.* Il entreprit apres ma Sœur, luy parlant fort brusquement, comme si elle m'eut porté à avoir cette pensée là; mais elle s'en defendit toûjours: je ne veux cependant rien dire sur cela.

Ayant pris toutes les precautions necessaires en France, je fis loüer une barque à Civita-Vecchia prête à chaque heure à faire voile; ainsi un jour de May que Monsieur le Connétable étoit allé à douze mille de Rome voir un de ses haras, comme je savois qu'il devoit tarder quelque temps à revenir, car étant curieux des chevaux, c'étoit sa coûtume quand il y alloit d'y demeurer trois ou quatre jours,

je n'eus garde de laisser échapper un occasion si favorable ; & quoyque je neusse rien de prêt, je voulus partir. Je savois fort bien que l'argent est la premiere chose qui manque ; ainsi j'en pris autant que je pûs, & sur tout je n'oubliay pas mes pierreries, que j'enfermay dans un petit coffre, & c'étoit tout ce que nous avions avec nous. Je montay dans le carrosse de ma Sœur avec elle ; & pour toute compagnie nous avions Nanon, & une de mes femmes, toutes avec les habits d'homme dessous ceux de femme, & le valet de chambre de ma Sœur ; & étant accoûtumée d'aller souvent me promener à Frescati, je dis à mes gens, que j'y allois; mais au lieu de sortir par la porte de Saint *Bastiano*, je sortis par la *Fancrazia*, & nous alâmes droit à Civita-Vecchia mais n'y étans arrivées qu'a deux heures du soir, nous trouvâmes tout fermé ; ce qui nous obligea, parce que nous ne nous croyions pas assés bien cachées, au gré de nos frayeurs, de nous aller enfoncer dans le plus épais du bois. Pendant que le valet de Chambre de ma Sœur cherchoit la barque, nous eûmes une asés grande frayeur, c'est que nous ouïmes tout d'un coup une voix d'un Espagnol qui sembloit avoir suivy

ſuivy nôtre route, & qui crioit à l'aide. Cela joint au mouvement de crainte quo la conſcience donne d'ordinaire en de ſemblables rencontres à celui où je me trouvois alors, me rendit toute interdite: Et je ne ſay ce que j'aurois fait ſi la femme que j'avois avec moi, s'apercevant de ma frayeur, ne m'eût encouragée, me diſant, *que cela n'étoit rien*; & pour me divertir, elle me recita que cet Eſpagnol dont nous venions d'oüir la voix, avoit peut être fait une rencontre pareille à celle d'un autre de Madrid, qui ſe debarquant à Civita-Vecchia afin d'aller à Rome, pour éviter la chaleur, ſe mit en voyage de nuit; & ayant demandé à ceux du païs, s'il y avoit du danger? comme on luy eut répondu que non, & qu'il portât ſeulement une branche à la main pour chaſſer les tahons, qui ſont fort importuns par là; ce pauvre malheureux rencontra une troupe de buffles, & comme il n'avoit jamais vu de ſemblables bêtes, ayant cru que les buffles fuſſent les tahons, les frapa: ce qui les éfaroucha de telle maniere, qu'un d'eux, allant contre luy la tête baiſsée, luy donna un coup de corne, qui le jetta ſur un arbre. Son bonheur n'en voulut faire

qu'un jeu, car il ne courut aucun risque ; s'étant rencontré une branche qui le tint pendu par les souliers de corde qu'il avoit, selon la coûtume des Espagnols. Cette plaisanterie pourtant ne me rassura pas, car nous entendimes encore du bruit, & bien-tôt crier, *arrêté, arrêté*, & aprés cela nous oüimes un cheval qui venoit à nous à bride abatuë. Si on m'eût alors ouvert les veines, on ne m'auroit pas trouvé une goute de sang : les cheveux me dresserent, & je me laissai tomber prêque évanoüie entre les bras de ma Sœur, qui accoûtumée aux malheurs, étoit plus courageuse que moy. Je ne doutay point que nous ne fussions poursuivies, & à chaque moment il me sembloit qu'on nous attrapoit. Je me remis cependant un peu, voyant que le cheval étoit celuy de nôtre Postilion, qui ayant trouvé nôtre barque nous hâta, disant, *courage, allons vîte, évitons les dangers*. Je suivis la guide avec une ferme resolution de me jetter plûtôt dans la mer, que de retourner à Rome. Abatuë comme j'étois, je fis deux mille à pied, aprés quoy je fus obligée de me reposer : Alors le Valet de chambre de ma Sœur nous soulagea, disant que le

bruit que nous avions entendu n'étoit rien, qu'il avoit oüy qu'on cherchoit par là un Espagnol qui avoit fait quelque petite friponnerie ; ce qui nous ôta la peur, & nous donna les forces pour aller jusques à la barque. Vous savez par les memoires de ma Sœur que nous eumes le bonheur d'avoir un Patron fort homme de bien ; il connut aussi-tôt que nous n'étions pas du commun, & il nous disoit que *si nous fussions tombé entre les mains d'un autre, il nous auroit volé, & jetté dans la Mer.* Il s'apperçut aussi que nous étions des femmes, car il échappoit toûjours à nos gens de nous appeller *Madame.* Dans huit jours aprés nous debarquames à la Ciouta en Provence, où nous voyant en lieu de seureté, nous reprimes nos habits de femmes, & nous allames à Marseille à Cheval. Monsieur le Connêtable fut trois jours hors de Rome, & ne se défia de la verité que fort tard. Nôtre départ fit un bruit étrange à Rome ; & comme il y a des gens qui se plaisent à inventer, il n'est point de contes si horribles qu'on ne fît de nous. Quelques-uns disoient, *que ma Sœur m'avoit porté d'aller avec elle en Turquie* ; d'autres, *que je suivois le Che-*

valier de Lorraine, *ou que je voulois aller en Flandre à l'armée avec le R. mais qu'il n'y avoit rien à faire, n'étant plus fille*; d'autres plus discrets disoient, *que j'étois menacée de mourir à ma quatriéme couche, & que pour n'avoir plus d'enfans, je ne voulois plus demeurer avec mon Mary, que j'avois prié Monsieur le Connêtable de me mener en France, & que sur son refus j'avois voulu y aller seule*; d'autres, *que cela venoit d'une bizarrerie françoise, qu'on avoit bien vu que la Grande Duchesse de Toscane en avoit voulu faire de même*; mais il y en eut fort peu qui dirent la verité, touchant le mariage du Prince de Somnine.

Pour tous ces bruits Monsieur le Connêtable fut contraint d'obtenir du Pape une excommunication reservée contre ceux qui en parleroient, mais ce fut ce qui en fit parler davantager: j'ay toûjours oüy dire que la privation engendre l'appetit. Il y eut plusieurs Chevaliers de sa connoissance, qui l'allerent voir pour luy faire ofre de leurs services, & il en envoya quelques uns en divers endroits: Un d'entr'eux, qui étoit Milanois, fut depêché au Grand Duc, pour obtenir un ordre de nous envoyer aprés une galere

de Livourne ; ce pauvre jeune Gentilhomme, qui regrettoit mon éloignement, fit une tres grande diligence, mais la galere ne nous put pas attraper. Il fit partir aussi quatorze Courriers par autant de routes differentes, dont un arriva à Marseille devant que nous. Il y arriva aussi un peu aprés le Capitaine *Meneghino* de *Viterbe*, qui me fit le recit des bruits de Rome, & des déplaisirs de Monsieur le Connêtable. Il m'exhorta de retourner à Rome, tâcha par son discours de m'ébranler ; il me dit le desespoir de mes chers enfans, la satisfaction que j'aurois de son Maître, & il n'oublia rien pour s'acquiter de sa commission ; mais il ne savoit pas que je n'étois pas partie de Rome pour y retourner si vîte. Je le depêchay sur le champ avec une lettre pour Monsieur le Connêtable, dans laquelle je luy fis voir tous mes déplaisirs, & les motifs de mon départ. Vous savez qu'aprés nous demeurames un mois à Aix, & que ma Sœur alla à Mommeillan & moy à Grenoble, où je la rappellay prés de moy, aprés avoir pris les mesures necessaires avec Monsieur le Duc. Mon frere, à qui j'avois écrit de Marseille, nous y vint joindre : Il n'approuva pas au com-

mencement ma resolution, mais il changea bien-tôt de pensée. On ne peut assez comprendre la consolation que nous avions de nous trouver tous trois ensemble en France, & tout le déplaisir que nous eumes, fut que nous nous separames huit jours aprés. Mon Frere partit pour Lyon, & ma Sœur ayant pris le chemin de Chambery, je pris celuy de Paris; ce qu'ayant sçu Monsieur le Connêtable, il écrivit à mon Frere, à Monsieur de Colbert, au Cardinal Nerli pour lors Nonce du Pape à la Cour, & au Roy même, afin que je retournasse en Italie. Ces lettres produisirent leur effet, & me firent resoudre à retourner & à partir pour Turin avec mon Frere. La cause de mon changement, & de ma resolution à retourner à Rome fut, parce que je fus trompée dans mes desseins, le R. de qui j'esperois tout, me traita fort froidement, sans que j'en sache encor la raison. Je connus alors la verité de ces vers du *Pastor Fido.*

Che s'in noi giovinezza
Una volta si perde,
Mai più non si rinverde;
Ed à canuto, e livido sembiante
Può ben tornar' amor, mà non amante.

L'acord pour retourner en Italie étoit, que mon Frere m'accompagneroit à Venise, & que Monsieur le Connêtable y iroit pour me mener à Rome ; mais quand je fus à Turin, je m'obstinay à ne passer pas plus outre. Feu S. A. R. me fit cent civilitez ; & m'étant proposé de me retirer dans un Convent, je choisis celui de la Visitation. J'y avois beaucoup de divertissement : Comme il y avoit un parc tres-grand, S. A. R. m'envoya des liévres, des dains, & des chiens pour chasser. Je faisois faire des Comedies dans les Parloirs. J'écrivis à Rome de m'envoyer mes filles, & le Maître de Ceremonies : mes filles étans arrivées nous passions le tems à merveille. Il faut icy que je vous ennuye avec des bagatelles, que je ne vous conterois pas, si mes ennemis ne les avoient publiées, & puis qu'ils m'en ont fait autant de crimes, je suis bien aise que vous soyez instruit de la verité. Ils ont dit, *que je ne pouvois souffrir que ces bonnes Religieuses priassent Dieu la nuit, & que je tâchois de les détourner par des pieces que je leur faisois.* J'avois mon apartement fort éloigné de l'Eglise, ainsi elles ne pouvoient pas interrompre mon repos la nuit : Il

eſt bien vray que mes filles, pour faire plaiſir aux autres jeunes Religieuſes, qui ſe levoient contre leur gré la nuit, allerent une fois remplir de ſable les ſerrures de l'Abeſſe, & de celle qui ſonne les cloches: Il eſt encor vray qu'une nuit elles détacherent toutes les cordes des cloches, & les jetterent dans un puy, pour empêcher qu'en ſonnant les Religieuſes ne ſe levaſſent; mais je n'avois point de part aux bagatelles que ces jeunes filles faiſoient; & cela n'empêchoit pas les Religieuſes, ſi elles avoient du zele, de prier Dieu. Il faut être bien mal-heureux au monde, ou avoir à faire avec des gens tout à fait ridicules, pour étre chargée de toutes ces pieces. Monſieur le Connêtable, qui ne croyoit pas pouvoir reparer l'affront qu'il pretendoit avoir reçu de mon départ que par mon retour, fit tout ſon poſſible pour tâcher de m'y faire conſentir. Il employa pour cet effet Monſieur le Marquis de Borgomaniero, qui ſous pretexte de quelque mécontentement avec le Duc d'Oſſune Gouverneur de Milan, vint à Turin: Me venant voir ſouvent, il me fit cent propoſitions, mais inutilement, parce que je ne voulus jamais me ployer;

car, à vous dire le vray, je craignois la coûtume des Italiens, de donner le morceau dans des plats; & c'est aussi pour ce sujet, que d'ordinaire je prenois garde à ma table.

Monsieur le Cardinal Chigi, ayant eu quelque conferance avec Monsieur le Connêtable, voulut aussi se mêler de nôtre ajustement. Ce fus alors qu'il fit le voyage de Lombardie, & pour ne donner aucun soupçon, il feignit d'aller du côté de Milan. Il vint à Turin *incognito*, avec deux seuls valets, & me vint voir. Il seroit inutile de vous dire les raisons, dont il tâchoit de combattre mon obstination; il m'en dit beaucoup, & il me donna jusqu'au lendemain pour songer. J'aurois bien pû luy répondre sur le champ ce que je luy répondis le jour suivant, *s'il m'assuroit de ma vie au cas de mon retour?* à quoy il ne savoit que répondre. Il partit sans autre satisfaction, que de m'avoir vu: & moy j'eus celle qu'il me promit de faire punir le Capitaine *Meneghino*. Cettuy-cy, aprés nous avoir parlé honnêtement à Marseille, dit à son départ, comme je l'ay sçu, quelque chose de messeant contre moy, même en me menaçant: A son retour Monsieur le

Cardinal luy fit rompre le bras droit en trois endroits.

Monsieur le Connêtable déçu dans son dessein, ne pouvant faire pis, s'avisa de me tromper. Il choisit pour cela l'Abbé Antoine Olive, & vrayment pour faire une trahison, il ne pouvoit pas mieux choisir qu'un homme de Calabre, car on dit que c'est le païs de Judas le traître. Il faut que je vous fasse icy son portrait. Il est homme de beaucoup d'esprit; il fut Theologien à dix-neuf ans du Cardinal François B rberin, & ayant commis quelque crime dans cette cour, il fut obligé de s'en aller en son païs, où s'étant mis dans une forteresse à la tête de quelques rebelles, il tint toûjours le party du Duc de Guise, & il a toûjours porté le petit cordon verd, qui étoit la marque des partisans dudit Duc aprés son élargissement de prison. Quelque tems aprés il se retira à Florence auprés du Grand Duc le Pere, où par son esprit il fut bien reçu: Ce fut luy qui donna le secret pour donner la couleur au sel dans la Toscane; ce qui le fit haïr de ce peuple, qui le voulant tuer, l'obligea de se retirer en diligence, & s'en aller à Rome, où ayant fait venir une sœur assez jolie,

par ce moyen il eut accez auprés de Monsieur le Connêtable, qui le logea d'abord auprés de la *Trinita* du *Monts*, & luy fit avoir l'Abbaye de *Saint Giovanino* de *Posilipe* à Naples : & Monsieur le Connêtable l'ayant connu pour un homme de cabale, il jetta l'œil sur luy pour me trahir. Il avoit avec luy une calêche pour en faire present à S.A.R. afin de la remercier des faveurs que j'avois reçu de luy ; il arriva donc de cette sorte à Turin sur la fin du mois d'Aoust : Il me vint bien-tôt trouver, & me parla souvent de ce que je deviendrois, mais je ne luy répondis autre chose sinon, *que j'étois bien dans le Convent où j'étois.* Il faut que je vous avouë que connoissant le poids de mon homme, sa veuë me troubla beaucoup, & je craignis que ses cabales ne m'embarrassassent d'une étrange façon, & c'est pour cela que je voulus m'éloigner. Je fis venir au Convent un Anglois, qui étoit assez bon garçon, & j'accorday avec luy pour me conduire en Angleterre. Quoique je crusse d'avoir fait la chose assez secrettement, le malheur voulut pourtant que mon dessein fut découvert, lors que j'étois sur le point de l'executer, & ce fut ce qui fit le jeu

de l'Olive. Il avoit pris ses mesures à Milan, avec le Marquis de Borgomaniero, & luy ayant donné avis de ce qui se passoit, il vint à Turin : alors tous deux m'entreprinrent sur mon dessein, & me dirent, que si j'avois envie de voir l'Angleterre ils m'accompagneroient, & que cette resolution seroit même approuvée de Monsieur le Connêtable : ils me remontrerent d'ailleurs que c'étoit trop importuner S.A.R. de demeurer toûjours à Turin. Je fus si malheureuse que de les écouter, & de consentir aveuglement à ce qu'ils me proposerent, sans en prevenir la suite ; je dis aveuglement, car quand j'y pense, je crois que l'Olive m'avoit enchantée : Mais il y a de la fatalité dans les choses mêmes qui semblent dépendre le plus de la conduite. Je fus remercier avec eux S. A. R. des faveurs qu'il luy avoit plu de me faire, & nous partîmes le mois d'Octobre de l'année mille six cens soixante & treize. Nous passames les Alpes, & ayant pris le chemin de Lausane & Schaffause, nous entrames dans l'Allemagne, & aprés quelques semaines nous arrivames à Anvers en Flande, où le Gouverneur me reçut avec cent civilitez. Nous y sejournames

vint-trois jours, & pendant ce tems là il nous divertit par des comedies, jeux, danses, & semblables passe-tems. Cependant ce sejour commença à m'ennuyer, ce qui me fit prier Monsieur le Marquis de passer outre, m'ayant promis à mon départ de Turin qu'il ne m'abandonneroit pas. Il me dit que nous partirions dans deux jours, mais aprés m'y être preparée, le Gouverneur me vint trouver, pour m'annoncer le malheureux Arrêt qui étoit venu de la Cour d'Espagne. Je m'apperçus seulement alors de la trahison, mais c'étoit trop tard. Je commençay à declamer contre les traitres, & je ne voulus plus voir l'Olive, & ce ne fut qu'avec bien de la peine que je reçus le Marquis, qui tâcha de s'excuser en disant, *qu'il n'en savoit rien*. Tous mes emportemens ne gagnerent rien, & je fus contrainte, malgré moy, de m'appaiser, sans pouvoir remedier à mon mal. Le Gouverneur me proposa de la part de la Reyne Regente un voyage en Espagne, à quoy je consentis par plusieurs considerations: si bien que quelque tems aprés je m'embarquay sur un bon vaisseau, & nous arrivames heureusement en Espagne. Je fus à l'audience de la Reyne, qui avec des

marques de bonté, me proposa de me retirer dans le Convent de Saint Dominique Royal pour quelque tems : & quoyque je n'en eusse point d'envie, je crus pourtant d'être mieux en ce païs-là dans un Convent, que dehors exposée à l'orgueil de cette nation. Les Religieuses refuserent de me recevoir, pour ne faire rien contre les privileges : mais aprés plusieurs disputes la Reyne eut la bonté de leur faire dire, *de me recevoir, & que cela ne tireroit pas en consequence au prejudice de leurs libertez* : ainsi j'y entray, & je m'y trouve avec quelque repos, quoy qu'avec un peu d'ennuy, ne pouvant pas souffrir l'orgueil de ces Religieuses.

Vous desirez possibles de savoir, si j'y demeureray toûjours, ou si je retourneray à Rome, mais je ne saurois satisfaire vôtre curiosité, veu *que je ne le say pas moy-même.* Monsieur le Connêtable me fait mille offres, afin que je retourne à Rome : il en parla à mon Frere quand il fut à Rome l'année sainte : & pour me donner satisfaction, il assure qu'il est tout prêt d'éloigner de la maison le Prince de Somnine ; mais je ne me vois pas en état de profiter de ses offres. Je sou-

haiterois de pouvoir faire comme ma Sœur, qui étant persecutée de nouveau de son mary, a quitté l'année passée Chambery; & au commencement de Novembre, ayant dit qu'elle alloit à Ausbourg, & qu'elle vouloit prendre sa route par Geneve, elle poussa son voyage jusqu'en Angleterre, là où le Roy luy fait beaucoup d'honneur, & même peut-être trop; car cela luy pourra causer de la haine de toutes les Dames de la Cour, qui ayant de la jalousie, en ont déja beaucoup murmuré: Dequoy il ne faut pas s'étonner, car aprés les propositions qui furent faites à diverses fois de la marier avec ce Roy avant qu'elle épousât Monsieur Mazarin, il n'y a rien de surprenant si maintenant qu'elle est auprés de luy dans son Royaume, cela donne ocasion d'en parler: pour faire une pareille chose à mon égard, il ne faudroit sinon que je fusse en France auprés du R. Je ne say si je vous dois communiquer mon secret; c'est que je songe à tous momens comment je me pourray sauver de ce Convent; les murailles en sont épaisses, & la situation tres-difficile: cependant j'ay dessein de suivre l'exemple du Comte de Lauzun, qui a creusé à Pig-

nerol deux ans entiers pour se sauver, il est vray qu'il a eu le malheur d'être découvert, mais possible que cela ne m'arrivera pas, quoy qu'il en soit, j'ay une chambre qui est la plus propre du monde pour y creuser: & c'est ce qui me donne envie de tenter la fortune.

Si je peux venir à bout de ce dessein, comme j'espere, vous saurez ce que je deviendray. Voilà, Monsieur, ce que vous avez desiré de moy, & ce que je devois faire pour vous obéïr, & vous persuader que je suis, &c.

LETTRE

A M**.

MADAME,

Le remerciment obligeant que vous m'avez fait au sujet des Memoires que je vous ay communiqués sur les Avantures de Madame la Duchesse Mazarine, m'a persuadé que vous recevriez avec autant d'agrément ceux de Madame sa Sœur la Princesse Colonne, grande Connêtable de Naples. D'autant plus que ces

deux illuſtres Sœurs ſemblent être nées ſous la même Conſtellation, pour avoir les avantures les plus bizarres qui puiſſent arriver dans l'état du Mariage à des perſonnes de leur rang : comme cette Princeſſe s'eſt fait un amuſement de les écrire elle-même, en partie pour ſe deſennuyer dans ſa retraite, & en partie pour deſabuſer le public des fauſſes preventions où l'on pourroit être ſur ſa conduite à l'égard de Monſieur ſon Epoux ; je puis vous aſſurer qu'il y a beaucoup de ſincerité dans ſon recit.

Si vous deſirez un crayon de ſa perſonne & de ſon naturel, je vous en preſenteray un qui ne ſera point flatté, & qui juſtifiera que ce n'étoit pas ſans raiſon que dans ſa jeuneſſe un des plus grands Princes de l'Europe l'honoroit de ſon inclination.

Sachez qu'elle a un tein plus fin que le criſtal ; il eſt vray que la Nature ne lui a pas donné une extrême blancheur, car on donne le blanc ſeul à une ébauchure, non point à un chef-d'œuvre ; mais confondant la blancheur avec la vivacité du ſang, elle a fait un viſage tout plein de charmes : Ne croyez pourtant pas que je veüille dire qu'elle ſoit brune, car elle ne

l'eſt qu'autant qu'il faut pour augmenter ſa beauté, ſelon ce Proverbe Italien,

Il bruno il bel non toglie, anzi l'accreſce.

Et pour trancher court, elle n'eſt ni blanche, ni brune, mais elle a un mêlange de tous les deux, qui n'a que ce que chacun a de plus beau pour un viſage tout à fait aimable. Les cheveux ſont d'un noir luiſant qui n'a rien de rude ; il les faut voir abatus pour dire qu'ils ſont des filets pour enlacer les cœurs. Pour peu qu'on eût l'ame poëtique, on diroit que ſon front fort ſpacieux, eſt la demeure des Graces. Ses yeux paſſent parmi les Muſes pour un miracle de tendreſſe ; & dans l'excez de leur lumiere, leur regard ébloüit ceux qui les voyent. Ils ſont grands, & à fleur de têre, & paroiſſent plûtôt ronds que fendus, quoy qu'ils le ſoient aſſez pour paroitre les plus doux du monde. Sa bouche fait avoüer aux plus critiques, qu'elle n'a pas ſa ſemblable en perfection : elle peut bien ſervir de modelle par ſa petiteſſe à toutes celles qui ſe vantent d'être pleines de douceurs : Ses lévres ſont un coral animé, & il n'y a point de cynabre qui aye une ſi belle couleur. Le nez eſt proportionné à tout le viſage, qui veut dire, qu'il eſt extrêmement bien fait. Tout

ſon air eſt d'une douceur ſans pareille, & d'une majeſté qu'elle familiariſe ſans affectation. Sa taille eſt la mieux priſe & la mieux formée qu'on puiſſe voir ; elle eſt d'une tres juſte grandeur,& la plus aiſée du monde. Ce qui ne pourroit convenir qu'aux menuës gens, luy va à merveille ; ce qui defigure les autres femmes, la pare ; je parle des coëffures, & des habits. Je l'ay veuë habillée à la Françoiſe, à l'Eſpagnolle,& à l'Italienne,ſans pouvoir dire lequel luy ſié mieux ; & je penſe que cela vient, de ce qu'au lieu que les parures donnent de l'agréement aux perſonnes, c'eſt elle qui le donne aux parures. Voila comme elle eſt faite pour le corps. Pour ce qui eſt du reſte, je vous en parleray dans la ſuite,où vous en pourrez juger. Il y a dix ou onze ans qu'étant allé à Milan voir mes parens, lors que je voulus retourner à Rome, ceux qui avoient ſoin de ma conduite, & qui étoient des amis de Monſieur le Connêtable, me firent faire ce voyage avec luy, lors qu'il y retournoit auſſi : Je reçus pendant le chemin cent marques de bonté,tant de Monſieur que de Madame la Connêtable : je les experimentay encore à Rome, m'ayant ſouvent mené avec eux à la cam-

pagne pour m'y divertir, autant que mes études me le permettoient. Lors que j'eus atteint l'âge de dix-huit ans, & que je me vis en liberté, j'eus l'inclination de demeurer à Rome, pour y suivre la Cour; & quoyque j'allasse souvent rendre mes devoirs à plusieurs Cardinaux de ma patrie, cela ne m'empêchoit pas d'aller prêque tous les jours à la Cour de Monsieur le Connêtable. J'eus le bonheur d'y être reçu avec beaucoup de bonté, & même d'y avoir part aux choses les plus secrettes. Ce que j'ay pû remarquer de Madame la Connêtable dés ce tems là jusques à son départ, c'est qu'elle a un esprit au dessus du commun: Il n'y a rien à quoy elle s'aplique dont elle ne vienne à bout, quelque élevé qu'il puisse être. On connoit bien que la nature l'a doüée d'une grande lumiere, & neanmoins personne n'a jamais eu un si grand desir de savoir, ce qui est assez rare parmi les femmes. N'est il pas bien merveilleux de voir une femme s'appliquer aux études les plus hautes? L'Astrologie, qui est une science élevée jusqu'aux astres, n'a rien de caché à son esprit; & ce qui est de plus étonant, est qu'au lieu que les autres ne savent pas se debarrasser de ce labirinthe des étoiles,

elle parmi ces embarras aperçoit aisément la verité. C'eſt bien elle qui a en main la Chiromantie ; elle en ſait ſi bien les regles, qu'il n'y a point de lignes dont elle n'en ſache tous les points. Il la faut entendre parler de la Metopoſcopie, pour juger que rien ne luy en eſt caché. Quand elle parle des maximes d'Etat, vous diriez qu'elle a gouverné un Empire pendant un ſiecle, tant elle en parle avec ſolidité, & comme des choſes que l'experience luy eût rendu familieres. Je ne ſay pas ſi elle a herité cette prerogative du Cardinal Mazarin ſon Oncle, mais je ſay bien qu'elle donne de l'étonnement aux plus experimentez. Son eſprit eſt ſi prompt, que ſouvent on n'a pas dit le mot à moitié, qu'elle a la réponſe à la bouche ; & cela ſe fait autant qu'il ſe peut ſans contrevenir à la bienſeance ; ce qui provient de l'avoir cultivé plus que l'ordinaire de ſon ſexe. Elle juge des bonnes choſes avec delicateſſe ; & tout ce qu'elle dit, a un tour galand, & aisé qui plait infiniment. On ne ſauroit luy faire plus grand plaiſir, que de luy parler des choſes vertueuſes. Son humeur s'accommode à toutes celles des autres. Elle ne s'obſtine point qu'en ce qu'elle voit y avoir de la

raiſon. Comme il n'y a perſonne au monde ſans défaut,il ne ſe faut pas étonner ſi elle n'en eſt pas exemte. Elle eſt un peu prompte, mais auſſi elle a cela de bon, que la prudence lui modere auſſi-tôt ſes tranſports. La modeſtie qu'elle a, fait qu'elle n'aime pas qu'on la louë. Elle avouë de bonne foy ce qu'elle croit être un défaut en elle. Elle ne ſe laiſſe jamais perſuader de perſonne qui luy parle mal d'autruy : & quand il luy faut parler des défauts de quelques-uns,elle en parle toûjours en adouciſſant le mal : & c'eſt pour cela qu'on ne la voit jamais ſe faire fête des malheurs d'autruy. Il eſt vray qu'au regard de ceux qu'elle aime,elle a un défaut, mais auſſi le contraire eſt un vice, c'eſt qu'elle s'intereſſe pour eux juſques à tout perdre. Tout ce qu'elle a n'eſt point épargné,quand il s'agit de favoriſer quelqu'un de ſa connoiſſance.Elle a un couragrage merveilleux : il la faut voir à la chaſſe pour croire que c'eſt un extrait des Amazones. Enfin je ne croy pas avoir vu en ma vie une perſonne doüée de ſi belles qualitez,& d'un merite ſi achevé.Il ſufira en un mot que vous vous imaginiez qu'elle poſſede tout ce que la nature a pû produire de plus beau & de plus parfait ; car

pour en parler comme il faut, il faudroit un siecle, & même ce ne seroit que commencer : ainsi j'estime qu'il vaut mieux l'admirer par le silence. J'ay crû être obligé de vous parler de cette sorte de ses vertus, pour ne trahir pas la verité, qui en est si manifeste à tous ceux qui en peuvent avoir la moindre connoissance ; & soyez persuadé que ce n'est point par l'estime que j'en fais, ni par l'interêt que je prens à ses malheurs : il est vray que j'aurois bien souhaité, & je souhaiterois encor, de m'employer pour elle en des choses qui lui fussent utiles ; & il n'a pas tenu à moy qu'elle ne soit point dans l'état où elle se trouve, car je m'y suis employé ; mais par malheur sans succez. Je partis de Rome en compagnie de l'Abbé Olive, & à Florence, aprés avoir presenté mes respects à son Altesse Serenissime, je reçus d'elle trois boëttes de sa *Fonderie* ; & étant imbu de l'intrigue dudit Olive, au regard de Madame la Connêtable, en me separant de luy à Milan, je le chargeay de deux de ces boëttes pour luy en faire present de ma part, à dessein de l'avertir par la contrepoison des boëttes, de se méfier du porteur ; mais, à mon

grand regret, le perfide, malgré ces precautions, reüssit dans sa pernicieuse entreprise. Je suis,

MADAME,

Vôtre tres-humbre Serviteur

N. N.

